

— *Hemsterhusiana, 10* —

Ma toute chère Diotîme

1789-1790

François Hemsterhuis

Ma toute chère Diotîme

Lettres à la princesse de Gallitzin, 1789-1790

éditées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de

Gerrit van der Meer

& Louis Hoffman



Berltsum ~ Van Sluis

2012

Hemsterhusiana, volume 10

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*
Band 11

Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Münster
Nachlaß Bucholtz 1166 (sélection)

ISBN 978-90-816852-5-2

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

Apple Chancery • Junicode • Verdana

25 VI 2012

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entra en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mené aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondance avec Madame Perrenot, sa deuxième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons*, *envoier* / *envoyer* / *envoyer*, etc.
- Le signe &c est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas consequent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigus, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usage des accents.

- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette

méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolades {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijsgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée au verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Reinhold Feldmann M.A., conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningen, mon employeur, a facilité ce projet, notamment sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Alekseevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Hemsterhuis hanteerde de spelling niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *vojons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd te vermelden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Reinhold Feldmann M.A., conservator van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre 10.1 – 1 janvier 1789

La Haye, ce jeudi 1 de janvier 1789 • N° 1

Ma toute chère Diotime, mon amie!

Des cent gouttes qui distillent par siècle de la vastitude infinie de la durée, je n'en ai connue aucune, qui m'ait parue aussi aigre douce que celle qui vient heureusement de tomber; je n'en ai connu aucune plus heterogène; je n'en ai connu aucune qui m'ait appris avec tant d'énergie, que l'existence par goutte est l'appanage de la frêle humanité, et peut être, en calculant sur toutes les categories, son plus bel appanage. Tout ce qui me reste, ma Diotime, c'est d'implôrer, ce qu'on peut implôrer, afin d'accorder à nous et aux nôtres pour les gouttes futures, toute la limpidité, tout l'arôme et tout le confortatif possibles. Vous serez edifiée sans doute de voir qu'enfin docile à vos leçons, j'entame cette année avec ce style simple et non figuré, qui jêtte les verités toute crues, gueuses et nues dans la tête d'autrui, afin que celui qui les reçoit, ait la faculté et la place de les habiller et de les embellir à sa guise. |

Voila la vôtre du 26, qui arrive parfaitement à temps, car demain je devois écrire à Amsterdam pour l'affaire d'Alexis. Dans peu de jours je le ferai encore, mais d'une autre façon que je me l'étois proposé. En tout cas comptez, ma Diotime, que l'ami ne sera pas nommé, ni que jamais personne ne sçaura quelque chose de cette affaire. Je souhaite bien qu'il ne m'en écrive pas, car cela me mettroit dans un étrange embarras. Comment voiler ou masquer à ses yeux les verités que je vous ai dit il y a quelque temps sur ce sujet? Cependant s'il m'écrivit, il me paroit impossible que je n'en disasse aucun mot, ne connoissant pas bien l'espece ou le ton de son tact. Il pourroit prendre mon silence meme pour une affectation.

C'est une ame excellente, une imagination assez richement meublée, mais le choix de ces meubles m'a paru plus-tôt puisé dans la Suisse, sa premiere école si je ne me trompe, que dans ce tact infailible du bon sens. Un intellect agile et exercé, mais trop manieré dans sa marche. Vous sçavez que c'est la le defaut de très grands peintres, mais vous sçavez aussi combien il est rare parmi eux d'en trouver dont la manière soit belle et heureuse. Lorsque je pense à sa desharmonie dont vous m'avez bien parlée, je conçois que c'est un des caractères

les plus difficiles à manier qui existent. Cependant quel homme! Lorsque cet organe seul le dirige!

Ma chère Diotime, que je souhaiterois que le Simon contint tous les details dont son plan me paroît susceptible: ce seroit le seul de mes petits ecrits qui seroit assez universellement goûté et compris, de même que tout le monde lit Theophraste et les Maximes, non par amour de la philosophie, mais puisque la malice des humains y trouve son compte.

Je vous demande pardon de ne pas vous avoir envoyé encore le dessein qui tient à la lettre d'optique. Je ne suis pas retabli jusque là, car ce froid excessif m'a mis un peu trop en arriere. Au premier moment de degel et de loisir je penserai à cette bagatelle. Si vous desireriez quelqu'eclaircissement sur cette lettre, vous n'aurez qu'à me marquer les trois premiers mots du paragraphe qui en exige, je sentirai parfaitement de quoi il s'agit. Je compte que vous avez parcouru la premiere partie de l'optique de Smith. Si non, encore pourrai je vous satisfaire en peu de mots.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et ce Grand Homme, auquel je vous supplie d'offrir mon vrai respect.

Σωκρατης



Lettre 10.2 – 6 janvier 1789

La Haye, ce 6 de jan. 1789 • N° 2

Ma toute chere Diotime, mon amie, de long temps je n'ai eu l'occasion de pouvoir justifier le pauvre volume de ce billet aussi honorablement qu'aujourd'hui. Votre Prince m'est venu prendre ma soirée.

Si vous voudriez du granite, du quartz et du feldspaaht, ma tête seroit en etat de vous en fournir richement, car il ne s'y trouve plus que cela.

Pour la proposition de Jacob, elle me paroît peu raisonnable pour ne pas dire très ridicule, de vouloir que je chasse un excellent domestique qui me soigne

parfaitement bien, chose dont j'ai grand besoin dans l'état où je me trouve encore. D'ailleurs les mauvaises suites de nos fautes sont des leçons plus efficaces et moins fletrissantes pour nous corriger que celles que la société nous donne pour nous forcer de paroître meilleurs. Mais il viendra un temps peut-être où je parlerai plus à loisir de cette affaire.

Retournons à notre quartz. Je commence à être de l'avis d'un sage illustre dans ces matieres, que tout ait été quartz dans l'enfance des siècles, et que les | granites, que dis je les granites? que meme le feltspaat n'est qu'une dissolution ou un developpement du quartz. Et moi j'ose ajouter que je ne serois nullement surpris qu'un jour on ne decouvre quelque manuscrit fort ancien et authentique de la Genèse, où il soit dit positivement, qu'Adam n'a pas été formé de terre, mais de quartz, et qu'Eve ne fut qu'un charmant feltspath, derivé de la masse de cet excellent homme.

On parle ici beaucoup de la maladie de l'auguste Empereur, et il y a bien de gens qui la croyent très serieuse.

Par tout où j'ai parlé de granite et de feldspaat dans cette lettre, je vous supplie d'ajouter le mica, et même le schorll si vous le trouvez bon, car pour le premier du moins je vous garantis qu'il descend comme tout le reste de notre premier pere, le quartz.

Mais à la fin des fins venons au froid excessif qu'il a fait, car au moment où je vous parle il paroît diminuer. Ma Diotime, il m'a fait un mal extrême. Je suis campé dans ma chambre en bas qui est fort chaude, j'y couche, j'y dine, et j'y reçois du monde, et je compte d'y faire cette semaine encore la lettre requise sur l'Atheïsme. Si vendredi je ne vous ecrivis pas, vous pourrez l'attribuer à la chaleur que j'aurai mis à cet ouvrage. J'y mettrai j'espère les eclaircissements qu'il desire, mais j'avoue que je suis mortifié de trouver très souvent | mon pauvre Sophyle, ce petit livret, que j'avois cru avoir fagotté par vos ordres pour des enfants, si peu lu ou compris. Cependant j'ose vous avouer entre nous, sans honte, que je considere les verités incontestables que ce livret en tient comme la base, comme l'ABcedaire de toute philosophie orthodoxe.

Je vous prie de considerer que dans les montagnes aux environs de Mynden, où il y a tant de granit et de mica, et de si superbes morceaux de feldspath, vous ne trouvez pas seulement le quartz dans toutes les couches de ces montagnes, mais

d'immenses morceaux de cette matiere sur leurs sommets, marque certaine de la verité que je n'avois fait que vous assurer des le commencement, pour vous eblouir, avant que de vous convaincre.

Ma Diotime, cela ne va pas avec cette lettre. Je suis une miniere où il n'y a que trop à exploicter. Ainsi finissons.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu Tout present nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Euler est bibliothecaire du Prince à la place de Joncourt mort. Voila le phenomène rare dont j'ai tant parlé: un homme à sa place, car je sçai qu'il a vu des livres.



Lettre 10.3 – 9 janvier 1789

La Haye, ce vendredi 9 de jan.1788 [sic] • N° 3

Ma toute chere Diotime, mon amie. Malgré ce que j'avois dit dans ma precedente, je vous fais ce petit billet pour vous remercier de la vôtre mignone du 2 de ce mois. Elle me fut precieuse principalement comme vehicule de vos benedictions precieuses, mais ensuite par la nouvelle de votre residence réelle dans la bonne ville de Munster aupres du Grand Ami, car l'idée d'Angelmodde et celle de ce grand hyver avoient peine à coëxister dans ma tête sans y causer une vive douleur. Le froid superlatif qu'il fait a coûté ici deja la vie à plusieurs personnes. Il me fait bien du mal, mais je tâcherai de le passer le mieux que je puis, en soupirant apres un degel instructif, qui me parlera aparenment plus clair sur mes maux.

Comme je vous ai dit, ma Diotime, ce billet ne sçauroit être tout au plus qu'une gazette, car je n'ai point de temps et par dessus du marché un peu de metaphysique dans la tête.

Il y a trois jours qu'il s'est passée une triste histoire. Une Mlle van Hees avoit été inoculée il y avoit plusieurs années. | La suite de cette operation fut qu'elle

eut l'esprit troublé. Quelques années apres elle guerit plus ou moins et eut de temps en temps d'assez bons intervaes. Lundi elle querella l'un de ses frères et son mal lui reprit. Elle sortit de la maison pour aller se noyer sous les glaces. Un domestique en eut le vent, la suivit et la sauva. Le lendemain se portant mieux, elle est de bout devant sa poële. Le feu prend à ses habits. On vole au secours, mais il n'y avoit plus de remède, et quelques heures apres elle rendit l'ame, etant toute rottie et en partie reduite en cendre.

Hier nous avons eu des nouvelles des plus satisfaisantes concernant la santé Imperiale Royale Apostolique.

On en eut de même du dangereux etat des Russes devant Oksakow. Ils sont à la merci des Turcs.

Ceci un peu entre nous. On peut calculer deja avec certitude que la richesse des habitants de la seule province de Hollande surpasse (et très apparemment de beaucoup plus qu'on pense) les 1750 millions de Hollande, ou 3500 de France, puisque il y a deja réellement en caisse 70 millions. Si on avoit les lystes exactes de ceux qui ont fournis pour $\frac{1}{4}$, pour $\frac{1}{2}$, pour $\frac{3}{4}$, ou pour le total, on pourroit dire deja avec exactitude que cette richesse est egale à telle somme + etc.

Ce plan tel qu'il est à present et qui fait de cette façon infiniment d'honneur au Grand Pensionnaire, est tellement admiré par | Mr. Necker, qu'il veut l'introduire en France. Mr. Caillard le chargé d'affaires, doit la lui envoyer avec tous ses eclaircissements, mais ce qui me frappe, c'est que Mr. Necker ne se promet de cette operation pour toute la France que le double de ce que la province d'Hollande a deja fournie. Nos financiers proposent un pari que cela ne sera pas à beaucoup près.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui est cher dans le monde.

Σωκρατης

Lettre 10.4 – 13 janvier 1789

La Haye, ce 13 de jan. 1789 • N° 4

Ma toute chère Diotime, mon amie. Avant tout il faut que je vous fasse mes compliments sur la prise d'Oksakow, à laquelle vous ne sçauriez être que fort sensible, d'autant plus qu'il n'y a que 3000 Russes de tués, tandis qu'il y a 4000 vilains Turcs sur le carraux, ce qui d'ailleurs doit faire plaisir à tout brave Chretien.

La derniere nouvelle que nous avons tout recenment de Vienne depuis celles que je vous ai communiqué dans ma derniere, est beaucoup plus larmoyante au sujet de l'auguste Santé Caesarée que la precedente. Il semble que ce grand Prince, dont notre terre a si peu joui encore, se prepare à quitter notre planetaire pour aller eclairer d'autres soleils.

Voici, ma chée Diotime, suivant vos ordres le plus tôt qu'il m'a été possible, le declaratoire de Mr. Van der Sluis, curé ici à La Haye, par lequel il atteste que Jacob Zey, mon ci devant domestique, est Catholique Romain, | membre de sa paroisse, et non marié. Je souhaite que cet escrit puisse servir à resusciter et à consolider l'honneur de la fille en question.

Vous aurez vos anciers par le chariot de dimanche prochain. Votre penultieme arriva trop tard pour que je m'acquittasse plus tôt de ce devoir.

La vôtre du 9 m'est arrivée hier. Je l'ai baisée avec la devotion accoutumée. J'ai fermé les yeux sur sa taille, et je n'y ai vu que la main qui m'y benit.

Ce n'est pas ma faute, ma Diotime, que celle ci n'ait pas son poids ordinaire. Je suis un peu plus incommode qu'à l'ordinaire; une toux assez violente s'est jointe à mes maux. Je pourrois bien la chasser par l'opium, mais cela n'accomoderoit pas d'autres articles. D'ailleurs jusqu'ici mes forces se soutiennent tellement, que je ne doute pas où je pourrois faire à pied un pelerinage à votre hôtel. Mon appetit est meilleur que jamais, et de ce côté la je n'ai plus qu'à m'en plaindre d'un reste de faux goût encore. Plut à Dieu! que cet hyver fut passé, car il ne m'a fait du bien qu'en tant qu'il vous en fait s'il vous en fait.

D'ailleurs je suis un peu occupé et pas agreablement. J'ai dû remettre la fin du raccomodage de la Lettre sur l'Atheïsme à l'autre semaine. Plus je pense sur cet article, plus je suis de | mauvais humeur en voyant que le Sophyle, le plus

elementaire sans comparaison de mes petits livrés, soit si peu compris par les gens. Je m'imagine encore que cette petite chose est infiniment facile à comprendre pour les enfants, pour les hommes libres qui savent jeter tout superflu de leurs têtes à volonté, et pour les physiciens réels et routinés; et que ceux qui ne le comprennent pas sont des moitiés de physiciens qui voulant lire le pauvre Sophyle commencent, non par jeter le brin de physique qu'ils ont dans leur tête, mais par se le rappeler, afin de se familiariser plus ou moins de nouveau avec les termes, qu'ils devoient ou ignorer tout à fait, ou très bien savoir. Ma chère Diotime, dites moi simplement si en ceci j'ai tort ou raison. Je vous croirai à l'instar d'un oracle sans raisonner. Dites moi aussi si je fais tort à notre ami en le plaçant plus ou moins dans cette dernière classe.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu Tout présent nous benisse avec tout ce que nous cherissons essentiellement dans ce monde et dans l'autre.

Σωκράτης

Le froid recommence ici avec fureur.



Lettre 10.5 – 16 janvier 1789

La Haye , ce vendredi 16 de jan. 1789 • N° 5

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je dois commencer celle ci par des excuses, 1° de ce qu'elle est si mince, et 2° de ce qu'apparemment les ancriers ne partiront que la semaine qui vient par le chariot. C'est une inadvertence trop longue et trop minutieuse pour l'écrire qui en est la cause. Ils seront accompagnés d'un livre pour justifier les frais du port.

Je me porte beaucoup mieux que depuis bien des jours. Ma toux diminue et la tête est plus libre. Je l'attribue en partie au changement du temps, et en partie à ma petite d'Aylva, qu'on me prête de temps en temps pour une journée, sans gouvernante suisse s'entend, car c'est une drogue qui gâte tout pour moi. Vous savez parfaitement qu'il n'y a pas de plus dégoûtant spectacle que de voir un

chetif graveur d'armoiries détruire une pierre superbe, en s'emancipant d'y vouloir mettre des Dieux et des Deesses de sa façon.

Mais passons cela. En observant cet enfant comme j'en ai observé bien d'autres de | cette espece, je suis honteux de ne pouvoir pas analyser d'une façon satisfaisante, ni pas meme exprimer, ce ton admirable de l'enfance, dont les graces surpassent infiniment à mon avis tout ce qu'on puisse appeler grace ou gracieux dans les autres âges de l'homme. Il est vrai qu'il y a des personnes prodigieusement et rares qui en conservent quelque chose, mais encore n'est-ce pas cela. Le ton dont je parle, je ne le vois que chez les petits des hommes et des chats. Les petits singes font bien des tours et des espiegleries qui amusent, mais on n'y voit pas l'ame. Leurs physionomies mornes et toujours egales n'ont aucune analogie avec ce qu'ils font. Chez l'enfant et le petit chat l'action et la façon de faire font un tout parfait.

Si cette definition fut vraie, nous ne verrions dans Diomedé qu'un grand enfant, ainsi il me semble qu'elle n'est vraie qu'en partie, et qu'il faudra y ajouter autre chose encore pour achever le tableau du ton que j'ai en vue et que l'homme sage et l'homme bête sont à peu près egalemment. Mon Dieu, que la nature est belle avant que l'homme y ait porté ses mains pedantesques!

Ma chère Diotime, si vous vouliez me donner quelques rayons de lumiere sur un sujet aussi curieux et aussi interessant, je vous jure qu'il ne sera pas perdu pour la psychologie.

Pardonnez moi ce miserable billet. La semaine qui vient excepté | mardi peut-être, je serai plus dans l'ordre.

Adieu, mon adorable Diotime, que le seul Dieu nous conserve avec nos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης

Lettre 10.6 – 20 janvier 1789

La Haye, ce mardi 20 de jan. 1789 • N° 6

Ma toute chère Diotime, mon amie. C'est à cette heure que j'ai besoin de votre indulgence. J'ai beaucoup souffert, mais depuis deux jours je me porte beaucoup mieux, et tellement, que j'ai passé hier toute la journée avec le *Grand Thesaurier* chez Aylva, avec volupté. C'étoit la première sortie que j'avois faite depuis un mois et demi.

C'est à présent que je vais raccommoder la Lettre sur l'Atheïsme et je ferai ensorte que vous l'ayez dans la dizaine. Si l'ordinaire prochain vous ne recevez point de mes lettres, vous pourrez l'attribuer hardiment à cette occupation.

Dieu soit loué, voila la vôtre du 15. Je suis charmé que vous ayez vue Jacob et très bien vue. Je n'ai pas douté où la petite creature seroit indigne d'un tel garçon. Le plan qu'il a d'aller dans son país me paroît bon, car avec elle ici, il seroit geometriquement malheureux en moins de rien. Apparemment le sera-t-il par tout, car vertueux et foible comme il est, je crains qu'il ne soit à tout instant la dupe d'une jeune creature qui ne me paroît pas destituée ni de coquetterie ni d'une certaine dose d'esprit.

Je vien d'apprendre que le Prince Eveque de Hildesheim et de Paderborn est decédé. Dieu veuille que son illustre successeur occupe sa place longues années. Je felicite de cet evenement l'Allemagne, le *Grand Homme* et vous, ma chère Diotime, du fond de mon coeur.

J'aurai soin des phosphores. Pour le moyen de les resusciter, je me trompe fort où vous le trouverez dans la description angloise qui accompagne vos etuis.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je me trouve dans un étrange embarras. Le courier va partir. Partira-t-il sans lettre? Quelle horreur! Est-elle faite pour partir? Quelle honte! Je n'ai plus même le temps de jouer avec attention à la courte paille. Qu'elle parte, et que ses soeurs lui servent d'épaix feuillage de figuier!

Adieu ma Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans ce monde.

Σωκράτης

A propos, vous sçavez sans doute que les François ont offert à leur roy un médaillon superbe. D'un côté on voit son buste, et sur le revers dans le champ on lit Louis XII. Henri IV, l'inscription à l'entour est XII et IV font XVI.



Lettre 10.7 – 23 janvier 1789

La Haye, ce 23 de jan. 1789 • N° 7

Ma toute chere Diotime, mon amie. En vous envoyant ma dernière j'ai rougi jusqu'au blanc des yeux de sa nullité, mais aussi etois je en train de rougir. Arrivant en haut dans ma chambre, où je n'avois été depuis plusieurs semaines, je trouve parmi les papiers sur ma table une lettre extrêmement polie de l'Academie de Haerlem, dans laquelle elle me pria de quelque chose, et laquelle j'avois oubliée tôtelement. Je fus statue à l'instant dans toute la force du terme, et je vous jure qu'au moment où je vous parle, la petrification bien loin d'être amolie, se rochefie de plus en plus, car jusqu'ici le mal me paroît sans remede.

Voila la raison de ce que je ne vous ai dit aucun mot ni de la vôtre du 12, si poëtique et si belle! ni de celle du 15, qui contient le naïf et picquant tableau de Jacob prosterné, et du piteux tiraillement d'épaules, qui peindroit au parfait l'esclave né d'Aristote. Je ne veux pas dire par la que ce garçon ait réellement du bas dans le caractère, | il s'en faut beaucoup, et je suis certain qu'on le verroit furieux et enragé avant que de le voir faire une bassesse réelle. Mais il est riche dans cette bonté bêtise, par laquelle heureusement encore, ce pauvre siècle a cru suffissamment remplacer les vertus nerveuses des anciens. C'est une faculté du moins qui si elle augmente le nombre des dupes, elle diminue cependant celui des sclerats. Avec les derniers on ne sçaurroit vivre, mais les autres ou font pitié, ou font rire, et n'incommodent pas.

Enfin le garçon est malheureux, et à vue de país la fille est une malheureuse. Si lui il ne voit pas jour à la mettre tout de suite dans l'ordre par quelque honnette moyen que ce soit, il le sera pour la vie. Lorsqu'il aura pris sa parti et que je sçai dans quel endroit de Nassau demeure son père, je pourrai voir s'il y a ici quelque chose à faire en sa faveur. Si mon ancien ami Winter y étoit encore en vie, je n'en serois pas tant embarrassé.

Ma chère Diotime, je dois finir ma lettre afin de me mettre tout de bon à achever celle sur l'Athéisme. C'est un travail qui n'a de picquant pour moi que la sacrée empreinte de votre volonté, car changer une lettre ou un ouvrage un peu selon la fantaisie d'autrui qui n'est pas tout à fait conforme à la nôtre, est un labeur comme vous sentez aussi desagréable que difficile, et d'autant plus dans le cas dont il s'agit, où il ne me reste aucun droit de supposer que | notre ami ait bien compris le Sophyle et quelques autres endroits de mes petits ouvrages, qui auroient dû à ce qu'il me semble, me delivrer de la peine en question. Mais tout ceci entre nous, je vous prie.

Je compte que le Grand Homme devra assister à l'inthronisation de son frère.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Lorsque je vous ai renvoyé une lettre de Jacobi au Comte de Windisch-Gratz. Je crois vous avoir prié de me dire, si vous l'aviez comprise. Si je ne l'ai pas fait, c'étoit bien mon intention.



Lettre 10.8 – 27 janvier 1789

La Haye, ce 27 de jan. 1789 • N° 8

Ma toute chère Diotime, amie. Voici suivant vos ordres dans la dernière du 19 (ne sachant pas d'en avoir reçu d'antérieures), votre très belle lître touchant le Chevalier Landriani, en vous priant de la recevoir de retour, apres que vous en aurez fait l'usage requis.

Pour ma santé proprement elle est bonne, mais depuis quelques jours j'ai souffert des douleurs un peu significatives, causées par un mélange de ma colique nephretique et de la vraie sciatique. Cependant elles sont beaucoup moindres que hier et avant hier. Avec tout cela, ma Diotime, croiriez vous bien qu'un medecin, ami dans toute la force du terme, puisse être un plus grand mal que les maladies qu'il traite; je vous explicquerai un jour cet enigme à votre grand etonnement.

Il ne faut pas cependant que je sois ingrat, car il me paye si richement en phenomènes psychologiques le peu dont je pourrais avoir à me plaindre, que lorsqu'un jour nous causerons de cela, vous et moi, nous aurons de quoi nous émerveiller, de quoi rire, et de quoi augmenter nos lumieres.

Je puis manquer de goût en peinture, en | musique etc., faute de l'avoir appris, ou d'occasion pour les exercer, sans que vous ayez le droit d'en conclure que j'en manque de même dans des arts ou des sciences que j'ai vu de plus près; mais voici une verité que je vous donne pour axiome inébranlable. C'est, de meme que l'Apotre dit que celui qui pêche contre une particule de la loi pêche contre toute la loi, j'ose dire que celui qui manque de tact dans la moindre petite chose, en manque dans toutes, sans aucune exception quelconque. Si vous voulez en faire l'épreuve, il faut l'attention la plus scrupuleuse dans les experiences et alors vous conviendrez parfaitement du fait. Bons Dieux, qu'est ce que c'est que le tact? Il faut absolument qu'à nous deux nous fassions un sermon la dessus. Vous direz ce qu'il est, et moi du moins je dirai ce qui n'en est pas, en me fortifiant des plus magnifiques exemples.

Pour la Lettre sur l'Atheïsme, si ma sciatique est un peu benigne elle partira d'ici le 30 de ce mois, si non, sans faute le 2 de fevr. Je vous enverrai les deux editions. Vous en ferez tout l'usage que vous jugerez à propos, et vous y changerez, rayerez ou y ferez changer ou rayer par quiconque vous desirez tout selon votre fantaisie. Je lui ai conservé sa date primitive. J'y mettrai le nom de Jacobi d'une ou d'autre façon et vous sentez pourquoi.

Vous sçavez que Caesar, fâché outre mesure du refus des Brabançons de lui donner de l'argent pour sa guerre contre les Turcs, a retiré toutes ses grâces et envoyé des ordres aux Archiducs | au moins dans le goût de notre Philippe II. Tout doit s'exécuter à main armée et sans aucune misericorde.

Il y a des gens ici qui croyent qu'il y a un dessous de cartes, et qu'on veuille faire naitre une occasion pour y faire entrer des troupes françoises. Si la France etoit mieux qu'elle n'est, je pourrois le croire aisement. A present je suis reduit en pensant à l'empereur Joseph à cette exclamation si naturelle: Ô Sapientiam!

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατης

Raptim.



Lettre 10.9 – 29 & 30 janvier 1789

La Haye, ce 29/30 jan. 1789 • N° 9

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier au soir j'avois compté d'achever la Lettre sur l'Atheisme, pour vous l'envoyer aujourd'hui, mais une longue visite de mon cher Camper, que je n'avois vu depuis bien des jours, y mit obstacle. Il m'a tenu un très long discours sur l'état de mes maux, sur les remèdes possibles et impossibles, sur les palliatifs à essayer et ceux qui seroient parfaitement inutiles, sur le regime, sur les valeurs reciproques des incommodités qui pourroient ou devoient être les suites des différentes choses à essayer, enfin je vous proteste que de ma vie je n'ai lu ni entendu rien dans ce genre d'approchant de cette dissertation lumineuse et admirable.

La chose me surprit d'autant plus, et me fit d'autant plus de plaisir, que moi et mes amis nous avons cru qu'il me traitoit avec quelque negligence depuis quelque temps; et même qu'il ne s'etoit pas beaucoup occupé de la pratique en medecine, cette derniere idée etoit très fôlle à moi qui avois été le temoin de ses immenses travaux de sa premiere jeunesse. Enfin il est redevenu pour moi un medecin de la trempe d']Hippocrate, de Gallien, et de Boerhave, trois hommes que j'ai toujours admiré pour la roide et pure geometrie qu'ils mirent dans leur art. Pour Gallien il avoit encore par dessus les deux autres l'avantage d'avoir un goût universel et d'être un des plus excellents ecrivains de l'Antiquité.

Camper m'avoit planté la pendant un couple de semaines expres, apres s'être bien persuadé qu'il n'y avoit rien à prevenir, pour penser murement à la chose, et en me voyant d'ailleurs jouir de la plus parfaite santé. Ce dernier article est d'une verité qui m'étonne souvent, et je me flatte encore, que lorsque le temps me permettra de me promener et de courir, il se pourra faire quelque changement favorable.

Pour les experiences psychologiques touchant le tact dont je vous ai parlé dans ma derniere, j'espère qu'elles nous amuseront et nous eclaireront un jour entre quatre yeux.

Comptez que la Lettre sur l'Atheïsme partira pour seur le 3 de fevrier, mardi.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

J'attends dans le moment notre reponse à la nôte etrange du Roy de France, dont je suis extrêmement curieux. Vous sçavez que nous lui avions redemandé nos 5 millions. Il a repondu que nous avions | fait des traités avec d'autres, que nous avions chassé nos meilleurs regents, et que nous lui avions promis un cadeau en vaisseaux de guerre sans tenir notre promesse, et qu'ainsi etc. J'avoue que lui redemander les millions etoit un peu ridicule, mais sa nôte est impudente même pour un Roy de France.



*Lettre 10.10 – 3 février 1789*¹

La Haye, ce 3 de fevr. 1789 • N° 10

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je compte que vous aurez reçue la lettre touchant le Chevalier aussi-tôt que j'ai reçu vos premieres ordres à ce sujet.

¹ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 143, p. 483-485.

Je joins ici:

N° 1. Ma lettre sur l'Athéisme, no. 72, 1787. C'est la première édition, suivant vos ordres de retour.²

N° 2. La lettre sur le même sujet, seconde édition totalement différente de la première.³ Je serai charmé d'en savoir votre jugement, et si vous croyez que tous les articles pourront lui en plaire. Vous en ferez ou en ferez faire conformément à ma dernière. Si vous voulez que mon nom y soit au lieu de Diocles, vous ordonnerez complètement en despote, cependant je serai charmé qu'après avoir servi suivant vos bons plaisirs, l'original retourne dans vos mains. J'en garde une minute qui me suffira en cas de besoin.

N° 3. Ma lettre N° 74, 1788 de retour.⁴ Ma chère Diotime, nous avons beaucoup parlé ensemble sur ce sujet, si vous vous en souvenez. Je vous avoue que cette idée est encore obscure dans ma tête, et par conséquent le problème est encore loin d'être résolu, mais il s'agissoit de savoir si dans les phénomènes de l'aiman, de l'électricité, de la sympathie etc. il ne se manifeste pas un ton qui nous put indiquer si les causes les plus prochaines de ces phénomènes fussent, ou non, des choses, qui ont des rapports directs avec nos organes actuels, ou qui sont sensibles pour quelqu'un de ses organes, et ainsi à leur portée. Par exemple dans les phénomènes d'un instrument de musique, d'optique, d'un moulin à eau, dans un automate quelconque, il y a un ton je crois qui m'indique, qu'en travaillant assez je trouverai les causes prochaines de ces phénomènes, et j'imiterai certainement au moins tous ses instruments par la théorie. Dans les phénomènes de l'aiman etc., je crois qu'il y a un ton qui m'indique le contraire. Dans les phénomènes du bruit du tonnerre, de la voix de l'homme lorsqu'elle prononce une consonne, ou donne un contour au son pour ainsi dire, il me semble qu'il y a un ton qui me laisse dans le doute si je pourrais parvenir aux causes les plus prochaines de ces phénomènes ou non.

Ma chérissime Diotime, je vous promets que je penserai à cette idée très importante, si elle est clairement exprimée, et qu'on parvint à apprendre à tout individu à pouvoir se saisir de ces tons dont je parle. Mais il faut que ma santé

2 Voyez lettre 8.72a, dans *Ma toute chère Diotime, 1787*, p. 162-166.

3 Voyez lettre 8.72b, dans *Ma toute chère Diotime, 1787*, p. 167-174.

4 Voyez lettre 9.74, dans *Ma toute chère Diotime, 1788*, p. 165-167.

soit un peu plus supportable pour cela qu'elle ne l'est depuis plusieurs jours, car souvent je souffre d'un ton très aisé à saisir.

Et voila mes distractions quelque fois un peu cruelle. Pour les raisons pourquoi vous n'avez pas encore les ancriers et le reste, j'espère qu'ils vous l'apporteront la semaine qui vient, et même d'assez justificatoires. |

N° 4. Une lettre de Jacob. Je ne sçai qui l'a écrit pour lui. Si ce qu'il y dit est vrai, je vois que je n'avois pas mal apprécié dans la vaste profondeur de mon ame la juste valeur de l'honneur de sa belle. J'y vois encore trois verités: que lui est assez bête, et qu'elle a une espèce d'esprit, et a voulu un mari à tout prix.

Le Corps m'a pris hier ma matinée tellement que cette lettre et ses incluses fussent meme periclitées, sans que pour cette fois j'ai profité un brin en mineralogique. Il vous écrit aujourd'hui et se porte à merveille.

Je ne sçai ce que je ne donnerois pour passer une journée avec le Grand Homme, ne fut-ce que pour lui peindre le vrai état interne et externe de cette République. Je ne crois pas qu'on puisse se figurer une situation plus critique. Aussi faut-il avouer que l'Europe n'a jamais été fagotté comme elle l'est. Lorsque je sçaurai un peu manier l'algèbre, j'essayerai cependant quelque petite esquisse.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης



Lettre 10.11 – 6 février 1789

La Haye, ce vendredi 6 de fevr. 1789 • N° 11

Ma toute chère Diotime, mon amie. La meme reflexion par où vous commencez la vôtre m'est tombé dans l'esprit plus de 30 fois cet hyver, et elle est encore un enigme pour moi. Depuis plusieurs mois je ne suis sorti que deux ou trois fois, et pendant le grand froid j'ai presque toujours gardé ma chambre en bas, où je loge et où je suis assez bien. Je n'ai guère eu aucun jour sans incommodité ou sans douleur. Souvent je puis donner le meme eloge à mes

nuits. Les seules visites qui me plaisent et qui me font toujours du bien sont du Grand Thesaurier, l'homme le plus excellent et en meme temps le plus heureux que je connois dans ce païs, de la famille d'Aylva dont je connois tout et dont j'aime tout, de Mad. Meerman, qui ne demeure plus ici, et d'un couple d'amis encore. Pour d'autres qui viennent me voir, je suis au bout de mon latin, à force de diversifier et de polir un compliment un peu dur, qui leur fasse comprendre qu'une visite en aumone est de l'excellent Ipecacohanna, mais il y en a de tels qui ne comprennent jamais et qui redoublent meme d'ardeur lorsqu'on les renvoye | en ecrivant des billets. C'est bien pis, car souvent j'aime mieux jêtter une soirée que de depenser un billet. Tout ce que j'ai lu consiste dans une partie de Ciceron, afin de sçavoir au net jusqu'ou j'avois été injuste envers lui, un peu de Xenophon, un peu d'Aristote, et puis à peu près pour dix sôls en drogues modernes.

Tout ce que j'ai ecrit, lettres, billets et tout (exepté notre commerce) ne va pas, certainement pas, à vingt pages. Avec cela, pour l'intellectuel, je ne puis me rappeler la valeur de trois escalins en idées un peu presentables. Cependant le temps m'a paru fort court. Je ne me rappelle pas de l'ennuy. Je conçois qu'en cas que je me retablisse entierement un jour, je pourrai me rappeler ma vie presente dans ce trou que j'habite actuellement, avec regret, et meme en partie avec delice. D'ou vient cela, ma Diotime? Je l'ignore. Il est vrai que foncierement j'ai joui d'une santé très bonne, d'un très bon appetit malgré ces faux goûts qui commencent à cesser, et d'une imagination dressée à trotter toujours d'elle-meme lorsque l'intellect est trop paresseux pour regler et diriger ses courses vagabondes. Enfin une autre fois nous reprendrons cette matiere qui est curieuse.

Je n'ai pas le temps, ma Diotime, de vous repondre au sujet du tombeau. Il faut y penser murement. Je ne sçavois rien de cet epigraphe de St. Paul, ou plus tôt je l'avois oublié. Je compte | que le defunt a desiré cela, d'ailleurs il ne me paroît guere à sa place ici. S'il doit être gravé sur le monument il faut necessairement qu'il soit mis dans un autre endroit que celui de l'epigraphe qui doit vous regarder. Il faut qu'il paroisse tout à fait à part et comme un symbole, un apophtegme, une maxime, une devise favorite du defunt. Ce qui ne seroit pas absolument sans exemple.

Enfin, ma chère Diotime, j'en dirai plus l'ordinaire prochain, car celle ci doit partir.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Je compte que vous aurez reçu la Lettre sur l'Atheisme.
Voilà qu'on m'invite à la Cour pour assister aux experiences de Mr. le prof. Pinetti. Je suis enragé de ne pouvoir sortir. On dit que ce qu'il fait surpasse tout comprehensible. Il est singulier que l'homme aime naturellement ce qu'il ne comprend pas. Cette faculté a bien favorisé les oracles et les miracles. Le plus beau tour d'un joueur de gobelets ne m'est plus rien si je le comprend, et meme lorsque je le devine, je le meprise et me fâche!
J'aimerois mieux écrire une concordance de tous les prophètes qui ont été et qui n'ont pas été, que celle des goûts et des idées de l'homme.



Lettre 10.12 – 10 février 1789

La Haye, ce 10 de fevr. 1789 • N° 12

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 6. Elle est bien petite, mais en m'aportant de bonnes nouvelles de votre santé, elle me vaut plus que tous les epitres de Pline.

Vous voulez que je vous parle de ma santé. C'est à present que je suis un peu mieux en etat de vous satisfaire la dessus que ci devant comme vous le verrez, quoique j'ai trop peu de temps maintenant pour entrer dans des details assez curieux d'ailleurs. Depuis mon retour de Munster j'ai souffert souvent beaucoup en faisant bonne mine devant mes amis, ne sortant plus, et m'occupant comme je pû. Depuis deux mois mes maux enpirerent de jour en jour. Il n'y eût aucun remede, et à la fin dans la harangue de mon Esculape, dont je vous ai parlé il y a

une quinzaine si je ne me trompe, mon sort fût décidé entre nous deux, et que je devois m'attendre ou à une de deux operations les plus cruelles, les | plus difficiles et les plus incertaines, ou à une cure de deux ans, pendant lesquels je devois boire 240 ancras d'eau de chaux, sans jamais goûter la moindre chose de salé, de doux ni aigre comme de raison, puisque cet alcali devenant neutre toute peine etoit perdue, ou bien d'avoir toute la patience d'un honnêt homme. Vous sentez bien, ma Diotime, qu'à mon âge, où on taxe avec plus de precision et la patience et un petit bout de vie preciaire qu'à 25 ans, il etoit très facile de prendre le partie le plus sage. La dessus, mon Esculape me quitta et comme il m'aime beaucoup, il etoit fort touché et depuis je ne l'ai pas revu. (Par parenthèse, cet homme et son organe moral le plus extraordinaire que j'ai vu jamais, sera un jour un grand objet d'étude pour vous et pour moi.) Mais qu'arrive-t-il? Jeudi passé le matin notre ami Van der Aa le peintre, vient chez moi me rapporter un livre. Je ne l'avois vu depuis plusieurs mois. Il dit qu'il avoit appris que j'étois malade et me demande ce qui me manque. Je lui dis mon cas. Il palit, et me dit: Mon Dieu, vous ne comprenez pas combien cela m'affecte. La dessus nous parlons des symptomes de mes maux, et ensuite il me dit: Je vous guerirai. Vous me guerirai? Oui, radicalement. Mais quand est-ce que | vous me guerirez? Mais aujourd'hui. Je vais d'abord chez moi. Je vais vous envoyer vers le soir deux bouteilles, et une demie heure avant que de vous coucher, avalez de chacune un verre, mais immediatement l'un apres l'autre, sans intervalle quelconque. Il part. Les bouteilles arrivent et à 11 heures j'avale mes deux portions qui n'étoient du sucre. Une heure apres je sens un doux murmure dans tous les endroits où j'étois accoutumé de rencontrer mes douleurs. Je dors trois heures, après je m'éveille, et je valois 60 pour 100 plus qu'en me couchant. Le lendemain le changement etoit étrange. Je continue le remede comme vous jugez, et quoique de temps en temps j'apperçois encore de foibles ombres de mes maux passés, je conçois aisement qu'il tiendra parole et me guerira radicalement, ce que Dieu veuille.

Voici le remède. On avale premierement un petit verre à biere d'huile de lin qui doit être vieux d'un an au moins, et inmediately apres un demi verre à vin du meilleur genièvre de Cologne, une demie heure avant de se coucher.

Depuis cette histoire je n'ai pas vu l'Esculape ni aucun de nos amis communs qui auroit pu le lui dire, j'en suis bien aise car cela me vaudra encore des experiences psychologiques.

Ma toute chère Diotime, je me flatte que vous sentez à present l'impossibilité où je me suis trouvé de vacquer avec l'ardeur requise | à dépêcher vos paquets. Demain je vais sortir et puis vous serez contente.

Pour finir par de la medecine, il y a ici à Maaslandsluis un homme qui guerit l'hydropisie admirablement à tout age, et qui en repond. Il vient de guerir un homme de 72 ans qui avoit les jambes beaucoup plus grosses que mon corps; il l'a rendu fort bel homme et dispos.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

J'attends un mot de reponse au sujet de l'inscription de Hamann.



Lettre 10.13 – 13 février 1789

La Haye, ce 13 de fevrier 1789 • N° 13

Ma toute chère Diotime, mon amie. Vous n'aurez aujourd'hui qu'un très petit billet et il s'en a fallu bien peu où vous n'en auriez eu aucun, ce qui auroit été mieux peut-être. J'avois tôtelement oublié que c'étoit jour de poste aujourd'hui, ce qui m'est arrivé bien rarement dans ma vie.

Je me porte encore incomparablement mieux que ci devant, sous la conduite de Van der Aa, comme je vous ai écrit l'autre jour. Cependant je ne suis pas sorti à cause du froid et de quelqu'occupation. Mais quoique je ne sois pas entierement gueri encore de mes maux, la medecine et le tact du peintre ont effacés les horribles fleaux, dont l'Esculape m'avoit si cruellement menacé. Le dernier a passé hier la soirée chez moi avec un air embarrassé. Il ne m'a pas demandé seulement des nouvelles de ma santé, s'apercevant apparemment du changement

que je lui cachai autant que je le pu, car je veux pousser mes expériences psychologiques sur cet homme singulier à bout, et vous en aurez le résultat. |

Je n'ai pas un instant pour vous parler de nos affaires, mais croiriez-vous qu'avant hier on a publié ici que tout le monde seroit obligé de porter la couleur d'orange? Croiriez-vous qu'à Leide, à Haerlem etc. on n'en porte presque plus? Croiriez-vous que les patriotes armés insultent de nouveau les autres et menacent d'étranges choses? Croiriez-vous qu'on n'oseroit diminuer les garnisons dans ces endroits sans risquer? Croiriez-vous qu'il y ait autant de patriotes dans la regence que ci devant? Jugez comment on a su profiter de la révolution. Avec tout cela la réponse à la note du Roy de France est assez male et picquante.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Avez-vous lu la lettre de Joseph aux Etats de Hainaut et leur réponse? Quel siècle!



Lettre 10.14 – 17 février 1789

La Haye, ce mardi 17 de février 1789 • N° 14

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jusqu'à ce moment je n'ai pas de vos nouvelles, et comme votre dernière qui est du 9 de ce mois, ne me dit aucun mot sur l'arrivée de la Lettre sur l'Athéisme, laquelle vous auriez dû avoir reçu alors déjà depuis trois ou quatre jours, et que d'ailleurs le paquet étoit d'un volume inusité pour la poste, quoique je l'avois fait recommandé au maître particulièrement, je suis très justement dans la crainte qu'elle ne se soit égarée ou perdue, ce qui me causeroit beaucoup de peine. Elle est partie d'ici le 3 de ce mois, il y a justement quinze jours aujourd'hui, ainsi je vous supplie, ma Diotime, de vous faire informer tout de suite du sort de ce malheureux paquet, lequel s'il étoit arrivé à temps auroit été susceptible de changements encore, si vous en eussiez jugé de nécessaires ou de convenables.

Vous aurez incessamment l'inscription en question, mais je ne me rappelle pas bien si nous etions convenus de prendre pour base du vase un simple bloc, ou bien un | piedestal avec sa plinthe corniche etc. Je crois que nous avons choisi le bloc. Je vous supplie de me le faire sçavoir en reponse à celle-ci, et de me dire en même temps si on peut dire à Mr. Hamann Philosopho Theologo, car j'ignore quel poste il a occupé dans sa vie. Les lettres seront vite ment gravées, car leurs figures ne doivent pas être plus recherchées que celles du monument d'Altorff. Ce monument m'a fait un plaisir extrême l'été passé, et j'oserois vous proposer de parler dans l'occasion à quelque lapidaire ou connoisseur de cette espèce de pierre, s'il ne seroit pas convenable de le faire teindre en huile de la couleur de la pierre, soit cet été ou le suivant, afin de le mieux conserver contre l'injure du temps, où il est assez exposé à ce qu'il me paroît. Si vous aviez un jour un bon dessein fait par Mr. Colson ou quelqu'autre bon dessinateur de ce monument et de son emplacement heureux, je voudrois bien l'avoir pour le copier etc.



Ma santé, quoique beaucoup meilleure que ci devant, n'est pas bien retablie encore. Avant hier je suis sorti pour la premiere fois depuis bien des mois, pour diner seul chez Mad. Voigt, à laquelle je dois bien quelque amour, ne fut-ce que par reconnoissance; cependant diner dehors n'est pas mon fait encore pendant ce temps affreux. Demain ou apres demain je sortirai à mon aise en voiture, pour votre service afin de former paquets, balôts, etc. |

Tout chante ici les merveilles inconcevables de Mr. Pinetti, mechanicien, chimiste et physicien au dela de tout ce qu'on a jamais vu. Il ne reste que peu de jours encore et je suis très fâché que je ne le verrai pas, car ayant été obligé de refuser trois fois à la Cour, il seroit mal séant de l'aller voir ailleurs, d'autant plus que lorsqu'il n'est pas à la Cour, on trouve la Cour par tout où il est. Ce qu'il fait passe tout ce qu'on a vu de miracles anciens et modernes.

L'un de ces jours notre Vosmaer a eu les honneurs de Socrate. Il avoit dit avec sa modestie ordinaire qu'il sçavoit faire plusieurs tours beaucoup mieux que Mr. Pinetti. Celui ci a entr'autre une petite poupée qui fait l'oracle. Il lui demanda qui etoit le plus sage des hommes? Si c'etoit le Prince, non, la Princesse, non, le Grand Pensionnaire, non, le Grand Tresaurier, non, mais enfin l'oracle prononça

que c'étoit Mr. Vosmaer, qui étoit là présent avec toutes ces personnes. J'avoue que la vengeance étoit un peu cruelle, mais elle est assez gentille.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης

On me rapporte de la poste, que le courier arrivé ne m'a rien apporté, ce qui me met dans d'étranges peines.



Lettre 10.15 – 20 février 1789

La Haye, ce 20 de fevr. 1789 • N° 15

Ma toute chère Diotime, mon amie, la privation de vos lettres jusqu'au moment où je vous parle, la lenteur de mon retablissement, le temps horrible qui m'empêche d'un jour à l'autre de sortir pour faire mes propres affaires et les vôtres, le dégoût pour la lecture, la paresse à penser, l'épaisseur de mon encre qui perd sa fluidité, le moisiss de mes plumes qui n'ont plus d'élasticité, sont des fleaux qui n'autorisent pas seulement un homme à se taire, mais qui lui interdisent absolument et avec justice, de souiller la pureté du papier des hypochondriaques effluxions d'un cerveau outragé. Cette dernière expression vous ne la comprenez pas.

Voici l'explication. Il y a en Zelande un Haut College qui erige un certain monument. Il s'y agissoit entr'autre d'un cippe ou d'une espèce de piedestal du plus beau marbre possible, où je devois mettre une inscription. Comme les pièces principales de ce monument avoient été déjà executées à Paris par un très habile statuaire, j'ai voulu que ce cippe qui demande beaucoup de correction et de délicatesse comme vous sentez, fût de la même main, | ou du moins travaillé en France, le seul país où je ne sçai comment, la sculpture se perfectionne.

Aujourd'hui je reçois le dessein de ce cippe qui est déjà tout fait à mon insçu. Notez que les Seigneurs de ce College par un motif très louable d'ailleurs et vraiment patriotique, ont jugés qu'il valoit mieux employer un lapidaire de

Middelbourg pour executer cette pièce qui n'étoit pas une bagatelle. Notez encore que je ne crois pas que les Zelandois ont dans leur langue un mot qui exprime art et artiste, et concluez de là quelle horreur que je vien de recevoir. Dans un autre temps je vous en enverrai une copie exacte parceque cela est curieux, mais comptez que vous n'avez pas de miserable garçon de charpentier ni de menuisier dans votre ville de Munster qui ne rougiroit d'avoir produit une pareille abomination. Ce monstre d'homme a eu cependant l'étonnante faculté d'écraser le gout, le bon sens et l'auguste geometrie d'un seul coup.

Je dois beaucoup d'égards et beaucoup de reconnoissance à cet illustre College, qui m'a traité dans une autre occasion avec une distinction tout à fait singuliere, sans quoi je les laisserois promener avec leur cippe à leur fantaisie.

Les Hollandois font pis. Ils possèdent actuellement d'exellents peintres dans plus d'un genre. Les Etats avoient besoin de faire peindre une sale à la Cour. Ils font venir un étranger. Ils lui payent f 10.000 au lieu de le faire foëter et marquer dans toute la force du terme. D'ailleurs j'au vu cet original: il disoit qu'il travailloit à un grand tableau pour l'Electeur de Baviere qui surpasseroit de beaucoup tout ce qui étoit jamais sorti des mains de Rhaphael. On pouvoit lui faire repeter cette phrase tant qu'on vouloit, et alors il fit d'horribles jurements, que tous les connoisseurs en jugeroient comme lui. On n'ose pas faire voir les tableaux en question.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, je n'en puis plus. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër.

Σωκρατης

Point de lettres encore!



Lettre 10.16 – 24 février 1789

La Haye, ce 24 de fevr. 1789 • N° 16

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai reçu la votre du 16 que dimanche matin, et quoiqu'elle est très petite, pour l'interet du moment c'étoit une des

plus précieuses que je tiens de votre main, car j'étois au bout de ma patience et de ma philosophie, et cela est bien fort!

Adoptons pour axiome que dans des cas semblables la plus petite lettre en vaut une fort grande, mais n'en abusons pas. Je n'attend point de lettre par le courier de vendredi à cause de la grande à laquelle je m'attend. Si elle roule sur l'Athéisme et exige encore quelque changements ou addition, je serois assez d'avis d'en ajouter une au paragraphe où je parle du Spinosisme sans le nommer.

Je voudrois le nommer, et dire, ce qui est vrai, que personne au monde pour autant que je sache n'a bien développé ce système célèbre que notre ami.

Si vous trouvez cela ou affecté, ou trop tard, ou superflu, nous n'en ferons rien.

L'ordinaire prochain je compte de vous parler de l'inscription. Je serois assez porté à mettre le passage de St. Paul | en Grêc, puisque cela est plus pur. Le mot *καταισχυνειν* qui signifie proprement faire rougir est rendu dans votre traduction par celui de confundere, dans celle d'Arius Montanus par pudefacere etc. etc. Mais d'ailleurs vous trouverez grand nombre d'exemples de monuments antiques, et sur tout dans les premiers temps du Christianisme, où on se sert des deux langues à la fois. Si vous faites venir un Gruteri Inscriptiones Antiquae de la bibliotheque, vous en serez convaincue.

Quoique je me porte beaucoup mieux que ci devant, je ne suis pas encore en état de longs diners chez les autres, aussi le temps est affreux tous les jours. Je vois cependant avec assez d'interet la premiere verdure dans mon jardin. Elle annonce une fort belle année.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je ne sçaurois faire celle ci plus longue etant un peu occupé. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

J'ai une lettre de Mad. Meerman qui me prie de la rappeler à votre gracieux souvenir.



Lettre 10.17 – 27 février 1789

La Haye, ce 27 de fevr. 1789 • N° 17

Ma toute chere Diotime, mon amie, je n'ai reçu la votre du 19 que le 25. Je vous suis infiniment obligé par avance du vin que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Plut à Dieu que vous eussiez vu et que vous vissiez encore la totalité de ma situation, vous auriez de quoi me disculper pleinement de la lenteur de mes envois.

A present cependant je vais agir avec efficace, car demain je compte de sortir et de parler aux gens, ce qui sera proprement la premiere fois depuis mon retour à La Haye.

Je ne vous marquerai pas de l'inpatience par rapport à la longue lettre en question, puisque cela m'a très mal reussi dans des cas semblables.

Par rapport au monument de Hamann. Il est sans contestation que le bloc vaut mieux que le piedestal. Je vous ai proposé dans ma derniere de mettre le texte de St. Paul en grêc, sur quoi j'attend reponse. Alors je vous enverrai l'un ou l'autre. L'inscription latine qui vous regarde et ne contient que peu de mots, elle se met dans un coin ou sur une autre face. |

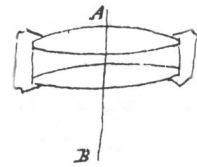
Plaise au Ciel que vous ayez un jour de la passion pour l'astronomie et des moments de loisir pour vous y exercer, et que vos chers enfants y prennent du goût quelque jour.

Je dois être pour mes propres affaires de toute necessité à Warmont aussi tôt que mes maux me permettent cette course, et j'en apporterai une lunette achromatique très bonne que vous aurez tout de suite et qui est assez facile à manier. Il y a long temps, ma Diotime, que vous auriez eu le grand binocle. Si j'avois connu un seul homme dans la ville de Munster, non en etat de s'en servir, c'est l'exercice qui doit l'apprendre; mais de le depacquetter seulement et le mettre en train. S'il ne s'agissoit pas de la machine d'optique la plus composée, il n'y auroit point de difficulté, car votre mechaniste est tel, qu'il brîleroit certainement ici et en Angleterre comme très excellent ouvrier. Mais je l'ai deja sondé du côté de l'optique, il n'en sçait rien. Or un rien suffit pour gêter de pareilles machines, ou pour la rendre absolument inutile. Par rapport à cet homme, permettez que je vous dise qu'il faut le garder à tout prix, car si les arts

physico-mechaniques prennent un jour à Munster, il pourra être d'utilité immense. C'est un genie sage et très habile. Si le Grand Homme avoit beaucoup de gens dans d'autres classes, qui repondissent egalement à ses vues, le Grand Homme seroient heureux. |

Ma toute chère Diotime, il ne falloit pas être permis d'écrire, se trouvant l'humeur de chien qui me tourmente aujourd'hui. Ce n'est pas seulement que je souffre un peu plus qu'à l'ordinaire, mais imaginez vous que hier justement je reçois de Leyde apres une année d'attente, la belle lunette achromatique qui vous etoit destinée et à laquelle j'avoit fait faire de grands changements. Quelques uns de ces changements doivent être changés de nouveau et le principal je dois le faire moi meme. Les Anglois ont la folie de monter les trois pièces qui forment le grand objectif comme on monte les pieres precieuses, afin que personne ne puisse y mettre la main. Cette idée est prudente, mais l'humidité de l'air penetrant entre ces pièces y fait naître dans deux ou trois années des arborisations qui nuisent beaucoup comme vous sentez.

Pour prevenir cet inconvenient j'avois fait degager les trois pièces, operation très dangereuse, mais qui a reussi cependant. Or les Anglois ont la sottise de ne pas marquer sur les bords les trois pièces avant que de les monter. Or il s'agit à present de les remettre, tellement l'une vis à vis de l'autre que les diametres de ces quatre cercles forment



autant que possible la ligne droite AB ou l'axe de toute la machine. Outre cela je dois y ajouter moi meme encore que je n'ai dit à personne, et qui reussira si je ne me trompe fort. | Lorsque vous aurez cette lunette, je vous conseillerois meme de la faire manier beaucoup par votre artiste, peut-être prendra-t-il du goût pour la science.

En general, ma Diotime, ceux qui veulent bien et pleinement jouir de l'organe de la vue au moyen de machines quelconques, se doivent familiariser avec ces machines et s'y exercer, car il ne faut pas croire que les personnes qui voyent trois ou quatre fois à travers une lunette ou un microscope voyent la vingtieme partie de ce qu'ils devoient et pourroient voir. Si je n'avois touché que vingt fois dans ma vie le clavecin, mon oreille auroit tort sans doute de s'attendre à beaucoup de delicatesse dans les accens que j'y vais produire.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.18 – 3 mars 1789

La Haye, ce 3 de mars 1789 • N° 18

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous fais ce petit billet ne pouvant en faire un long à cause que je ne me porte nullement bien aujourd'hui. J'aurois tant de choses à vous dire, mais je suis hors d'état d'écrire et meme de penser comme il faut.

Vous pouvez compter, ma Diotime, que vous aurez tout ce que vous desirez de moi. Pour les lettres que vous desirez, elles sont dans le coffre chez Mad. Meerman, où je l'avois laissé à cause de ma santé critique. Je le lui redemanderai, et je crois qu'alors il vaudra mieu de vous le faire parvenir tout de suite. Il vaut mieu il me semble que toutes nos lettres soient dans la meme main. Si moi de mon côté je desirai quelque chose de ce coffre, il vous seroit facile de me l'envoyer pour quelque temps.

Voilà la vôtre admirable du 27. A peine ai je eu le temps de la lire deux fois de suite avec toute l'attention imaginable. Je vous proteste en homme d'honneur que jamais de ma vie je n'ai lu un écrit aussi purement | platonique que cette lettre. D'autres ont attrapés par ci par la quelque ombre, soit de la poësie soit du style de ce philosophe illustre, mais aucun pour autant que je sache n'a attrapé le vrai systeme et les vraies idées de cette homme unique comme vous. Si vous fussiez un peu routinée dans la langue grecque on pourroit se flatter de l'impossible, c'est à dire d'un Platon en idiome moderne.

Adieu, ma toute chère, ma divine Diotime, mon amie, attendez d'autres lettres de moi dans des temps plus propice, et ne jugez pas tout à fait de mon etat sur la regularité de mon ecriture d'aujourd'hui, qui me frappe moi meme si je la compare à une lettre que je vous ecrivis hier et que je garderai par curiosité.

Adieu, que ce seul Dieu nous conserve et nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans ce monde.

Σωκρατης

Le retablissement complet du Roy d'Angleterre est un phenomene bien heureux. Pit s'est conduit à merveille. Harris, qui a tourné casaque presiment le moment qui suivit celui où le Roy s'accabloit de bienfaits, est un homme est un homme perdu dans le monde. Jamais je ne l'aurois cru capable de cela.



Lettre 10.19 – 6 mars 1789

La Haye, ce vendredi 6 de mars 1789 • N° 19

Ma toute chere Diotime, mon amie. Dieu merci je me porte beaucoup mieux que mardi passé. Cependant il est décidé que je ne sortirai pas avant que le beau temps nous arrive.

Il m'est impossible de vous ecrire aujourd'hui une lettre assez longue, que je vous avois destiné et qui vous amuseroit aparenment. Elle concernera notre ami Camper et moi et contiendra une histoire psychologique de notre singuliere façon d'être depuis cinquante ans. J'ai pensé à ce sujet par curiosité, et vous aurez cette lettre au premier moment de loisir et de philosophie calme que je me sentirai.

En attendant il faut que je vous fasse une question. Avez vous observée que le tact faux (que nous connoissons très bien tous les deux, et où il n'y a foncierement aucun vice moral) soit un mal qui augmente prodigieusement avec l'âge et d'un mouvement accleré? Et ensuite, si vous crojez que ce mal, qui me paroit le plus horrible dans la composition de l'homme sur | cette terre du moins, est susceptible de guerison? Je sçai bien que vous me direz primo, que cela depend en partie de la façon dont ce medecin puisse ou ose haranguer le patient, et secundo, vous demanderez avec une raillerie un peu amère si je pretend faire une oreille là, où les Dieux n'en ont pas voulu.

Minime gentium, ma Diotime; je vous demande seulement si ce mouvement accéléré seroit reductible en mouvement uniforme? tellement, qu'une sottise ne fut pas nécessairement la mère féconde de cinquante sottises semblables. J'exige vos lumieres la dessus, puisque j'en ai un besoin pressant.

Voici l'inscription du monument aussi simple que possible.

Chaque mot doit avoir un point.

L'épigraphe qui vous regarde doit être à une distance au dessous du texte de St. Paul, ou sur une autre face.

J'ai mis dans ce texte Graecis au lieu de gentibus ou de gentilis, puisque dans la plus part des manuscrit se trouve Ἑλλῆσι ou Graesis.

Dans le même texte j'ai ajouté le mot Nam pour lier mieux le sens.

Lorsque le sculpteur aura écrit les lettres en crayon sur le cippe, je prie Mr. le professeur de les relire plusieurs fois | avec attention, car il m'est bien arrivé dans de pareilles occasions de faire des fautes apres la quatrième lecture. Vous me direz que ce n'est pas proprement un vice de l'homme, mais de moi. Cela est vrai.

Si vous voulez quelque changement ou quelque chose d'ajouté à l'épigraphe qui vous regarde, il en est temps encore.

Encore je suis assez d'avis de mettre au dessus du texte de St. Paul le monogramme de Jesus Crist ou la croix de cette façon:



IYDAEIS QUIDEM SCANDALUM etc.



IYDAEIS QUIDEM SCANDALVM

Premierement cela est tres usité sur les monuments des premiers siècles du Christianisme, et secondement cela feroit ensemble un sens parfait.

N.B. Vous savez que la hauteur du piedestal ou du cippe est la racine quarrée de deux fois le carré de la largeur, jamais moins haut, mais en qualité de cippe cela peut être plus haut.



Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre grand Ami!

Σωκρατης |



Lettre 10.20 – 10 mars 1789

La Haye, ce 10 de mars 1789 • N° 20

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 3 avec le plaisir que vous jugez. Je tâcherai d'y repondre avec autant de precision qu'il me sera possible et que le temps me permettra.

Vous faites deux observations distinctes sur mon petit escrit, l'une conserne Spinosa, l'autre concerne Descartes.

Pour ce qui regarde la premiere, vous avez très bien remarquée, et je m'y attendai bien, que le passage à la page 8 concernant Spinosa, sans qu'il y soit nommé, est un peu maigre, ou louche, ou trop vague dans un escrit dont le peu d'étendue oblige d'autant plus encore à une grande precision. (Vous trouverez si joint sur une page à part, le changement que je vous supplie de faire faire dans le manuscrit. J'y ai depint en peu de mots le Spinosisme, et comme pour le moment je ne sçaurois perdre mon temps pour justifier l'exactitude de ce tableau devans vous, je vous prie en attendant d'en croire un Hollandois, en vous rappelant que de même qu'il faut fouiller dans la Grande Grèce et en Sicile pour avoir quelqu'idée du sacré système de Pytagore, de meme | il faut fouiller en Hollande pour avoir une idée un peu arondie du systeme de ce trop celebre Spinosa. Les Hollandois ont vecus avec lui, ont été ses disciples, ses protecteurs, ses admirateurs, et ont fournis sans aucune comparaison les plus sçavans, les plus raffinés et les plus déterminés spinozistes qui existent. Sur ce que vous dites de Herder, je doute s'il sera trop edifié de mon tableau.)

Ce qui a donné lieu à l'air négligé de ce passage, c'est que j'aurois peu d'envie d'articuler le nom de Spinoza ou de son systeme.

Je me souviens il y a six ou sept ans que vous m'avertissiez dans deux de vos lettres, qu'ils y avoient des personnes en Allemagne qui me taxerent de Spinosisme, et quelque temps apres je vis de mes propres yeux qu'un homme tel qu'un Lessing avoit cette opinion, et qu'un Jacobi même parut en avoir douté. Or moi qui avoit la sottise vanité de croire que dans plus d'un de mes petits ouvrages j'avois donné des coups mortels au Spinosisme, me trouvant si fort hors de compte, je fis des reflexions très profondes, d'un côté sur ce que c'est que lire et lecteur, et de l'autre sur ce que c'est que pretendre avoir parlé intelligiblement au public. Le resultat en fut que je revins à mon ancienne opinion que le talent de lire est infiniment plus rare que celui d'écrire, et je ne pouvois plus penser soit en bien soit en mal, sur Spinoza ou sa philosophie qu'avec un souverain degout. |

Pour ce que je pense sur le systeme de Spinoza, j'ai le droit de me flatter que ma Diotime le sait aussi parfaitement que moi. Pour ce que j'ai appelé le Spinosisme, une espece de theïsme, 1mo j'ai connu encore des Spinosistes de la vieille roche, qui se seroient scandalisés du noms d'Athées. Nous avons des livres dans notre langue écrits avec un art infini, où le Spinosisme est deduit de l'évangile. Mais 2do, lorsqu'un homme dit qu'il n'y a rien qu'un Tout, dont toutes les modifications defluent necessairement de sa nature eternelle, il est fort indifferent s'il appelle ce Tout un bloc ou un Dieu.

D'ailleurs, je soutien qu'il n'y a pas un être pensant dans le monde qui soit proprement Athée, c'est à dire, qui ne reconnoisse une puissance quelconque infiniment superieure à la sienne. J'en appelle à Epicure et Lucrece. Ils veulent detruire la religion puisqu'ils la croient nuisible à la societé, et par consequent il doivent rejeter une influence active de la Divinité sur les hommes. Mais comment parlent-ils de la Divinité? Lucrece parle de coeur et en homme inspiré dans ces vers inimitables:

Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali oevae summa cum pace fruatur
Semata a nostris rebus, sejunctaque longé.
Nam privata dolore omni, privata periculis,

Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostris
Nic bene promeritis capitis nec tangitur ira.

Notez que pour l'art de la versification, toute la latinité n'offre rien de semblable à ces vers. Faites vous explicquer cela par quelqu'un qui a le tact et l'oreille de cette langue.

Vous y voyez un homme chagrin de ne pas pouvoir participer à cette sublime Divinité, dont il sent quelque chose, mais de trop loin. Je vais | plus loin entre nous. Je pense qu'Epicure a senti l'existence de la Divinité beaucoup plus richement et plus fortement qu'un million d'Orthodoxes de nos jours.

Voici entr'autres ma preuve. L'excellence, la pureté, le desinterressement de sa morale, qui n'avoit pas meme une remuneration future pour but et qui etoient à tout instant constantes par la simplicité merveilleuse de sa conduite dans le public et en particulier, me prouve l'excellence de son organe moral. Or suivant notre systeme, la superiorité de cet organe indique la perfection de ces sensations de l'existence d'un Dieu. Mais manque de lumieres son intellect ne pouvoit attraper un rapport entre Createur et creature, assez riche pour remplir la vastitude du hiatus qu'il sentoit entre le Dieu et lui. Par consequent, ce qui lui resta n'etoit que l'horreur d'une religion, administrée par des scelerats ou des bêtes, qui offensa pour ainsi dire son Dieu et reduisit l'humanité à l'état des brutes.

Le celebre Diagoras, dont la tête fut mise à prix, qui fut persecuté par toute la Grece comme Athée, qui se professa être tel, ne le fut pas. Diagoras, doué des plus grands talans au rapport de Democrite lui meme, son protecteur et son ami, avoit fait un poème admirable. Un autre lui vôle son manuscrit, se l'approprie en justice par un faux serment, le publie sous son nom, et jouit du plus brillant succes. Diagoras enrage et renie les Dieux pour avoir tolerés et benis le serment de ce faussaire. Voila de l'humeur, mais non de l'Atheisme.

Pour La Metrie, que j'ai connu tres personnellement, oui si | l'on veut il etoit Athée, c'etoit un monstre, il haïssoit la vertu, les moeurs et toute decence, mais vous l'aurez vu pleurer à chaudes larmes avec un pauvre et lui donner tout ce qu'il avoit en pèche non seulement, mais son habit et sa chemise. Ce n'etoit pas un être pensant. Il etoit fôl dans toute la force du terme. J'en appelle à tous les

hommes qui l'ont connu, et le Grand Fredrik ne le nourrissoit que dans cette qualité, et comme vous nourriez un chien ou un chat d'un poil extraordinaire.

Pour notre feu Diderot, ce soi-disant roi des Athées, vous sçavez mieux l'analyser que moi.

Mais venons à la fin à l'article qui concerne mon cher Descartes. Dans cette lettre, ma Diotime, je n'en parlerai que pour autant que cela regarde notre petit écrit en question. Apres il y aura quelque petite difficulté à applanir entre nous.

Pag. 12 qui rioit aparantement en cachette de la grotesque philosophie qu'il avoit été obligé de former pour parvenir à son but. J'ai dit aparentment puisque le fait, quoiqu'assez celebré, ne m'est pas assez prouvé. On a pretendu que les preuves s'en trouvent dans ses propres lettres à sa Princesse, qui reposent soit à la Cour Palatine, soit à Berlin. Mais d'ailleurs, il n'y a rien la de surprenant, car comment s'imaginer que la plus grand geometre qui eut paru dans le monde eut | eut avallé serieusement le mouvement et le plein, les tourbillons des planettes et des commètes, et tant d'autres choses pareilles qui chocquoient deja la physique qu'il sçavoit?

Quoiqu'il en soit, ma Diotime, si ces lignes souslignées vous déplaisent le moins du monde, je vous conseille de les rayer, ce qui ne fera aucun changement dans le sens du reste.

Pour ce qui regarde le vray but que je suppose à Descartes, je l'ai deduit de tout ce que j'ai sçu jamais de ce grand homme.

Ce qui reste à present en contestation entre nous, et ce que nous liquiderons aisement avec un peu de vivacité, car il en faut un peu à mon avis, sans quoi on ne prononce rien mais on baille dans la dispute, c'est à sçavoir si un pareil but soit vrai, soit faux, soit douteux, soit supposé, puisse nicher dans une grande ame, avec la conscience de l'incertitude, la fausseté du systeme qu'elle repand, pour faire une diversion necessaire pour le salut de tous. Dites moi, ma Diotime, si vous adoptez cet etat de la question, qui me paroît vray. Le rire n'y fait rien, car le medecin peut rire meme en trompant son malade qu'il sauve par la.

Adieu, ma toute chère divine Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous regarde avec vos chers enfans et notre Grand Ami.

Dites moi entre nous si Jacobi est vraiment content de la lettre.
Vous recevrez le carga de votre balot.
Je souffre encore assez de temps en temps.
Voila deux furieux coups de tonnerre au beau milieu de la neige.
S'ils anoncent un printemps propice, je me flatte d'être bien tôt
hors de page.
Pardonnez moi cette lettre, ma Diotime, car je n'ai ni temps ni
tête.
Le 20 de ce mois commence la collecte de la nouvelle lotterie; j'en
aurai soin. Adieu.



*Lettre 10.21 – 13 mars 1789*⁵

La Haye, ce 13 de mars 1789 • N° 21

Ma toute chere Diotime, mon amie. Depuis la vôtre du 3 je n'ai pas de vos nouvelles. Je ne m'en plaindrois pas tant si la stagnation de ma medecine la plus efficace ne fut un mal pour moi dans la situation languissante où je me trouve. Elle l'est d'autant plus que depuis un couple de semaines il n'y a que des fêtes à La Haye, dont l'éloignement de mon hermitage me defend meme de savourer le bruit. Frêle consolation je l'avoue, mais qui nous fait sentir au moins que nous vivons encore dans un monde de heureux.

Le plus grand mal cependant qui derive de cette fortune publique, c'est que mes bons amis dispos s'y accoutument trop à mettre dans la balance les picquants attraits des bals et des festins, contre l'éloquence assommante d'un philosophe qui le paroît être plus par nécessité que par goût. Vous sentez bien, ma Diotime, que ce qui en resulte c'est que je sois reduit à la plus insipide occupation que je connoisse, sçavoir la lecture. Cependant depuis que j'ai imaginé un moyen pour diriger mon choix, | je ne m'en plains plus. Lorsque le soleil dort et que la noire nuit ne nous laisse que le seul tact pour guide, je monte sans lumiere dans ma bibliotheque, et fouillant alors dans les coins les

5 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 144, p. 498-504.

plus abjects et les moins frequentés, j'en tire au hazard les alimants de ma sagesse, que j'avale souvent en faisant d'horribles grimaces, mais j'avale tout pour exercer ma robuste velleité. Il y a deux jours que j'attrapois par ce moyen quatre volumes. C'étoient quatre volumes d'ordures. Je lu cependant tout, et le salaire de ma perseverance fut la decouverte frappante de trente pages d'or, et de l'or le plus pur. C'étoit la nuit passée que ce cas m'arriva, et je vous avoue avec candeur que mon apreté à ramasser mon or est la seule cause de l'air etique de cette lettre.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Voila Dieu merci la votre du 6. Descartes avoit bien autre chose à faire que de rectifier un peu de physique. Il s'agissoit de refaire de l'homme un être pensant et libre, apres avoir passé par tant de siècles d'esclavage, de bêtise et d'horreur.

Il gèle presque autant que l'autre mois, ce qui fait baisser mes actions.



Lettre 10.22 – 17 mars 1789

La Haye, ce 17 de mars 1789 • N° 22

Ma toute chere Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la votre du 13, où j'apprend avec le plus sensible regrêt que votre santé est de nouveau entamée. Je connais tres et trop bien le mal de tête quoiqu'il y ait longues années que je n'en aye été affligé. Je sympatise encore avec vous, car depuis quelques jours je souffre un peu plus que de coutume, quoique je me flatte encore d'une reconvalescence complétte. Le mal est que je ne puis pas sortir. Un petit tour dans mon jardin aujourd'hui m'a fait du mal. Mais aussi le temps est extremement mauvais. Enfin il faut avoir patience encore.

J'approuve avec vous de garder le Sed, et pour la distinction entre les deux versets il ne faut que de l'espace, c'est à dire qu'il faut tout naturellement commencer le second sur une nouvelle ligne au dessous du premier; et il n'y faut d'autres points que ceux que chaque mot exige dans de pareilles inscriptions.

Vous ne me dites rien par rapport au monogramme du Christ. Je suis | encore d'avis de l'y placer, par la raison que ce seul signe supplée à tout le reste du verset 23, et donne ainsi un sens complet au total. D'ailleurs comme j'ai eu l'honneur de vous dire, ce monogramme étoit très usité sur les inscriptions des premiers siècles du Christianisme. Cependant, comme vous pourriez avoir des raisons contraires que j'ignore, et que l'exécution de cette figure sur la pierre n'est qu'une bagatelle de peu d'heures, vous pourriez toujours la faire mettre après à volonté, pourvu qu'on ménage une espace convenable pour cela.

Ma chere Diotime, votre mal de tête me rappelle un phenomene des plus extraordinaires, et qui pourroit bien me donner quelques lumieres sur la psychologie, lorsque je l'aurai mis tout de bon sur le metier pour l'analyser.

Le 1 et le 2 de ce mois, quoique ne me portant pas trop bien, j'avois eu chez moi Henri avec un Italien les deux soirées. J'avois été obligé de parler beaucoup sur les arts, ce qui me fatigua un peu, mais voici le fait. Le 2 j'avois commencé à vous écrire une lettre, lorsque Fagel et Poggio vinrent. Après leur départ à dix heures, je me remets à continuer ma lettre, mais après avoir écrit une douzaine de lignes, quel fut mon etonnement en relisant ce que je | venois d'écrire, de voir que tout cela fut indechiffvable pour moi meme, c'est à dire de cette façon, qu'il n'y eut aucun mot où il n'y eut des lettres doubles et triples, et qui ne fut composé de caracteres qui souvent n'avoient aucune relation avec ce mot. D'ailleurs ces caracteres n'étoient pas seulement assez proprement écrites, {mais} les lignes mêmes étoient fort droites et bien alignées. Je vous avoue qu'au premier moment cela me donna une sensation fort étrange et desagréable. Le second, je m'avisai d'examiner mes outils avec attention; je trouvai ma tête, ou l'imagination et l'intellect, assez complètement en ordre comme à l'ordinaire, je ne trouvai aucune incommodité ni à la main, ni au bras, et je pouvois conclure de la droiture des lignes, et de la lisibilité de chaque caractere, qu'il ne manqua rien à cette main ou à ce bras, pour autant que cela regardoit le pur mechanisme de l'exécution. Par consequent la cause de cet étrange phenomene doit se trouver

entre le siege de la pensée et entre le bras et la main. Enfin je pris le partie sage de ne plus penser à la chose et de me coucher. J'ai gardé la lettre, mais j'ai remis d'y penser tout de bon jusqu'à ce que je me sentirai des moments faits pour de pareilles recherches, qui sont reellement très fatiguanes. Il est vrai qu'en vous ecrivant | je ne sçavois pas trop sur quoi je voulois vous ecrire, ce qui arrive quelques fois à tous les hommes, mais ce qui ne sçauroit jamais produire un effet aussi extraordinaire. Le lendemain en me levant je me mis tout de suite à vous ecrire, et j'avoue cependant que je voyois avec plaisir que cette bisarrerie n'eut plus lieu.

Cette lettre que je vous ecrivis le matin est datée du trois. Elle ne sera pas grand chose, mais je ne crois pas que vous y trouverez des anomalies de cette nature.

Pour la lettre sur l'Atheisme, encore une fois pour toutes, ma Diotime, vous ferez d'elle et de tout autre ecriture de ma main, exactement tout ce que vous jugerez à propos, sans aucune exeption. Dites moi si vous avez reconnue le Spynosisme vray (et apparemment celui de Herder) dans le petit tableau que je vous en ai donné.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec nos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.23 – 20 mars 1789

La Haye, ce 20 de mars 1789 • N° 23

Ma toute chère Diotime, mon amie, vous devez me pardonner cette lettre, qui n'a pour seul motif que mon besoin absolu de vous dire le bon jour, et c'est tout ce qu'un demi quart d'heure me peut permettre. Hier je voulois vous ecrire, mais mon Camper m'a pris toute ma soirée. Helas croiriez vous que cet homme que j'ai tant aimé et que j'aime tant, est de toutes mes visites celle que je crains le plus et qui m'incommode le plus.

Comment est-il possible diroit-on, qu'un pareil homme trouve les moyens de se rendre desagreable et à charge à tous ses amis. Je crains cependant que bien tôt des amis d'importance, qui l'estiment dans le fond, l'éviteront avec soin. Les seules causes sont les accroissements du faux tact, du mepris des autres, et de la trop haute opinion de ses talents. La seule medecine possible reside peut-être encore dans ce brin d'assendant | qui me resta encore miraculeusement sur lui, et en ce que les personnes qui lui inportent le plus, sont tous mes grandissimes amis. Mais vous sentez aisement que cela me met dans la necessité de lui parler à la {foin}; et comment me precheriez vous sur des pareils defauts à mon age? Sur tout sur le premier qui est un vice dans la composition, et dont vous et moi, si fiers psychologues! nous ignorons meme les causes. Une autre fois je vous en dirai plus, puisque cela est curieux.

Dieu veuille que je reçoive une lettre de vous qui me parle mieu de votre santé precieuse que la precedente. La mienne est un peu meilleur, mais je souffre un peu. Enfin patience jus qu'à l'avril.

Adieu, ma toute chère divine Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Vous sçavez peut-être que Mr. de Romansof et son armée sont tres mal. Il n'a point de cavallerie et très peu d'infanterie, et les Turcs vont fondre sur lui avec de grandes forces. S'il sçait faire une retraite passable, sa reputation en gagnera encore.



Lettre 10.24 – 24 mars 1789

La Haye, ce 24 de mars 1789 • N° 24

Ma toute chère Diotime, mon amie, je viens de recevoir la vôtre du 20, et quoiqu'elle parle peu favorablement de votre santé, elle m'a fait un bien infini. Ma reconnoissance est sans bornes lorsque je reçois une lettre de votre main,

quelque petite qu'elle puisse être, car je vous jure solennellement que c'est la le seul plaisir essentiel que je goûte depuis bien du temps.

Mes vrais amis, dont le nombre comme vous jugez fait à peine un nombre, je les supplie de ne pas venir, ou peu, à cause de leurs occupations serieuses, du temps affreux qui ne discontinue pas, et du chemin affreux qui isole mon triste hermitage. Pour les visites subalternes ou les amitiés de dimanche, elles me sont horriblement à charge, sur tout puisque je souffre de temps en temps assez pour que cela absorbe complètement tout ce que ces espèces de charités puissent avoir de ragoûtant. | Depuis bien du temps je suis mon propre medecin, car pour celui que j'ai, il manque beaucoup moins de tendresse et de bienveillance que de pratique. Bacon dit excellenment bien du praticien ignorant, qu'il est moins mauvais par les drogues nuisibles qu'il vous donneroit que par le manque de courage, fille de cette ignorance, qui lui empêche de vous donner quoique ce soit.

Vous sentez bien à ce trait d'erudition que je suis reduit à la triste lecture, occupation passive qui tue le temps au lieu de le fertiliser. Où sont ces heureux jours où ma Diotime daigna donner le mouvement à mon ame pensante!

Encore lorsque le hazard aveugle m'offre un riche objet qui m'occupe essentiellement, je n'ai pas beaucoup à me plaindre de mes facultés, et je me sens heureux même dans cette activité factice. Ainsi, ma Diotime, ce que j'implore de vous c'est du mouvement.

Pour ma santé, depuis deux jours j'en ai meilleure opinion. Aussi tôt que je verrai plus clair dans cette affaire je vous donnerai un detail de mon etat passé, qui servira si je ne me trompe de suffissante excuse à bien des inadvertances apparentes. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous retablisse tous les deux et nous benisse avec vos chers enfants et ce Grand Homme, qui sort aussi peu de ma memoire que de mon coeur.

Σωκράτης

D'orenavant je vous ecrirai sans attendre vos lettres, qui viennent cette année ordinairement trop tard.

N.B. Vous sentez de quel medecin je parle. C'est d'un côté le plus grand anatomiste et le plus grand chirurgien du monde sans

contestation, mais du côté de la pratique il ne faut faire aucune comparaison quelconque entre lui et messieurs Chavet et Forkenbek, ce dont je vous félicite. Ce n'est pas la seule chose extraordinaire de cet homme très extraordinaire qui a tant de belles qualités d'ailleurs.

Vous aurez son portrait entre nous, à notre façon, puisque je n'en connois guère où les défauts, les bonnes qualités et les vices se deduisent plus visiblement de nos principes, et puisque cela pourroit nous mener à la vraie source peut-être du faux tact et de ses sequelles.

L'Alexis se vend ici depuis quelques jours publiquement chez Gosse, ainsi j'espère que notre ami aura fait sa besogne.



Lettre 10.25 – 27 mars 1789

La Haye, ce vendredi 27 mars 1789 • N° 25

Ma toute chère Diotime, mon amie. Mon état n'est pas pire depuis trois jours, mais si le temps continue comme il a fait jusqu'aujourd'hui, ce que je ne crois pas cependant, j'aurai besoin de bien du quin quina pour me voiturer jusqu'à la belle saison.

Ce qui m'attriste un peu, ma Diotime, c'est que je suis absolument hors d'état de vous donner une idée un peu distincte de ma situation compliquée. Ce qui m'en console un peu, c'est que je me flatte avec quelque fondement de le pouvoir faire dans un couple de mois, et alors les maux passés, si souvent ils ne servent pas même d'amusement, ils fournissent du moins pour l'ordinaire des objets de contemplations utiles et instructives.

La semaine qui vient votre balôt ou vos balôts partent. Je vien de recevoir ce matin le suurkraut; dans quel état je le sçaurai demain.

Malgré le temps et le froid violent, je me suis transporté | aujourd'hui bien empaqueté dans ma maisonnette, où j'ai diné, par le seul desir de voir Niethuis et Eykenduyn. Quels singuliers effets sur mon ame sensible que ceux de l'aspect

de ces endroits si sacrés! Un jour la recherche très sérieuse de la vraie source de ces espèces de sensibilité sera le sujet d'une de mes lettres, car il faut que je m'occupe. La lecture est un poison qui me tue par sa fadeur, et d'ailleurs elle ne nourrit plus mon imagination comme dans l'enfance, et elle rend l'intellect très sensiblement et coriace et paresseux. Si je pouvois parvenir à occuper cet intellect à volonté, je ne verrois mes maux que dans le lointain, et à la vraie distance qu'il faut pour les évaluer avec justesse. Ne le pouvant pas, c'est la cause que vous n'avez pas une longue lettre aujourd'hui. J'avois dessein d'essayer sous vos yeux une analyse du tact en general, mais principalement du faux tact et de ses différentes espèces. Phénomène étonnant! et supposons que nous parvinssions à sa véritable source, je doute si cette trouvaille seroit aussi utile que curieuse.

Quoiqu'il en soit, je vous supplie cependant très instamment de me dire, si, et à quel âge, vous croyez qu'on peut s'apercevoir de cet horrible faux tact dans les enfants, et si alors vous le jugeriez susceptible de quelque remède. Dans l'âge mûr, je crois sçavoir que toute guérison est non seulement impossible, mais qu'alors le mal empire même de jour en jour, et si je ne me trompe, par sa propre nature.

Vous avez encore, ma Diotime, à vous attendre un jour, à une autre recherche, bien plus importante à mon avis, et dont la solution de l'autre problème ne seroit apparemment qu'un corollaire. C'est celle de la nature de cet effort vague et aveugle qui rapproche les idées, dont il est parlé dans l'Alexis pag. 121 et ailleurs, et où il auroit été hors de sa place de donner dans de pareilles profondeurs. Ce sera dans cette recherche que je prendrai la liberté de prier Homère, Platon, Lucain etc., qui ont certainement la sensation et la conviction intime et parfaite de la beauté des tirades, des tours des phrases et des expressions les plus brillantes et les plus heureuses de leurs ouvrages, de demander tranquillement à leur conscience pure, qui est l'auteur de ces passages, expressions, tirades etc.? S'ils sont bien sûrs: bien convaincus d'en être eux même les auteurs: et comment ils ont composés ces phrases, expressions etc.? Et j'y ferai des prières de même nature aux Archimèdes, aux Neutons, aux Huygens etc. Vous presentez, ma Diotime, les réponses de toutes ces consciences, et vous sentez qu'elles pourroient mener singulièrement loin.

Vous sentez de même que ce n'est pas | dans cette lettre que je pretends entrer en matiere.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse et nous eclaire avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Voila, Dieu merci, la votre du 24, mais celle ci doit partir à l'instant. Le but que j'ai supposé à Descartes est tres probable. S'il est vray, il est bien grand, et vrai ou non vrai, Descartes ne se plaindra pas de moi je m'assure, car il aimoit un peu la gloire. Je repondrai dans la suivante. Adieu, ma Diotime.



Lettre 10.26 – 31 mars 1789

La Haye, ce 31 de mars 1789 • N° 26

Ma toute chere Diotime, mon amie. Je suis au desespoir que vous n'ayez pas exprimé avec un peu plus de precision l'inscription que vous souhaitiez. J'espere qu'il y aura du temps encore pour m'eclairer. Si non, je suppose que c'est une fête d'enfants et des danses autour d'un autel à l'occasion de quelque anniversaire d'un pere ou d'un bienfaiteur.

Dans cette incertitude absolue je ne sçaurois conseiller qu'une inscription pareille:

Pietati
Ludi votivi.



Pietati.

Ludi Votivi.

N.B. une couronne de myrthe

N.B. Il vaut mieu que Ludi votivi soit sur le corps de l'autel sous la couronne que sur la plinte.

Je vien de recevoir la vôtre du 27 de ce mois avec un plaisir infini. Vous poignez à merveille, | ma Diotime, la situation d'une personne qui ecrit sans avoir quelque chose à écrire. Apprenez moi l'art triste de peindre celle d'une personne qui auroit beaucoup à écrire, et n'en a pas le temps. Ce sera la figure de mon etat actuel.

Hier au soir je reçu une visite fort interessante du meilleur de mes amis, ce qui exiga un peu de temps et de tête, et j'ai dû tout depenser.

Mon Camper est serieusement malade, ce qui me fait une peine infinie, d'autant plus que je suis encore absolument hors d'état de sortir soit à pied, soit en voiture; on vient me dire qu'il a été saigné trois fois, mais que cependant le medecin le trouva mieux cet apres midi.

Vous aurez le portrait que vous attendez sans faüte, mais il faut auparavant cependant que je vous ecrive au sujet de notre Simon et de la theorie qu'il contient, et qui me tint plus à coeur maintenant que jamais. C'est notre enfant cependant que nous avons cruellement negligés tous les deux, et qui seroit susceptible peut-être à devenir quelque chose.

Dieu veuille retablir nos santés chancelantes et nous benir avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

Voici un billet de lóterie. Je ne sçais ce que vous dites de l'heureux moment. En est-il deja question, bons Dieux!

❧

Lettre 10.27 – 3 avril 1789

La Haye, vendredi 3 d'avril 1789 • N° 27

Ma toute chere Diotime, mon amie. J'ai passé quelques jours dans de grandes peines à cause de mon Camper. Samedi passé il fut attaqué d'une peripulmonie des plus dangereuses. Avant hier on lui tira pendant la journée au dela de huit livres de sang. La veille de son mal, son fils le Drossart etoit parti pour la Frise, et l'autre, le Pensionnaire, etoit absent. Moi j'étois hors d'état de sortir encore.

Cependant Aylva et Van der Hoop, ses plus proches voisins, eurent soin de m'avertir continuellement de son état, car s'il m'eût demandé, j'aurais été chez lui sans faute. Heureusement son fils aîné arriva hier, et le soir les médecins le jugèrent à peu près hors de danger.

Je vous assure, ma Diotime, que ces peu de jours m'ont coûtés pour plusieurs raisons. Je me flatte de le voir dans peu de jours, car si je gagne continuellement autant que j'ai gagné depuis mardi, je sortirai au moment que le temps se sera mis à la raison. Après tout de patience il faut que je me soigne. |

Par rapport à Camper il est singulier, que depuis plusieurs mois, nous tous, ses amis, nous nous sommes aperçus d'un changement étonnant dans cet homme. Tous ses défauts parurent augmenter d'intensité et avec cela un assoupissement presque continu et une pente à dormir même au Conseil et à table, mal content de tout et de tous, comme je crois vous avoir marqué de temps en temps.

Vous sentez bien, ma Diotime, que je suis un peu plus curieux de voir combien ces défauts auront diminués par cette diminution artificielle de la masse du sang. Non que j'en conclurai que cette masse trop grande soit la cause de ces défauts, ce qui est impossible comme derivant uniquement du mélange plus ou moins heureux des facultés de son âme; mais j'en conclurai que le désordre accidentel de sa composition physique a mis des entraves à ses travaux continuels pour vaincre ou pour masquer ces défauts de sa composition totale. La preuve est claire, car observez le gros des hommes depuis leur enfance jusqu'à leurs morts, leurs bonnes qualités, leurs vices et leurs défauts restent foncièrement à peu près les mêmes, tandis qu'à chaque développement, à chaque accident leur composition | physique change souvent du tout au tout. Peut-être aurai-je l'occasion de vous parler dans quelque temps d'une façon un peu plus solide sur ces parties de la psychologie.

Croiriez-vous que pendant ces jours je me suis occupé très sérieusement d'une lecture, c'est cependant la vérité. Depuis quatre ou cinq jours parut à Amsterdam pour quelques heures (car on l'a d'abord arrêté) un livre en deux volumes in 8, ayant pour titre Histoire Secrète de la Cour de Berlin, ou Correspondance d'un Voyageur français depuis le 5 juillet 1786 jusqu'au 19 janvier 1787, ouvrage posthume. Le 1er vol. imprimé à Londres et le 2 à Paris.

Je ne vous parlerai pas de ce livre qui est en grande partie de Mirabeau et peut-être entièrement, puisque d'un côté je suppose que vous et le Grand Homme l'aurez lu, et de l'autre, si non, vous devez le lire absolument. Je l'ai eu pour deux jours. Si vous ne le connoissez pas, je tacherai de l'avoir à tout prix pour vous le faire avoir.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.28 – 7 avril 1789

La Haye, ce mardi 7 d'avril 1789 • N° 28

Ma toute chère Diotime, mon amie, je viens de recevoir la vôtre du 3. N'eut-elle contenue qu'un mot, je l'aurois baisée avec transport, tellement les caracteres de votre main seulement ont quelque chose de consolant, de redressant pour moi, et j'en avois besoin.

Vendredi le soir on me fit dire que mon Camper etoit fort triste et n'etoit pas toujours dans son bon sens. Par consequent je m'y fit transporter le samedi matin. Je le trouvai d'une foiblesse extrême. Il me voyoit avec plaisir. Il me dit d'un air fort tranquil, qui eut deviné il y a peu de semaines que moi j'etois plus près de la mort que vous. Nous parlames un bon quart d'heure ensemble, et assez pour me faire apercevoir que ces fortes saignées avoient justement operées de la façon que je me l'etois imaginé sur son ame. Enfin il n'y avoit pas l'ombre de deraison. Mais ses fils, ses medecins, etc. me disent que lorsque j'y suis, il fait d'horribles efforts pour paroître mieux, et que lorsque je suis sorti de la chambre, il est beaucoup pîre | et qu'il bat la campagne sur tout, malgré son extrême foiblesse. Ainsi quoique je m'y trouve avec assez d'assiduité, je ne veux pas le voir, à moins qu'il ne me mande, et alors je dois y être.

Son mal est la plus dangereuse peripneumonie qu'on puisse s'imaginer. Le poulmon de ce gros corps est tout rempli et il n'y a plus ni moyen ni force pour

le vuidier, ce qui lui cause des anguisses mortelles et empêche toute nourriture et tout repôs. Croiriez vous bien qu'un medecin theorethique de cette importance soit beaucoup plus difficile à gouverner qu'un enfant ou qu'une personne ordinaire. Dimanche il a bu de l'œueil de perdrix au lieu de sa tisane, et avant-hier de la bierre angloise, aparemment pour exiter la toux, contre les ordres de ses trois medecins.

Ma toute chere Diotime, mon amie, ce n'est pas vous qui trouverez etrange que dans l'etat critique et presque desesperé où se trouve mon Camper, je m'en occupe tant. Je n'aime pas à perdre et il faut que je me prepare à mes pertes pour qu'elles ne me maitrisent pas. Je sçai bien qu'à mon age perdre un ami de meme âge comme Camper, ou un ami plus vieux comme etoit Rhoon, est toute une autre chose que de perdre un ami beaucoup plus jeune comme etoit Fagel. Dans les premiers cas ces pertes sont toutes naturelles et presque necessaires, tandis que dans l'autre ces pertes ne paroissent pas seulement chocquer la nature des choses, mais elles detruisent les jouissances futures sur lesquelles on avoit fondé la felicité de sa viellesse. Apres tout je n'aime pas à perdre, ce qui prouve du moins que je possede.

Je vois votre Prince tous les jours à la maison du malade, et il jouit d'une santé parfaite.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Dans un ou deux jours de poste je me flatte de vous faire une lettre plus longue et meilleure.

P.S. En fermant ma lettre, je reçois la nouvelle tres inattendue que Camper, qui etoit hier au soir à dix heures hors de toute esperance, se porte incomparablement mieux.

En bon medecin il doit s'en facher, car il n'est pas possible qu'une maladie refute d'une façon plus sanglante son d'ailleurs beau livre contre les Crises. Le changement s'est manifesté à la minute le neuvieme jour.

Adieu, ma Diotime.

*Lettre 10.29 – 10 avril 1789*⁶

La Haye, ce 10 d'avril 1789 • N° 29

Ma toute chère Diotime, mon amie. Une heure apres vous avoir depeché ma derniere lettre, je me fis transporter chez mon Camper, avec toute l'allegresse que justifioit la bonne nouvelle que je venois d'apprendre. Mais en arrivant j'appris qu'une foible lueur pendant la nuit passée avoit donné occasion au faux rapport des domestiques. Il avoit l'esprit tout égaré et se trouva dans des angoisses mortelles. Cela a duré jusqu'au soir qu'il devint tranquile, et à onze heures il est decédé fort doucement.

Vous sentez, ma Diotime, ce que je sêns et sentirai de la perte d'un ami, homme certainement extraordinaire, et avec lequel j'avois vecu cinquante ans du moins. Il a joui pendant sa vie de tout le bonheur qu'il avoit le droit de desirer, et il a fait incomparablement plus de bien que de mal dans sa vie. Sa mort fait une grande sensation ici.

Je n'ai pas vu encore votre Prince depuis, mais il est certain qu'il perd dans Camper plus que vous ne sçauriez croire, et tellement que malgré qu'il pa|roisse actuellement assez bien à la Cour, je ne serois nullement surpris que cette perte le fasse penser serieusement à Aschaffembourg et à Mayence. Je ne puis pas juger si ce seroit un bien ou un mal dans la circonstance d'un futur Electeur, par rapport au plan que vous avez fondée la dessus, et je vous prie instanment d'avoir par un mot vos idées sur cet article.

Les enfants du defunt m'ont priés de fournir les matieres au Marquis de Condorcet, qui doit faire son eloge à Paris. Je le leur ai promis comme vous jugez, non seulement puisque je sois le seul qui peut se rappeler plus ou moins toutes les circonstances de sa vie, mais puisque c'est la seule occupation (exépté celle de vous ecrire) qui pourra m'amuser en quelque façon dans la situation très desagreable où je me trouve jusqu'ici.

Après avoir ecrit jusqu'ici, le Prince est venu chez moi, et je l'ai trouvé plus affligé presque que je ne me l'etois imaginé. Ils se voyoient avec une grande assiduité et reciproquement avec un grand plaisir, ce qui frappa plusieurs personnes, mais ce ne paroitra pas un phenomène fort extraordinaire ni à vos

6 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 145, p. 505-506.

yeux, ni aux miens. Je l'ai consolé autant que je l'ai pu et je | l'ai prié de me faire l'héritier des visites dont il honoroit feu mon ami. Il me l'a promis.

Lui sorti est entré le Grand Thesaurier, que j'ai dû consoler de même, non seulement il y perd un ami, mais un homme dans le Conseil dont il sçavoit tirer un fort grand parti. Enfin, ma Diotime, je trouve que le metier de consoler les autres est très différent de celui de se consoler soi même.

Si je ne souffrois pas physiquement autant que je fais pour l'heure, ma lettre seroit plus longue.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Je n'ai pas encore de vos nouvelles.



Lettre 10.30 – 14 avril 1789

La Haye, ce 14 d'avril 1789 • N° 30

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous écris peu puisque je souffre beaucoup, et si le vent du nord ne cesse pas dans peu de jours, la chance d'un retablissement s'évanouit. C'est l'usage du quin quina, que vous m'avez ordonné de continuer soigneusement pendant ces tristes mois, qui m'a preservé du moins jusqu'ici des terribles fièvres qui regnent dans ces contrées.

Hier j'avois compté passer toute la journée en vous écrivant, mais 1° le Corps m'a pris ma matinée. J'ai reellement pitié de ce qu'il souffre de la perte de notre ami commun. (Soit dit absolument entre nous) il me communiqua le violent desir qu'il avoit de lui eriger un monument, mais vous sentez bien, ma Diotime, qu'avant l'execution on pensera encore à la chose, pour quantité de raisons. Vrai est-il, que le Prince perd inmensément à la mort de mon cher Camper, ou plus tôt y gagne un vuide qu'il lui sera impossible de remplir. Il me communiqua encore qu'il etoit mal avec Callitcheff, ce qui ne m'étonne en | aucune maniere. Il me donna un tableau de cet homme qui ne ressembloit en rien à ce que j'y avois

cru remarquer. Enfin il me communiqua le changement degoûtant qu'on vient de faire en Russie, savoir, Potemkin generalissime et Romanzow son congé pour ne pas pouvoir servir sous lui. Si j'étois un general qui avoit quelque reputation à perdre, tous les trésors du monde ne me feroient commander une armée imperiale quelconque. On dit que Joseph est sans ressource.

2° Le fils du defunt m'a pris toute ma soirée ayant à me parler beaucoup relativement à feu Mr. son père, dont je sentirai la perte de plus en plus, car je puis compter que dans peu de semaines je n'aurai plus rien ici que le Grand Thesaurier. Lichtenberg est parti cette nuit pour enterrer un frère qu'il adoroit, et qui laisse une nombreuse famille qui demandra tous ses soins. Les Aylva vont bien tôt en Frise pour plusieurs mois. Mad. Meerman, qui demeure tout de bon à Leyde et ne s'y plait guère, vient de m'écrire aujourd'hui d'une façon trop serieuse par rapport à sa santé. Mad. du Tour va en Angleterre passer quelques mois chez sa fille.

Voyez ma Diotime, à quelle solitude je serai reduit cette été, en cas que cette été veuille se joindre encore à mes étés de jadis. Ils est vrai que j'ai encore Henri, | qui se propose tout de bon à faire avec moi un petit cours de philosophie generale en conversation. Il se met à vos pieds. Certainement il m'interesse, puisque j'y vois et j'y sens le père de plus en plus. Mon but est de l'approcher autant que je puis du Thesaurier General, pour lui donner le plus grand maitre dans le maniemment des affaires qui a jamais existé dans cette Republique. Cet homme vient de finir ses admirables travaux sur les quotes. Demain nous pourrons prevoir un peu s'il reussira dans toutes les Provinces. S'il reussit, il pourra se vanter d'avoir rendu quelque service à sa patrie pour plus d'un siècle.

Je dois fermer ma lettre. Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

J'ai reçu la vôtre du 7 le 10. Je n'ai rien à changer dans ce que vous sçavez.

Lettre 10.31 – 21 avril 1789

La Haye, ce ~~47~~ 21 d'avril 1789 • N° 31

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai bien reçu vos deux lettres du 12 et du 27. Le dernier jour de poste il m'étoit absolument impossible de vous écrire, non faute de la main, comme vous voyez à la tête de celle ci, mais tout le reste de ma fragile composition étoit assez douloureusement en desordre, pour se soustraire à mon empire. Dans ces moments on ne se sent d'autre activité que celle qui paroît vouloir seulement tenir les pièces ensemble, ce qui n'est qu'un pur effet de cet instinct, communement assez vilipendé, mais dans lequel cependant Dieu a posé le gérme de ce divin principe de perfectibilité qui anoblit l'être.

A present je me trouve certainement un peu mieux, mais pas assez cependant pour vous faire une longue lettre.

Je vous suis très obligé, ma Diotime, de vos consolations | au sujet de la mort de feu mon cher Camper. Certainement c'est une grande perte que celle d'un ami avec lequel on a vecu cinquante ans sans l'ombre de querelle, et en se faisant reciproquement tout le bien imaginable. C'est le non plus outre de perfection dans la classe des amitiés de société; mais vous sentez, ma Diotime, que cela ne l'est pas de même dans celle des amitiés d'attraction reciproque et de certaines homogénéités.

Dans votre dernière au Prince et à moi, vous faites mention d'un voyage pour conduire un ami. Dieu veuille que ce ne soit pas le Grand Homme qui ait besoin de se racommoder. Je vous supplie de m'apprendre si sa santé precieuse est bonne ou alterée.

Le Corps se porte à merveille et a passé hier sa matinée chez moi. Il me conta à ma grande surprise qu'il venoit de faire le tour du bois avec Mad. de Varel. Il ne m'a rien dit de precis au sujet de ses voyages et il me paroît qu'ils ne seront par fort prochains.

Adieu, ma Diotime divine. Je souffre assez pour implorer les miracles de vos benedictions. Que le seul Dieu nous preserve et benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Des lettres particulieres de Vienne disent le Joseph très mal.
Comment se porte Maximilien.



Lettre 10.32 – 24 avril 1789

La Haye, ce 24 d'avril 1789 • N° 32

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vien de recevoir la vôtre du 21. C'est sans contredit la meilleure de mes medecines. Dieu soit loué que votre santé commence à se remettre un peu; mais ce qui m'inquiète horriblement c'est le malade que vous avez, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière. Je vous supplie en grace de me dire qui cela est et comment il se porte, quel qu'il soit en qualité de votre ame seulement. Vous sentez qu'il me doit infiniment interesser. En relisant les votres il me paroît que vous n'avez pas faite votre course projetée avec lui.

Hier Mad. Meerman vint de Leyde et passa une heure chez moi. Depuis deux mois je ne l'avois vu. Sa physionomie m'effraya. Ses etranges maux de tête que je connois de longue main se manifestent de nouveau et augmentent; et tout cela est la suite de la saignée qu'on lui fit lors de sa fausse couche de l'année passée. Elle se met cordialement à vos pieds. |

Pour ma santé, ma Diotime, elle est un peu meilleure depuis ma dernière. Jusqu'ici je n'en ai pas mauvaise opinion, puisqu'il y a encore un fond qui est bon et docile aux medecines que j'employe. Pour les douleurs elle sont passagères; lorsqu'elles sont violentes elles durent peu, et lorsqu'elles durent, elles sont très souvent si supportables, qu'elles appartiennent plus tôt à la classe des incommodités. Celles ci cependant sont grandes, puisqu'elles me rendent inactif; ce qui m'attriste pour autant que d'autres en souffrent.

Depuis mon retour de Munster je n'ai pu avoir personne à diner, exepté un enfant de dix ans qui n'exige aucun egard et qui m'amuse. J'habite nuit et jour ma chambre en bas ce qui represente une prison, mais ce mot ne m'effraye pas, car tout ce monde est-il autre chose? Le bon est que cela n'est pas à perpetuité.

Ma chère Diotime, notre categorie actuelle a certainement des beaux côtés, mais aussi en a-t-elle de fort mauvais, et c'est aparenment ce qui fait croire à Alexis, que l'homme depuis la catastrophe est un être incomplet, dont le cours des developpements de son essence est un peu interrompu ou retardé par la perte de quelque vehicule de sensation, et qu'il a besoin d'autres categories pour s'y remettre et continuer son chemin.

Et de fait, si l'homme pût voir | seulement un brin de plus, au dela de l'apannage de ses sens actuels, il y a de l'apparence qu'il apperceveroit deja la marche homogène de ses developpements futurs, et que tout hiatus disparoitroit à ses yeux, car un hiatus réel dans l'Univers est impossible.

Adieu, ma toute chere et divine Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.33 – 27 & 28 avril 1789

La Haye, ce mardi 27/28 d'avril 1789 • N° 33

Ma toute chère Diotime, mon amie. Avant hier le Prince fut chez moi, et nous fumes tous les deux dans l'inquietude la plus etrange, craignant que le Grand Homme fut le malade dont vous parliez; et quoique le Prince se rappella une de vos lettres dernieres où vous disiez qu'il etoit parti pour Paderborn, comme le Prince avoit oublié la date de cette lettre, nous ne parvinmes en calculant sur nos lettres qu'à une probabilité plus grande qu'il ne l'etoit pas. Cela nous tranquilisa plus que vous ne sauriez croire. Mais le moment apres il me vint l'idée, que je n'osois communiquer au Prince, que le malade pourroit bien être notre cher Mitri. Dieu merci, hier me vint la vôtre du 24 qui me mit en sureté au sujet de

deux objets de cette inportance. Bientôt ensuite je rendis Jacobi malade et le transportai sans peine de Düsseldorf à Munster.

Je ne vous écris ceci, ma Diotime, que pour vous peindre le desordre qu'une ignorance inquiète produit dans une imagination trop ardente, que | je n'ai appris qu'à brider un peu en travaillant à quelqu'ouvrage, quoiqu'il auroit mieux valu pour les accidents de la vie d'apprendre à l'appivoiser à la chaîne.

Je souhaite de tout mon cœur que l'incommodité de la charmante Amélie se dissipe bien tôt.

Pour ce qui regarde ma maladie, aussi tôt que je la connoîtrai bien je vous la décrirai. Feu mon Camper me supposa une pierre dans les reins et aparenment une autre dans la vessie. Il me déclara qu'il n'y avoit d'autre remède que quelques palliatifs. Il me proposa deux opérations aussi dangereuses que douloureuses sans me les conseiller. Depuis j'ai essayé l'huile de lin qui n'est qu'un palliatif, car une si grande quantité d'huile debilité l'estomac etc. et le plus inportant cependant est de conserver l'appétit et les forces, où jusqu'ici il ne manque rien. Mon Camper m'a laissé absolument le maître de mon régime, en quoi je vois qu'il avoit raison, car en changeant de régime je ne m'aperçois d'aucun changement dans ma composition. Pour le reste je m'observe moi même avec soin, et je tien mes facultés et mes fonctions tout doucement en équilibre, en employant tantôt du chinchina, tantôt du camphre, de l'opium, du | souphre, de la myrrhe, de l'aloë etc. et je trouve que ma composition est extrêmement docile à toutes ces drogues; ce qui marque cependant la sagesse de mon physique.

Je remarque de temps en temps du changement dans mes maux, qui me fait croire, que les suppositions de mon Camper sont au moins fausses en partie, et même que ma guérison n'est pas impossible. Pour les douleurs et les incommodités qui résultent de ces maux, on s'y accomode avec le temps aussi bien qu'on peut. Je vous promet qu'elles n'influeront plus sur l'envoy du premier balôt.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse et nous conserve avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

En écrivant à Mr. le Coadjuteur Dalberg, lui donnent on déjà de l'Altesse ou bien de l'Excellence?

Pardonnez moi ce billet, que je dois abréger pour cause.
Le temps qu'il fait ici tous les jours est affreux. Les orages se succèdent sans causer le moindre changement. Borée me tue, et ce n'est pas moi cependant qui lui enlève son Orythie.



Lettre 10.34 – 1 may 1789

La Haye, ce vendredi 1 de may 1789 • N° 34

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je n'ai qu'un moment pour vous écrire. Si cette occupation n'étoit une de mes medecines les plus adoucissantes, je ne vous incommoderois pas aujourd'hui de ce billet insipide. Dieu veuille que bien tôt notre correspondance reprenne son train ordinaire. Mon mal n'est pas pire depuis ma dernière, mais c'est encore un mal essentiel.

Le Prince, dont les visites sont bien plus frequentes que pendant la vie de notre ami, passa hier un couple d'heures avec moi. Comme nous n'avions aucune nouvelle positive de votre main, notre inquietude au sujet de votre malade n'étoit pas diminuée, mais à la fin j'ai fait un dernier effort en combinant avec ordre toutes mes données tant vrayes que douteuses, et je me persuade que je suis parvenu à la verité, sçavoir que votre malade sera Mr. Michel. Ce qui nous a causé de grandes peines, non seulement à cause de la perte tres essentielle que vous et | vos enfants feriez à cet homme, mais aussi puisqu'il nous a toujours paru un tres galant homme de toutes les façons et possédant au parfait toutes les qualités que son genre puisse requerir.

Il est décidé que la Princesse d'Orange va à Berlin au mois de juin avec sa fille et son fils cadet, et qu'elle retournera au mois de septembre avec ses trois enfants. Le Prince en attendant fera l'inspection de toutes nos frontieres.

Ma toute chere Diotime, mon amie, je rougis de cette lettre et j'en pleurerois s'il ne me restat l'esperance de pouvoir faire mieux dans la suite. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et tout ce qui nous est chér dans ce monde.

Σωκράτης

Vous recevrez aussi l'ouvrage mineralogique du Prince imprimé.
Voilà la vôtre du 28, qui me fait conjecturer du moins que Mr. Michel se porte mieux, dont je suis fort aise.
Je vous accorde, ma Diotime, qu'il n'y a pas de signe plus riche pour composer de nouvelles idées que l'aspect des cimetières et des tombeaux. Pour cela il est heureux que tout ce globe soit tombeau, car il n'y a pas un brin de matière palpable qui n'ait servi un jour à la charpente ou à d'un coquin, ou d'un héros, ou d'une boîte où on jette leurs cendres. C'est drôle qu'il n'y a rien dans la nature plus homogène, plus d'accord, plus pacifique et plus bête que l'humanité physique. Pour la métaphysique, ce n'est pas tout à fait comme cela. Ceci justifie l'éclat de rire de l'Abderite et les pleurs de l'Ephésien.



Lettre 10.35 – 5 mai 1789

La Haye, ce mardi 5 de mai 1789 • N° 35

Ma toute chère Diotime, mon amie, vos souffrances et celles de la pauvre Amélie m'affligent jusques au fond de mon cœur. Si les maux doivent égaler les biens dans cette vie, cet enfant doit s'attendre à bien d'autres encore pour compenser son bonheur d'être à vous. Mais enfin cela n'est pas et ne sauroit être du moins dans cette catégorie, où les biens et les maux s'accouplent et fructifient, marque certaine que ce sont proprement choses d'une même espèce, mais d'un genre différent. C'est la seule espèce où l'hermaphrodite est impossible.

Pour mon mal il ne diminue pas, et si Hofman demeurait à dix lieux d'ici je crois que je me ferois transporter chez lui pour savoir si mon physique vaudroit encore la peine d'un raccommodage. Mais n'en parlons plus. Je voudrois seulement que vous eussiez une idée, ma Diotime, du temps que me coûte une lettre comme celle-ci, dont l'écriture doit paroître passable encore. Une douleur aiguë passe et laisse des intervalles libres, et où on est à soi, mais une douleur continue, quoique tolérable, qui a l'abominable faculté d'inciter sans cesse à une

activité inutile, met souvent des obstacles insurmontables à toute autre activité qu'exige la velleité déterminée. Si on sçavoit decrire aussi precisement les sources de ses maux physiques, qu'on sçait en crayonner les effets, on seroit aparenment bien près de la guerison, ou du moins de ce point, qui prononce la valeur de la crainte ou de l'esperance avec certitude.

J'ai mal conjecturé sur votre malade, ma Diotime, et je ne doute pas où vous avez vu un peu de fôlie dans un geometre qui s'avise de resoudre un probleme où les data manquent presque totalement. Je me rappelle confusement Mr. Overberg, si je ne me trompe pas, son maintien et le ton sage et posé qui decore tout ce qu'il dit inspirant de la veneration. Je n'ai pas sçu vos relations avec lui, mais je n'en souhaite pas moins ardenment son entiere reconvalescence.

Ce que vous me dites de la santé du Grand Homme allège mes | maux au de la que vous sçauriez le croire.

Jamais lettre vint plus à propos que celle que vous m'aviez envoyé pour le Prince. Voici le fait. La derniere feuille s'inprime d'un ouvrage du Prince fort bien escrit et dont la lecture m'a beaucoup amusé. C'est là où vous trouverez pleinement à vous satisfaire au sujet du quartz, du feldspath et du schorls, et c'est la par parenthèse où vous serez réellement edifiée des progrès de l'auteur en Orthodoxie. Or dans cet ouvrage non seulement De Luc, mais aussi La Saussure est un peu persifflé. Pas trop cruellement cependant, mais autant qu'une defence à outrance de l'inmense Comte de Buffon pourroit l'exiger.

La lettre en question etoit de Mr. de La Saussure, la plus polie qu'il soit possible d'imaginer et où il lui marque les superbes schorls, qu'il prend, quoiqu'inconnu, la liberté de lui offrir, notez, pour la seconde fois, car Boreel qui fut chargé du premier envoy, l'avoit pris avec lui en Italie.

Vous sentez bien qu'à l'instant même, la resolution fut prise de mettre dans l'ouvrage un plus beau Mr. de La Saussure. Je le veux bien, mais par cette operation notre pauvre De Luc non seulement restera seul en chemise, mais naturellement sera-t-il chargé de la dôle de bile, qu'on a depensé par accident | de trop pour l'autre. Car il est vrai qu'un livre a par sa nature le juste poids de nerf et de bile qui lui convient, et l'auteur même a bien le droit d'en repandre la quantité à sa phantaisie, mais pas celui de la diminuer, quoiqu'il arrive à moins qu'il ne veuille vôle le public qui crie apres la bile et du nerf, ou qu'il veuille

tronquer sa propre valeur. Nerf et bile, préparés avec soin, n'est pas une chose qu'on doit jeter comme cela.

Ma chère Diotime, votre balôt se fait actuellement. Le chocolat y entre à côté des bougies. Je ne vous souhaite pas d'autre commissaire que moi. Je serois le meilleur possible, si les Dieux pussent vous octroyer une patience analogue à la vigueur de mes maux actuels. Qu'ils me guerissent, vous n'aurez que faire de leur patience.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse et nous conserve avec tout ce qui nous est cher dans la vie.

Σωκράτης



Lettre 10.36 – 8 mai 1789

La Haye, ce 8 de may 1789 • N° 36

Ma toute chère Diotime, mon amie. L'interet que vous voulez bien prendre à ma santé m'oblige de vous écrire ce billet. Il est pres d'onze heure et la poste part à midi.

Je me porte mieux que hier et avant hier et je me flatte de vous écrire une plus longue et plus essentielle lettre l'ordinaire prochain. J'écrirai à l'avenir comme de coutume tous les jours de poste; s'il y avoit quelque chose d'inportant dans mon etat qui m'en empêchoit, vous aurez un mot du Prince. Si vous n'avez des nouvelles ni de lui ni de moi, vous pouvez compter que ce ne sont que des douleurs passagerées un peu fortes, qui sont les causes de mon silence involontaire.

Au moment que je vous parle j'ôse encore me flatter d'une guerison, et croire que ce n'est pas une grosse pierre qui me tourmente, comme mon feu Camper le supposoit. |

Dans la suivante vous aurez quelques instructions pour depacquetter le balot.

Pardonnez moi ce billet, ma souveraine Diotime. Adieu, que le seul Dieu nous benisse et conserve avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Jusqu'ici point de vos nouvelles. |

[Couvert:] A Son Altesse Madame La Princesse de Galitzin, née Comtesse de Schmettau, à Munster en Westphalie



Lettre 10.37 – 12 mai 1789

La Haye, ce mardi 12 de may 1789 • N° 37

Ma toute chère Diotime, mon amie, la vôtre du 8 m'a fait un bien infini. J'appelle un bien infini une stagnation temporaire dans ma douloureuse existence. Si je conçois un remède à mes maux, je ne la chercherois que dans l'assiduité de notre commerce.

Mes douleurs sont jusqu'ici pour la plus part du temps assez supportables, mais être d'un côté absolument isolé, et de l'autre absolument incapable de rien faire, c'est un état qui ne représente justement que le seul vilin côté de la mort. Si j'y ajoute encore la sensation de quelques idées viêrges qui me viennent de temps en temps, non de mes efforts mais de quelqu'impulsion étrangere, sans que ces idées, comme autrefois fructifient assez promptement dans l'imagination pour y laisser un germe robuste et saine, qui m'intresse et m'incite, ce n'est plus le tableau du côté noir de la mort, | c'est celui du côté vilain du noir Tartare lui même.

Ma chère Diotime, que l'homme est fôl! Il ne se contente pas d'être le patient de ses maux, il veut en être encore le peintre. Soit qu'à tout prix il veuille paroître interessant aux autres, soit qu'il mandie leur pitié, la medecine la plus inutile de toutes, c'est une fôlie qui ne sçauroit naitre que de la plus inbecile pusilanimité, et que je vous prie de me pardonner avec tant d'autres qui decoulent si copieusement de ma riche composition.

Je suis charmé que votre aimable Amelie est hors d'affaires. J'ai oublié que j'ai donné l'épithète de venerable à votre malade, mais si c'est l'inspecteur general de toutes les ecoles qui examinoit à Steinfurt, alors il est certain que sa physionomie et son maintien reclament ce titre.

Ce que vous me dites du gouvernement du Prince de Paderborn, je le crois très facilement, car je n'ai jamais vu d'homme dont la figure, le maintien et le ton de voix m'indiqua plus une sagesse solide.

L'auteur du livre en question a passé hier sa matinée avec moi. Je ne l'ai jamais vu si bien portant, ni si content. | Il ne part d'ici qu'au mois de juin. Le livre a l'arrivée de la lettre, étoit imprimé aux trois dernières feuilles près. L'ouvrage demande 4 cartons. On ne rayera proprement rien. On mettra beaucoup de sucre sur la coloquinte, ce qui à mon avis ne fera jamais un doux bien pur. Lorsqu'on est une fois en train de gronder, on ne degronde pas aisement; c'est dans la nature. D'ailleurs, ce que je vous ai dit arrivera. On ne jette pas comme cela une bile precieuse à pure perte. Du Luc en aura je vous jure à foison. Je n'ose pas penser à l'exemplaire de son livre qui repose sous le Prince. Depuis des années cet exemplaire est orné de marginales qui languissoient de paroître; en voici la terrible occasion.

Adieu, ma toute chere unique Diotime, je suis obligé de finir. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης

Si vous ecrivez au Grand Homme, je vous supplie de me rappeler à sa memoire et ses bonnes graces.



Lettre 10.38 – 15 mai 1789

La Haye, ce 15 de may 1789 • N° 38

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je ne vous aurois pas écrit aujourd'hui à cause d'un incommodité, mais venant de recevoir la vôtre du 12, pleine de cette tendre amitié que j'adore, il m'est impossible de ne pas vous écrire un mot, me

reservant de vous donner un detail plus circonstancié de ma maladie, pour autant que je le pourrois. Je conçois que l'affaire peut durer assez long temps, ce qui n'en est pas justement le plus beau côté. En general j'ai assez d'appetit encore. De temps en temps des forces qui m'étonnent. Point de fièvre jusqu'ici, mais des douleurs de colique et au bas ventre assez considerables, avec une pente presque continuelle pour faire les doubles fonctions.

La conduite presque étrange que feu mon chère – [= Camper] a tenu avec moi depuis mon retour de Munster a jeté une aussi grande obscurité sur la source de mes maux que de lumière sur sa vraie amitié pour moi, mais en | même temps sur son peu de sçavoir faire dans la pratique.

Pour à present, ma Diotime, je n'ai pas le temps de vous détailler cela.

J'aime mieux vous donner encore un trait curieux de faux tact, puisque cela tient à psychologie. Etant encore à Munster, comme il alloit partir pour un voyage en Allemagne, je le supplie de m'indiquer le meilleur medecin de La Haye pour le consulter pendant son absence. Il m'en indiqua un, que j'appelle M. Comme son voyage n'eut pas lieu, je ne pensois pas à M., me pouvant servir de mon ami lui meme.

Trois mois apres nous causons par hazard sur une chose qui regardoit le plus ancien medecin d'ici, que j'appelle V. Il en fit les plus grandes eloges. Tout étonné je lui demande s'il mettoit encore M. au dessus?

Mon Dieu, non, dit-il. Il n'y a aucune comparoison à faire. V. je le connois parfaitement, nous avons toujours étudiés ensemble. C'est un medecin solide, tandis que M. n'est qu'un jeune homme qui commence à être un peu en vogue. Je lui dis: Mon cher, pourquoi est ce que vous m'avez donc | recommandé M.? Il me repond tout bonnement: Je vous le dirai, mais que cela reste entre nous. Je crois être seur que M. succedera à V. à la Cour.

Ma Diotime, j'ai vingt traits de cette force pendant la dernière année de sa vie. Expliquez moi de pareils phenomenes, c'est à dire dans des têtes pareilles. Je me flatte d'en venir à bout. Vous en jugerez j'espère dans peu. Lorsque je pourrai écrire une douzaine de pages de suite. Je ne doute pas où vous envisagez le phenomène en question comme l'un des plus curieux et des plus interessants de toute la psychologie, et dont l'explication y repandra de nouvelles lumieres.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκρατης

Jetez cette lettre ou en ayez soin.



Lettre 10.39 – 22 mai 1789

La Haye, ce 22 de may 1789 • N° 39

Ma toute chere Diotime, mon amie eternelle. La raison que je ne vous ai pas ecrit le dernier jour de poste est que j'étois très fatigué de deux jours et de deux nuits passés, qui m'empêchèrent non d'être tranquile et de penser même avec volupté sur toutes sortes de choses, mais d'ecrire, ou de faire la moindre chose de suite. D'ailleurs je n'avois pas de vos nouvelles pour donner l'elasticité requise à mon esprit pour se debarasser de son inertie forcée. Car il faut sçavoir que contre les loix de la nature des postes du moins, je ne reçu la vôtre du 15 par la voye de Hambourg que mardi passé avant midi.

Je vous suis profondement obligé, ma Diotime, de cette lettre si consolante, non que j'eusse besoin proprement de cette consolation dans ma situation actuelle, mais puisque la piquante sensation d'interessier aussi vivement la personne qui nous interessa le plus dans la vie, fait disparoitre à l'instant | toute la foule d'idées desagreables, comme l'Aurore efface et fait oublier les noires ombres de la nuit.

Pour ce qui regarde ma consolation, qui convient assez avec la vôtre (ce qui est très naturel), je ne sçai aucun mal de quelqu'espèce qu'il pourroit être, qui puisse tenir un instant contre cette verité demonstrée et parfaite, que le germe du bien repose dans le sein de l'être libre, et que le Dieu Createur est par tout où nous sommes et par tout où nous serons jamais. Je ne rougis pas devant vous de citer Aristée.

Il n'y a point de lettre que je vous ecris que je ne desire de vous parler de feu notre Camper, de son caractère, et de la decouverte que j'ai faite depuis sa mort, de

la vraie nature de la liaison intime qui subsistait depuis cinquante ans entre nous. C'étoit l'amitié sociale la plus parfaite qui soit possible, mais qui n'avoit, ni ne put avoir, rien de commun avec cette amitié sur laquelle nous avons tant disserté, c'est à dire vous et moi. Croiriez vous bien, ma Diotime, que cette découverte me frappa, m'étonna, et me fit un moment de la peine. Pour vous en bien parler il faut une lettre un peu longue. Ainsi remettons cela encore jusqu'à une autre fois. |

Enfin, le ciel soit loué, votre balot part, et celui qui renfermera vos lettres suivra incessamment. Vous n'avez point d'idée combien mon inactivité par rapport à cela, tantôt apparente, tantôt vraie, tantôt forcée, m'a tourmentée souvent pendant la nuit et le jour. Ce que j'y ai gagné c'est un desir ardent de faire les plus profondes recherches sur la nature de cette grande faculté, que nous appellons velleité. Pour parvenir à cela il ne suffisoit pas de faire l'analyse la plus parfaite de la mienne; il falloit encore la comparer avec celle d'un autre, et à cette fin j'ai choisis pour mon compagnon Jules Caesar, celui de tous les hommes à mon avis, qui posseda dans cette faculté au plus haut degrez de perfection que l'humanité comporte.

Vous sentez, ma Diotime, que d'un côté l'operation de se paralleliser soi même à tout instant avec cet homme extraordinaire est chattouillante, mais de l'autre, ma propre velleité rencontra par ci par là souvent quelque mortification en se confrontant avec un tel géant. Quoiqu'il en soit, apres avoir relu tout ce qui nous reste de cet energique descendant de Venus et d'Anchise, j'ai attrapé quelques lumieres nouvelles sur la velleité et sur Caesar, dont je vous rendrai compte un jour. Il étoit si grand pardonneur | pendant sa vie, que je me flatte qu'il accordera bien encore son indulgence à l'outrecuidance de mon parallelle.

Voici autre chose. A mon retour de notre premier voyage en Allemagne, j'ai prêché ici avec ferveur le danger du Spartacisme à quelque peu de personnes en place, mais mes auditeurs étoient precisement affectés comme nous l'étions à Geismar, étonnés, ébaubis et mecreants. C'étoit resté comme cela, mais à la fin *le Grand Pensionnaire*⁷ vient de faire de si étranges decouvertes, qu'il juge tres necessaire de ne pas rester en repos. Il a l'exemplaire que je tien de vos bontés, le seul qui existe dans ce païs, et vous approuverez je compte l'usage qu'il se

7 En chiffres: 15,16. 28,57,34,27,23. 56,58,31,12,19,9,50,26,2,14,16.

propose d'en faire. Que ceci reste entre six yeux, je vous en prie. Nous en parlerons plus une autre fois. Est-ce que cela fait des progres en Allemagne, ou diminue-t-il? Je serois tres curieux de le sçavoir par un mot.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que ce seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.40 – 26 mai 1789

La Haye, ce 26 de may 1789 • N° 40

Ma toute chere Diotime, ma tendre amie. J'ai bien reçu la vôtre du 21, qui m'a vivement touchée. Au nom de Dieu ne me crojez pas plus mal que je ne le suis. Mes douleurs sont très supportables et pour la plus part du temps cela ne vaut pas la peine d'en parler. C'est l'incommodité qui m'incomode et qui me chasse de la société, ne pouvant pas aller diner hors de chez moi jusqu'ici. Pour le reste je me porte assez bien et je marche souvent une demie heure comme un homme auquel il ne manque rien. Il y a des jours meme que je me flatte encore d'une entiere guerison.

Dans six jours je serai parfaitement isolé. Amis et parents, tout sera partis, exepté un seul qui est de beaucoup N° 1, mais qui est aussi occupé que je le suis peu. Cependant j'aimerois cent fois mieux cette isolation qu'une journée comme celle de hier, que quatre ou cinq nations | différentes paroissent avoir pris à tâche de m'escamotter depuis le matin jusqu'au soir, afin de m'empêcher de vous ecrire la longue lettre que je m'étois proposée.

Enfin, lorsque mon isolation sera la, et que j'attrappe quelqu'object picquant qui m'occupe tout de bon, je me croirai le plus heureux des hommes. L'autre jour Macleanne m'en prôpôsa un qui ne me coutera pas grand chose, sçavoir de faire une petite chaine, une petite concordance de ce qui compose ma petite philosophie pour la commodité de ceux qui daignent me lire. Il me prouva si

bien l'utilité que j'ai résolu de faire cette bagatelle entre chien et loup, mais il me faut autre chose, et c'est à vous à me diriger.

Hier le Prince vint chez moi. Il avoit soupé la veille à la Cour et le matin déjeuner aux grandes manoeuvres. Il me disoit que vous n'aviez point d'idée de l'attachement de S.A.R. pour vous, qu'elle se flattoit de passer une journée avec vous à Osnabrug, qu'elle vous en avoit priée avec instance, que cette ville n'étoit que de 7 ou 8 lieues de Munster. Enfin que si je pouvois contribuer quelque chose à la réussite de cette affaire, je ne devois pas y manquer. Je lui ai répondu que je ne doutois pas de la réussite de cette affaire, si votre santé et vos circonstances le permettoient. |

Le Prince part le 2 d'ici, et de Munster il va commencer sa tournée. Je ne crois pas qu'il fera un long séjour chez vous. Son livre n'est pas encore tout à fait imprimé; ainsi il faut avoir patience pour un couple de mois du moins. Le pauvre Du Luc y sera pulvérisé, encore plus que je ne l'avois craint.

J'ai des compliments très vifs de Landriani. Il est à Vienne, où apparemment il n'y a plus de Caesar. Landriani n'écrira que de Milan.

Vous trouverez encore dans le balot une cabaye afin que vous en ayez une à la campagne et une en ville. D'ailleurs il y en aura guère à acquérir dans la suite, car cela ne vient que par nos vaisseaux qui partent directement de la Chine, et qui ne seront plus si fréquents.

Pour le livre de pierres gravées, il faut qu'il reste encore un an avant qu'il soit battu, à cause des planches, mais en attendant vous pourriez lui faire donner une demie reliure sans qu'on le batte ou qu'on en coupe les bords.

Le soi disant cinquième volume du Virgile de Iustice ne doit pas être relié. On garde cette misère avec le Virgile puisqu'elle y est. Iustice m'avoit prié de faire cette pièce, mais comme je voyois ou qu'il me trompoit ou qu'il étoit trompé par ses gens en Italie, je m'en suis excusé. |

Ma toute chère Diotime, mon amie, c'est à mon grand regret que je dois fermer celle-ci. Pendant l'absence du Prince je vous écrirai tous les jours de poste, sans confronter la non-valeur d'une lettre avec la valeur de son port. Si vous n'en recevez pas, vous pouvez compter qu'elle est égarée.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης

Quand est-ce que le Grand Homme retourne de Paderborn?



Lettre 10.41 – 29 mai 1789

La Haye, ce 29 de maye 1789 • N° 41

Ma toute chere Diotime, mon amie! Voici la premiere fois cette année que votre lettre m'arrive au moment fixé par les loix de la poste, et la velocité du courier. Malgré cela ma lettre est mince. Tous mes gens partent, et les moins sages prennent congé, ce qui demande une depense extraordinaire en benedictions reciproques, dont la valeur et l'utilité me paroît bien une valeur réelle et positive, mais assez parfaitement inconnue.

Je vous suis infiniment obligé de vos consolations qui nous montrent souvent un côté neuf qui fait effet; mais depuis trois jours j'ai appris que toutes nos opinions sur ces sortes de matieres vont être rectifiées, et que bien-tôt nous changerons tous de religion, de philosophie et de psychologie. Avant-hier je fus un moment chez Mad. Voight (la seule amie qui me reste pendant tout l'été); elle me donna un livre pour lire et pour juger. Il ne vient que de paroître. Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Il a pour titre Dieu, l'Homme et la Nature. C'est le | le comble de toute extravagance; non qu'il ne pleuve à present de pareils ouvrages à la honte éternelle du siècle, mais celui ci aperçu de son vrai côté montre au parfait le vrai dessein des illuminés, de modifier l'intellectuel des races futures à leurs vues, car il est certain qu'avec ces espèces de doctrines (qui prennent), dans moins d'un siècle il n'y aura plus de sens commun sur la terre, pourvu qu'ils tuent soigneusement le peu d'individus qui tenteroient à en conserver la graine, ce qui seroit très facile à executer. C'est la cette sagèsse occulte et sacrée que de certains hommes avoient eu l'adresse de conserver par

des traditions et des chiffres depuis Adam jusqu'à nous, comme *Χλων* nous apprit déjà en 1779 à Clèves, si vous vous en souvenez encore.

Lorsque Moreau fit le balot, il me dit qu'il y avoit encore une grande place vuide. J'y ai fourré le plus bel Homère grec qui existe, trouvant indecent que cet auteur sacré fut exclu de la bibliotheque de Diotime.

Parmi les crayons (polloot ou molubdine) vous trouvere 4 qui sont quadruples, et j'ai oublié d'y joindre le seul que j'avois, dont les pointes sont aiguisées. Si vous ne trouvez point de gens chez vous qui puisse faire cette operation avec propreté, je | vous enverrai mon crajon pour modele. N.B. Tous les crayons sont du fil nouvellement decouvert dans la mine et dont je vous ai parlé je crois. Pour du crajon rouge, il n'y faut plus penser jusqu'ici. Un tonneau plein de 4 pieds de haut n'en fournit pas dix. Heureux temps de Picart où l'excellent dans ce genre fut moins rare que le mauvais de nos jours!

Pour ma santé, elle n'est ni meilleure ni beaucoup pire. J'ai essayé l'autre jour de faire deux visites en voiture, mais cela ne va pas encore, et j'aime mieux à marcher.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης



Lettre 10.42 – 2 juin 1789

La Haye, ce mardi 2 de juin 1789 • N° 42

Ma toute chère Diotime, mon amie! Le Prince m'a remis le bout de son ouvrage. Ce que j'avois craint est arrivé. Notre pauvre De Luc y est pulverisé. J'avoue qu'un auteur qui a le malheur d'écrire mal, et avec cela celui d'écrire, meritoit un dur persiflage, si un dur persiflage fut une penitence efficace, qui put le faire taire, lui et ceux de son espèce. Vous avez beau me dire que je suis un miserable écrivain, si vous ne m'accordez pas en même temps la foi douloureuse qui m'oblige à respecter votre jugement plus que le mien, j'irai mon train jusqu'à ce

que mon ancrier se tarisse, car au bout du compte un mauvais livre n'offense pas son lecteur, puisqu'il n'en est lecteur que pour autant qu'il s'y plait à rire des sôtises d'autrui.

Le Prince a deux buts differents dans son ouvrage. L'un de s'y anoncer quartsiste à toute outrance, l'autre d'y vanger Mr. de Buffon, son ami, de quelques outrages reçues. L'un et l'autre but est complètement rempli. |

Le Prince est très aparramment parti ce matin. Il m'avoit promis de me venir voir encore, mais il l'aura oublié. Avant hier il se flatta beaucoup de votre voyage à Osnabrug qui paroît l'interessier. Je le conçois; quoique ce n'est que pour votre bien afin de detromper le monde qui commence à croire que vous n'êtes plus avec S.A.R. comme ci devant. Je lui ai repondu que si le monde etoit effectivement dans cette erreur, j'ôsay me flatter que ce monde se detromperoit aisement meme sans ce voyage. Il se porte très bien et paroît gay, content et fort à son aise. Avec tout cela je souhaite que le Grand Homme soit bien tôt de retour chez vous, et pour le temps qu'il faut.

Je vien de recevoir la belle seconde edition du Spinozisme. Elle est très bien executée en tout sêns. Je n'ai pas eu le temps de l'examiner à fond jusqu'ici. Pour la traduction, elle me paroît parfaitement bien. Vous me direz apres comment j'en dois juger. Pour les portraits, ils sont faits avec assez de soin, excepté celui à la fin que je suppose être celui de notre chère Jacobi. J'aurois été flatté de briller comme son peintre au bout de son ouvrage. |

A propos de livres. Je vien d'observer hier dans la gazette de Cologne et dans celle de La Haye un livre sous cette annonce:

Ariste ou le Vrai Ami, ouvrage moral, dedié à Madame la Princesse
de G * * * par Mr. H * * * 12° Munster (Paris) 1789.

Les jours de Pâques ont faits que je ne l'ai pas encore. Demain je l'aurai et je vous en dirai des nouvelles.

Il y a 4 ou 5 ans qu'on vendit sous main fort chère, et avec serment que c'étoit mon ouvrage, un petit livret qui avoit à peu près la forme et les allures de la Lettre sur les Desirs. J'ai vu cette drogue. C'étoit une belle dissertation en faveur de la Franc-maçonnerie, du Sweedenburgisme etc. etc. Il faut que même des libraires vivent dans ce bas monde.

Ma Diotime, je n'ai pas de vos nouvelles ce qui m'inquiète un peu. Je vous supplie de me marquer d'abord si votre voyage a lieu et combien il durera. Marquez moi de meme aussi tôt que possible, jusqu'à quel temps vous possederez le Prince? Que ne suis-je assez en santé pour vous escamotter une partie de ce plaisir?

Adieu, mon unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης



Lettre 10.43 – 5 juin 1789

La Haye, ce 5 de juin 1789 • N° 43

Ma toute chère Diotime, mon amie! L'arivée de la vôtre du 2 m'a fait un bien infini, quoique les details de vos circonstances facheuses m'affligent.

Je serai charmé d'apprendre à la premiere occasion les raisons dignes etc., dont vous me parlez. Les seules que je sçai ou que je suppose sont, que pour le present il paroît assez bien à la Cour, qu'il lui est très inportant de s'y maintenir autant que cela se pourra. Or il n'y tient que par vous, par consequent il veut paroître publiquement être très bien avec vous. S'il y a d'autres raisons subalternes, je les ignore, et elles auront aparenment des motifs si subtils et si petits, que ma grossiere penetration ne sçauroit percer jusque la.

Je serai bien plus charmé encore d'apprendre l'arivée du Grand Homme afin que je vous sâche un puissant aide à supporter vos fardeaux.

Pendant votre absence je vous ecrirai cependant, ne fut | ce que trois lignes. Pendant deux jours de poste je n'attendrai pas de vos nouvelles, mais dans des cas extraordinaires je supplie vos enfants de m'honorer d'un mot.

Celle ci, ma chère Diotime, auroit été plus longue si hier le retour du jeune Camper le Drossart ne m'eut occupé toute la soirée. Je souhaite à ce jeune homme de jouir un jour de la consideration que le fond de son caractere merite.

J'ai lu avec plaisir le livre d'Ariste dont je vous ai parlé, qu'on vous dedie et qu'on m'attribue sur le titre. Ce sont proprement des conseils de conduite pour un jeune homme. Ce livre ma paroît bien écrit et fera certainement du bien dans le monde et point de mal. Ainsi ni vous ni moi nous avons sujet de nous plaindre. Je vous prie de le lire. Il n'y a qu'une seule phrase que je voudrois en arracher, où l'auteur donne sans rime ni raison, sans que je puisse deviner pourquoi, à Louis Quinze l'epithete de plus grand roi du monde; epithete d'ailleurs qui jure horriblement avec l'esprit de tout l'ouvrage, où il n'y a pas proprement du neuf, mais beaucoup de sagesse et du bon sens, et où l'auteur ne se montre François que par la pureté de son style et cette absurdisime epithete. Je soupçonne que ce petit livre a été écrit | il y a 40 ans, qu'un libraire en ait attrapé le manuscrit, et que l'amour du gain lui ait fait fagotter le titre comme il est, ignorant que la clarté absurde des petits ouvrages qu'il veut imiter derive du petit nombre d'exemplaires qui en existent, et nullement de la valeur de ces ouvrages ou du nom de leur auteur.

Adieu, ma toute chère et unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης

Ma situation paroît un peu plus supportable depuis 2 ou 3 jours, quoiqu'il fasse ici un froid d'hiver. Je suis extrêmement fâché de ne pouvoir faire ma devotion chez la Princesse d'Orange avant son depart.



Lettre 10.44 – 9 juin 1789

La Haye, ce 9 de juin 1789 • N° 44

Ma toute chère Diotime, mon amie! Comme la Princesse d'Orange a dit hier à Henri, qui se met à vos pieds, qu'elle vous verroit certainement à Osnabrug, il est très incertain où et quand celle ci vous parviendra. Cependant vous ayant

promis dans ma dernière de vous écrire, ne fut ce que trois mots, je m'en acquitte tant bien que mal.

Je souffre assez de temps en temps, et le vent le plus pernicieux pour moi s'est emparé de l'atmosphère pour l'éternité à ce qu'il paroit. Comme l'appétit reste et que je puis faire assez d'exercice encore pour ne pas rouiller tout à fait, il me reste le droit de souhaiter un rétablissement sans douleur cependant, car je commence à concevoir qu'une vieillesse souffrante n'est pas un état fort désirable. Le bon de l'affaire est, c'est qu'à la fin on déménage forcément.

Le fils de Camper, que j'aime beaucoup, m'occupe un peu trop, et pas fort agréablement soit dit entre nous. | Il s'intéresse infiniment à la mémoire de son père ce qui est très juste et très louable. Sans l'exiger directement, il voudrait bien que je fisse pour son père ce que j'ai fait pour feu mon Fagel. Vous avez assez connue, ma Diotime, les deux sujets pour sentir au parfait le nombre infini d'obstacles qui se présenteroient à mon esprit pour contenter le jeune homme en ceci, quoique peut-être je serois beaucoup plus en état maintenant d'exécuter une chose pareille que je ne l'étois alors, comme étant beaucoup plus exercé dans la contemplation de la psychologie depuis les temps de Fagel. D'ailleurs, si je le faisois, l'ouvrage seroit inintelligible pour tout le monde, vous seule exceptée et peut-être deux ou trois personnes encore, qui sont un peu au fait de mon jargon psychologique, le seul que je puisse employer dans moi-même, et que par impossible je ne saurois traduire d'orenavant en langage ordinaire.

Je suis fâché que je n'ai pas publié le Simon avec les rectifications et les amplifications dont ce dialogue est peut-être susceptible; alors apparemment j'aurois pu me faire comprendre plus ou moins. Mais dans ce cas encore vous sentez parfaitement que le tableau de notre ami auroit plutôt paru une pièce curieuse, ou un | monument érigé à sa gloire.

Le jeune Camper va publier tout ce qui est achevé, cela consiste dans un nombre d'ouvrages contenant un vrai trésor d'observations physiologiques infiniment curieuses et utiles. Parmi ces pièces achevées se trouve aussi celui sur la ligne faciale avec toutes les planches déjà gravées. Je l'examinerai, mais si j'y trouve des détails systématiques, je tâcherai d'en empêcher la publication, car ce système comme vous savez n'est proprement qu'un cercle vicieux, où le vulgaire croira

voir aparenment du genie, mais où le vray genie ne verra qu'un faux raisonnement qui ne sçauroit mêner à rien.

Je compte que vous aurez reçu deja le premier balôt, car j'ai nouvelle qu'il est parti de Zwol le 2 de ce mois.

Ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκρατης

Je vous supplie de me marquer tout de suite votre retour. Mes respects au Prince, que je suis fâché de n'avoir pas vu.



Lettre 10.45 – 12 juin 1789

La Haye, ce 12 de juin 1789 • N° 45

Ma toute chère Diotime, mon amie! Comme je ne vous écris encore qu'en l'air, mon billet sera bien petit.

J'ai pris un jeune medecin qui a tres bien étudié, qui a beaucoup de bon sens, beaucoup de tact, beaucoup d'étude, et à proportion de son âge beaucoup de pratique. Depuis avant hier je me sers de sa medecine, qui jusqu'ici me paroît faire beaucoup plus de bien que de mal. Il sera un jour grand praticien, car il me paroît avoir toutes les données qui y mènent.

Celle ci seroit un peu plus longue encore sans le jeune Camper, qui m'incommode un peu dans ma situation presente, ce qui est pardonnable par le motif. Mais vous jugez si ce qu'il exige est possible lorsqu'on n'a pas de vèrve, sans compter nombre de difficultés que vous sentez presque toutes. |

Je vous supplie de me gratifier d'un mot à votre retour et du tableau de vos jouissances pendant ce voyage.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère!

Σωκράτης

Si vous possédez le Prince encore, je vous prie de lui faire agréer mes respect.

Le jeune Camper part demain pour la Frise, et alors je suis exactement isolé, n'ayant plus que Mad. Voight malade et mon Grand Theſaurier très occupé.



Lettre 10.46 – 16 juin 1789

La Haye, 16 juin 1789 • N° 46

Ma toute chère Diotime, mon amie. Pardonnez moi encore la petitesse de celle ci. Le Theſaurier est chez moi. Depuis dix jours je ne l'avois vu. Or c'est tout ce que j'ai à voir maintenant, d'une certaine espèce s'entend.

Je n'ai reçu la votre du 8 que le 13. Tout son continu m'a fait un plaisir infini. Pour le livre d'Ariste je vous l'enverrai par le charriot, des que j'aurai quelque chose pour y joindre.

Jacobi sera déjà partis, ainsi je n'en parle pas. Je lui écrirai d'abord apres son retour. Pour la caisse vous devez l'avoir à cette heure.

Ces deux jours d'une espèce de chaleur, ne me font pas le bien que je m'en étois promis. C'est une chaleur equivoque au prix de celle de l'année passée.

Jusques ici mes medecines me font beaucoup de bien; les douleurs sont beaucoup moins vives et moins frequentes, | tellement que j'ose me plaindre déjà de maux de dents.

Si Mr. Thuessing (c'est mon jeune medecin) parvint à me guerir radicalement dans un mois, ce dont il se flatte, cela lui feroit du bien ici, des l'entrée de sa carrière. Il dit hautement que si feu notre Camper s'étoit voulu faire traiter par lui, il l'auroit guerri fort aisement, et je le crois, car Camper n'est mort que par ses propres fautes.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκρατης

Lorsqu'on se sert du feu portatif, il faut d'abord bien boucher la bouteille et alors cela peut durer assez long temps.



Lettre 10.47 – 19 juin 1789

La Haye, ce 19 de juin 1789 • N° 47

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles, quoique je vous suppose déjà de retour de votre voyage.

Je ne vous écris celle-ci, ma Diotime, que pour satisfaire à notre accord, car la chaleur des deux jours passés m'a tellement accablée, que j'ai bien de la peine à gouverner ma plume de façon qu'il en sortent des caractères un peu lisibles. Pour des pensées il n'en est pas question. Tout est fondu. D'ailleurs, ma santé n'est ni pire ni meilleure que mon dernier bulletin ne la donne.

Ce qui me console un peu dans mon état d'isolation parfaite, c'est que Meerman vint m'annoncer hier, que lui et son épouse venoient d'arriver tout de bon à leur campagne, qui n'est qu'une demi-lieue d'ici. Elle est un peu incommodée, mais dans peu de jours je tâcherai de l'aller voir, en carrosse s'entend, quoique cette voiture ne m'accommode pas trop encore. |

Hier le bruit courut ici, que le Prince d'Orange étoit mal et avoit eu une attaque d'apoplexie; mais pour autant que j'ai pu m'en informer, le bruit est faux. Mr. Larrey prétend n'en rien sçavoir, et je sçai qu'il y a une lettre en ville du Prince lui-même, écrite jeudi de grand matin.

Pour le Roy d'Angleterre, il n'est pas bien, on le dit attaqué de la plus profonde mélancolie, à laquelle le duel du Duc n'a pas peu contribué. Cette affaire est beaucoup plus compliquée que les gazettes ne le disent. Le Duc paroît avoir agi avec beaucoup de dignité et l'autre comme un misérable qui mérite d'en être la dupe comme il l'est.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

En supposant le Prince à Munster, je vous supplie de lui faire agréer mes respects.



Lettre 10.48 – 23 juin 1789

La Haye, ce 23 de juin 1789 • N° 48

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai reçu la votre du 15 que samedi. Elle m'a fait un plaisir infini. Quoique l'histoire de vos courses vagabondes est beaucoup trop succincte, je me flatte cependant que mon imagination vigououreuse en sçait remplir les lacunes les plus importantes avec assez de bonheur. Il seroit à souhaiter que les Herodotes eussent traités les parties chronologiques de leurs histoires avec votre exactitude, qui me paroît admirable. C'est la nature de la succession des événements qui suffit souvent pour les peindre. J'ai conclu que de toutes vos stations celle sur la montagne ait été la plus belle.

Avant hier au soir j'ai reçu la vôtre du 19. Je suis très sensible au souvenir du chère Jacobi. Aussi tôt que je le sçaurai de retour je lui écrirai, dans l'esperance qu'alors l'acte d'écrire me coutera un peu moins de peine que dans ce moment. |

Je suis charmé que le balôt soit arrivé. Je ne sçai ni de loin ni de près ce qu'il contient. Pour les petits vâses, je sçai que tous, exeptés ceux qui sont passables, sont très mauvais. S'il vous en reste encore de bons du premier temps, je vous supplie n'en donnez plus. Il y a long temps que je vous ai dit que cette fabrique ne pouvoit se soutenir, c'est à dire pour les vrais connoisseurs. Tant que Mylord Besbury et le chevalier Hamilton pouvoient fournir à l'exacitude de l'artiste anglois de magnifiques Antiques à copier servilement, tout alla bien; quelque temps apres cela se soutenoit encore puisque l'artiste, reduit à faire du neuf avoit conservé dans sa memoire, non dans son ame, quelqu'ombre des tons grêcs et

hetrusques. Mais lorsque tout le monde vouloit de ses ouvrages, tout fut abatardi et retomba bientôt dans la modernité et le fatal collifichêt du siècle. Cependant je me flatte de vous fournir dans quelques mois un vase un peu plus inportant que ces bagatelles et dont vous serez contente.

Pour l'Homère, veuille Apollon et Minerve benir votre exclamation magnifique!

Je souhaite, ma Diotime, que vous prechiez à Munster la theorie des vases avec succes. Je suis fâché de n'avoir pas vu votre sculpteur. |

N'avez vous pas encore le livre intitulé Dieu, l'Homme et la Nature? dont je vous ai parlé? Je vois qu'à la honte du siècle, ce livre, dont l'auteur ou les auteurs meritoient cent fois le gibet, trouve des admirateurs parmi de fort honnêtes gens, mais qui ne sont pas des genies comme vous jugez. Lorsque vous verrez le livre, vous serez bien etonnée qu'une telle misère puisse faire serieusement du mal. C'est une des quintessences de l'Illuminatism.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Si le Prince se trouve à Munster, je vous prie de me rappeler favorablement à son souvenir.

Le jeune Camper est parti pour la Frise, mais se fixera avec son cabinet en Hollande.

Mon medecin ne m'a pas gueri encore.



Lettre 10.49 – 26 juin 1789

La Haye, ce 26 de juin 1789 • N° 49

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir la vôtre du 23. Le tableau de vos coliques triple les miennes, qui exigent quelques fois de la philosophie serieuse, qui dans ces cas se reduit uniquement à la patience, chose fort dificile à definir. Je sçai bien que notre vanité peut lui donner souvent un

ton de vertu qui chatouille, comme notre sagesse lui peut donner celui d'une soumission raisonnable qui ressemble le plus à une consolation, mais dans le fond, de quelque façon qu'on tâche de l'enjoliver, elle est esclave et forcée, et par conséquent humiliante un peu, et fort incommode. Dans elle même elle est aigre et mordante, et pour vaincre son corrosif, il faut chercher un poison qui la tue dans un présent qui est futur encore.

Ma cherissime Diotime, si ce beau raisonnement peut servir d'une anodyne réelle dans les cas les plus poignants, vous ne me refuserez pas la gloire d'avoir fait une belle découverte, et tout cela par la seule force de mon esprit. |

Que mes lettres sont courtes jusqu'ici, c'est un bien ou un mal, dont l'apologie seroit aussi facile que larmoyante. S'il plait à Dieu que de nouveau je puisse m'occuper un jour, vous ne me ferez plus de cette espèce de reproches. Je languis après le moment qui me fournira une occupation qui m'occupe. Vous n'avez point d'idée combien la lecture me degoute, cependant c'est le seul aliment auquel mes facultés intellectuelles sont reduites: aliment beaucoup moins nourrissant encore que la fumée narcotique qui suffit à des milliers de mes heureux compatriotes pour soutenir leur existence intellectuelle. Je lis comme eux ils fument, dans le cruel dessein de tuer ce précieux monstre viellard-enfant qui ne fait rien que se tuer soi même; aussi ce qui me reste de ma lecture a toute la solidité de leur fumée. Si ce train de vie doit me rester, guâre mes hypochondres.

Je suis fier de vous avoir envoyé les cabayes. Elles me feront plus de bien qu'à vous.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër dans le monde.

Σωκράτης

Mes humbles respects au Prince et à Mr. de Furstenberg. Avez-vous eu des lettres du Chev. Landriani?



Lettre 10.50 – 29 juin 1789

La Haye, ce 29 de juin 1789 • N° 50

Ma toute chère Diotime, mon amie! Notre laconisme reciproque me chagrine beaucoup. Ce qui me console cependant c'est que pour cette fois le vôtre semble derivier de la benigne convalescence et de vos plaisirs, si avec le temps qu'il fait on puisse en goûter à la campagne. Quelle comparaison à faire entre cet été et le precedent! Cependant la pellucidité etonnante de l'air que je ne cesse d'admirer depuis 5 ans non seulement ne diminue pas, mais semble au contraire se perfectionner de jour en jour. Malheureusement c'est un phenomène qui ne frappe personne aussi prodigieusement que celui qui dès sa plus tendre enfance a hanté la dioptrique et le ciêl: phenomène le plus curieux et peut-être le plus inportant que la physique entiere ait fourni depuis que nous ayons d'histoire.

A present il s'y joint un autre encore qui est | peut-être aussi singulier, c'est qu'on voit tous les jours souvent 5 jusqu'à 8 etages de nuées, dont les flux et les reflux ont des directions totalement differentes et opposées. Bien des fois la plus basse etage n'a pas mille pieds de hauteur, et cela dans nos climats! Je m'occupe à lier ces deux etranges effets à quelque principe commun. Jusqu'ici assez infructueusement, mais etant très persuadé que si j'avois le bonheur d'y parvenir d'une façon vraye et palpable, je percerois aparenment dans la nature jusqu'au principe du quartz, et alors le Prince sera mon juge.

Pour ma santé, je vous en ecrirai dans huit ou dix jours. J'ai souffert beaucoup, mais avant hiêr mon jeune medecin, apres avoir essayé trois medecines consecutives, moins pour me guerir que pour épier dans leurs effets quelconques la vraie cause d'un mal fort compliqué, m'a administré une huile americaine qu'on exprime d'une plante venimeuse. S'il m'est permis de juger sur les prompts et etranges effêts que cette huile a produit provisionnellement dans mon corps, il me l'est egalement d'en conclurre à la possibilité d'une guerison entiere, ce que Dieu veuille! |

J'ai eu chez moi hier au soir les Bentinks et les Fagels, dont deux viennent d'arriver d'Angleterre. C'est une espèce de plaisir singulier que de voir si grand ce qu'on a manié si petit. Mon Charles en etoit. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils se mettent tous à vos pieds. Je ne sçaurois pas trop choisir entre Henri et

Jacques, ou plus tôt je le sçaurois bien, mais ce sont des choses dont on ne peut traiter que de bouche. Ce soir ils passent encore tous chez moi avec tout ce qu'ils ont de pierres gravées.

Antoine n'en est pas. Ce jeune homme se neglige d'une etrange façon, lui, qui auroit pu être sans comparaison la personne la plus consideré de la Republique apres le Stadhouder. C'est dommage, car foncierement c'est un excellent caractere et il a des lumieres. Vingt fois il me promet de venir me voir, mais il ne vient pas. Nous en sçavons la raison, car certainement je le haranguerois avec beaucoup de cordialité.

Si un jour le Prince s'amusa à mettre vos estampes en ordre, je serois charmé de sçavoir combien de livraisons vous avez de la collection de Henzy. Je sçai bien qu'il s'y trouve des estampes extraordinaires qui ne se trouvent pas dans les autres exemplaires publiés, mais je voudrois sçavoir quelle est votre derniere livraison. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans ce monde.

Σωκράτης

Mes tres humbles respects à Messrs. le Prince et de Furstenberg. La tête du Roi d'Angleterre est parfaitement retablie, mais pas à beaucoup pres son corps. Il est singulier, qu'après de telles maladies il reste toujours une espèce de crainte ou de honte de se montrer aux autres hommes, mal qui est presque invincible, ce que j'ai vu plusieurs fois. C'est une malheureuse defiance de soi même, etat affreux. J'ai vu pourtant des cas où ce mal fut parfaitement gueri, mais alors il faut des têtes peu communes.

Il faut me pardonner la longueur de cette lettre, ma Diotime, mais à la cloture de chaque demie centurie d'une année une longueur un peu honnête me paroît decente.

Lettre 10.51 – 3 juillet 1789

La Haye, ce 3 de juillet 1789 • N° 51

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vien de recevoir la vôtre du 30 à l'instant, et je n'ai qu'un moment pour y repondre. Je suis charmé d'apprendre au moins, que tant que cet hyver dure vous n'irez pas à la campagne. Il ne me fait pas autant de mal que je n'avois craint, ce qui me fait bien augurer de ma medecine. Mes douleurs sont extrêmement diminuées et cessent quelques fois pendant une demie journée et plus, entierement. Je dors la nuit plusieurs heures de suite. Depuis plusieurs jours j'ai quitté la chinchina sans que mes forces s'en ressentent. Plaise à Dieu que tout cela continue.

A la lecture de l'incluse je me suis aperçu des effets de mes maux ou de mes medecines. Il faut que je n'aye plus d'entrails, car sans cela il me semble que j'aurois dû être touché jusqu'aux larmes, ce qui n'est pas arrivé. L'ordinaire suivant je vous rendrai cette lettre precieuse. Quelle grandeur! Quelle delicatesse! Quelles tripes pour ses enfants et ses amis! Je serai charmé d'apprendre par quelle espèce d'éloquence on repond à un epitre pareil.

Vous sçauvez sans doute les grandes nouvelles qui nous sont venues avant hier de la France. Le Roy a voulu jouer l'autorité. | On n'a pas obeï. Necker a pris sa demission. Le peuple s'est {mis} en fureur. On s'est voulu servir du militaire, qui a refusé d'agir. Necker est rentré en place. Les Etats Generaux restent assemblé. Quel cahos. La France venge sur elle-même tout le mal qu'elle a fait à l'Europe entiere depuis plus d'un siècle. Il y a de l'apparence que cette royauté despotique des Louis va recevoir un horrible échêc.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, pardonnez moi ce billet. Je suis assez occupé, ce qui ne m'est pas arrivé de long temps. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chér dans le monde.

Σωκράτης

Lettre 10.52 – 7 juillet 1789

La Haye, ce 7 de juillet 1789 • N° 52

Ma toute chère Diotime, mon amie! La vôtre du 2 de ce mois me fait de la peine. Vos maux me pèsent plus que les miens. Vous êtes utile à un plus grand nombre d'individus. Moi je ne le suis plus qu'un peu à moi même, et je ne me quitterai assurément pas.

L'état de ma santé est encore tel que je vous l'ai peint dans ma précédente. Ma guérison est lente, mais cependant je n'ai pas lieu d'en désespérer. Dieu merci je n'ai aucune douleur qui ne soit assez supportable, et pour le reste je me porte bien. Le grand mal est que jusqu'ici je ne puis aller chez personne, quoique je puis faire des promenades d'une heure qui ne me fatiguent pas. Sans chinchina je conserve assez mes forces, et tant que cela dure, je ne m'en servirai plus.

Au départ de presque tous mes amis, un seul excepté, j'eus la fôlie de craindre l'isolation. A présent, au contraire je ne sçai souvent d'où les gens me pleuvent, et dans l'état où je suis, je n'ai plus la faculté ni le droit de les renvoyer avec decence; et de cette façon je reçois souvent avec une reconnoissance forcée des aumones qu'en conscience je ne sçaurois | évaluer qu'à un soufflet vigoureux, ou d'un bon coup de pied. Tout ce qui me reste dans cette triste situation, c'est un sage mensonge, en faisant dire que je dors, tandis que je savoure le plaisir d'un soufflet d'esquivé.

Ma chère Diotime, lorsque je vous entend prononcer le mot d'hypochondrie je fremis. Pas tant pour moi, depuis que je me suis convaincu, que du côté de l'ame, la base de ce mal est ou une fausse idée, ou une idée injustement preponderante, deux choses qui contemplées avec une hardiesse attentive s'évanouissent dans assez peu de temps si je ne me trompe. Et puisque je me flatte que j'ai le corps assez peu disposé pour favoriser la marche ou les progres de ce mal (Dieu veuille que je ne me flatte pas en vain!) de ce mal dis je, qu'il ne faut nullement confondre avec la melancolie qui est d'une toute autre espèce. Mais j'en fremis pour vous, non que vous ne soyez de toutes les personnes que j'ai connu dans ma vie, celle qui est naturellement la mieux en état de prevenir et de guerir cette maladie du côté de l'ame, mais puisque j'ai observé toujours

que dans de certains temps periodiques la disposition de votre corps admet ce mal avec trop de facilité. Je sçais bien que ce mal ne sçauroit durer qu'un certain temps, mais ne dura-t-il qu'un jour, j'en ai eu autrefois assez d'experience pour detester ces jours, et pour mettre la decouverte d'un specifique contre ce mal, beaucoup au dessus de celle de la pierre philosophale. J'en ferai très serieusement la recherche, et si mon specifique | ne guerit pas tout le monde, c'est qu'il y a une infinité de gens qui se croient hypochondriaques n'étant que fôls, ou qui se parent du titre pour faire croire que leur folie n'est qu'hebdomadaire, et ne tient pas radicalement à leur essence eternelle.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous protège avec tout ce qui nous est chér dans ce monde.

Σωκράτης

Distribuez mes respects selon votre haute sagesse.

La sagesse inattendue de l'armée françoise me paroît un coup de grace pour les despôtes.

Suivent nos meilleures nouvelles, l'état des armées de Joseph est incomparablement pire que l'année passée, qui leur a couté 90.000 hommes.



Lettre 10.53 – 10 juillet 1789

La Haye, ce 10 de juillet 1789 • N° 53

Ma toute chère Diotime, mon amie. Jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles. Votre justice est un sage justice, elle prevoit les delicts et les punit en attendant qu'ils se commettent, car le neant de ce billet ne meriteroit qu'un dedaigneux silence, si je n'avois le droit par une heureuse et longue experience de me flâter beaucoup plustôt de votre clemence que de craindre votre severité.

Le neant dont je vous parle est naturellement fatal et très involontaire. J'ai à ecrire deux lettres eternelles, où il s'agit de me blanchir de quelques justes imputations de negligence et de paresse. S'il etoit possible que jamais vous

eussiez pu vous trouver dans une pareille situation, vous sçauriez qu'on s'y sent verser du plomb dans les veines et de la bêtise dans l'esprit, et où tous les efforts de nos facultés ne produisent que des syllabes et des parolles incoherentes, | où il n'y a ni sens commun, ni rime, ni raison.

Tout ce qui me reste, c'est de forger deux gigantesques epîtres, que je rendrai tellement inintelligibles que cela paroitra du beau. Ils reussiront tous deux je vous jure, car l'un s'adresse à un Secretaire d'Academie si pedant, qu'il se gonfle lorsqu'il lit de l'incomprehensible, et l'autre à une personne si vielle, si vielle qu'elle paroît du temps où le Temps lui-même n'avoit pas encore de la barbe.

Depuis deux jours je me sens beaucoup mieux. Mon medecin m'ordonne de continuer encore sa benigne medecine. Jusques la nous sommes d'accord, mais sur l'article du regime il est inexorable. D'ailleurs il est doux et bon, et je me flatte d'en faire un metaphysicien.

Je vous supplie de faire agreër mes soumissions au Prince et Mr. de Furstenberg.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chers dans ce monde.

Σωκράτης



Lettre 10.54 – 14 juillet 1789

La Haye, ce 14 juillet 1789 • N° 54

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu avec la plus profonde reconnaissance vos deux lettres du 7 et du 10 de ce mois. La premiere contient entr'autres choses interessantes pour moi, le recit de vos conversations nocturnes apres une heure de sommeil, avec un quelqu'un ou une quelqu'une (ce que vous ne specifiez pas), ce qui vous empeche de rattrapper le sommeil. Il est naturel que ce phenomene ne soit pas inconnu à moi, qui dès ma plus tendre enfance ai tenu beaucoup plus essentiellement à la categorie des songes et du sommeil qu'à celle du reveil ou de la veille; cent fois mes maitres m'ont dit que je dormais, cent fois

ils avoient raison et me chatioient en consequence, mais cent fois aussi leurs leçons ne valaient pas un accueil plus animé. Enfin fort frequemment le meme phenomène me travaille avec quelque difference cependant. Au moment que je vais | quitter le vrai, souvent assez insipide, de l'état de veille pour me plonger dans ce vrai de Morphée, souvent plus ragoutant et plus curieux, un Spectre, dont je ne veux pas specifier le sexe non plus que vous, se met tout prôche de mon oreille, et si proche, que dans les cas qu'il ait un peu de barbe je puis en compter tous les poils. Ordinairement il a la physionomie assez agreable et la peau très lisse et très polie. Le Spectre me parle très distinctement. Pour la plus part du temps ce sont des questions. Je lui repond d'abord, quelques fois plus par politesse que par interet. La conversation continue, et je m'apperçois que de son côté elle s'anime de plus en plus, tandis que du mien elle se ralentit. Mes reponses deviennent plus laconiques jusqu'à ce qu'à la fin je ne lui repond plus et alors il paroît quitter mon oreille, car il ne me dit plus aucun mot. Voulez vous bien croire, ma Diotime, qu'il m'arrive quelques fois, lorsque la fin de la conversation n'est pas immediatement suivi d'un sommeil complet et parfait, qu'avant de m'endormir j'ai une sensation de honte et de regret de m'avoir debarassé de lui, tellement il y a de la douceur dans le ton de sa voix et de ses pensées. |

Pour être vrai il faut que j'ajoute que mon spectre, quel qu'il soit mâle ou femelle, est plus sage que moi, ce que je dois conclure de la sensation des peines que me donnent mes reponses pour leur donner toujours un ton d'apologie ou d'excuse. Il est singulier que moi, qui ai la faculté de me rapeller presque tous mes songes jusqu'aux moindres minuties, et celle de reflêchir et de raisonner dans mes songes preciment, et mieux peut-être que dans mes veilles, et celle encore de comparer dans le songe l'état de songe avec celui de veille, je n'aye pas celle de retenir ce que mon Spectre me dit.

Lorsque je dis que cela m'est arrivé frequemment, il faut entendre seize ou vingt fois dans ma vie. Je conçois aisement que des hommes sont parvenus à s'imaginer d'avoir un ange gardien ou quelqu'esprit familier, quoique je n'en croje absolument rien, meme sur des phenomenes comme celui en question; non que l'impossibilité en seroit demontrable, la possibilité de quelque chose de semblable le seroit beaucoup plus, pour de certains individus s'entend. Les

hommes qui auront les facultés requises pour se bien observer pendant tout le cours de leur vie, avec un vif desir d'en tirer parti, parvien|dront certainement à des probabilités etonnantes, d'où naitront avec le temps les plus inportantes verités. Ma cherissime Diotime, la metaphysique psychologique non seulement est encore dans son enfance, mais elle est un objet de risée pour la sagesse de ce siècle, qui de ce côté de nos connoissances, ne vaut pas à beaucoup près la folie des Anciens.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Une fois pour toutes je vous supplie d'administrer mes respects.
Je vous prie de me dire quel a été le succes de vos serises cet hyver?
Ma santé est à peu près comme vendredi passé.



Lettre 10.55 – 17 juillet 1789

La Haye, ce 17 July 1789 • N° 55

Ma toute chère Diotime, mon amie! Dans votre penultieme, car la derniere n'est pas arrivée encore, aparenment à cause des terribles pluyes qui ne cessent de tomber dans ce país, vous faites mention de la decouverte d'un pied de telescope, dont je souhaiterois bien d'avoir une indication un peu plus precise. Vous en avez eu un entr'autres, où s'attache une layette de bois doublée de drap, et qui sert ainsi en general pour toute sorte de lunette d'approche. C'est un trepied de bronze joliment fait, et qui est très pesant. Le plus expedient pour me le faire connoitre sera de m'en marquer le poid, alors je pourrai le comparer avec des machines que j'ai. D'ailleurs cela m'inporte de le sçavoir pour votre service.

Avant hier et hier je me suis donné la consolation de lire toutes vos lettres depuis le 1 de janvier de l'année courante. J'y ai trouvé, en promesse s'entend, | plusieurs lettres dont chacune couteroit plusieurs journées pour l'ecrire. Pour moi, j'ai pleuré sur cet enorme deficit dans mon thresor, mais pour vous, ma

Diotime, j'en ai fremi depuis la decouverte que je venais de faire au sujet du Spectre dont je vous ai parlé l'autre jour. Ce Spectre, qui l'auroit soupçonné, est notre conscience, qui daigne se personnifier de temps en temps, et épiant nos moments les plus tranquiles et les plus voisines du parfait repos, colle ses lèvres sçavantes sur une oreille revêche, et y fait couler avec bonté quelque reprimande energique. Je souhaite du fond de mon coeur, ma Diotime, que votre spectre ne vous incommode pas outre mesure, en faveur de mes pauvres interets.

Cette lettre auroit été infiniment plus longue sans une visite aussi chretienne qu'imprevue de Mad. Meerman, qui se met à vos pieds.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër.

Σωκράτης



Lettre 10.56 – 21 juillet 1789

La Haye, ce 21 de juillet 1789 • N° 56

Ma toute chère Diotinme, mon amie. Le 18 j'ai reçu la vôtre du 14 assez tard, et qui nous menaça de l'evenement d'une façon beaucoup trop vague et trop peu solide pour batir chateaux la dessus.

Le 19, un dimanche, je ne l'oublierai pas, je reçu la vôtre du 16 qui ne menaça plus, mais annonça le coup donné, c'est plus precis, mais beaucoup trop abrupt, car je puis calculer que vous n'avez eu que très peu d'heures pour vous preparer.

Enfin, ma Diotime, il faut se tranquiliser, et vous êtes trop sage pour n'avoir pas appris dans Epictete, que vous aviez un C muable. Que cette reflexion vous serve de consolation solide dans les evenements pareils à naitre. Elle opère meme dans les choses les plus petites, et je me rappelle d'avoir vu ceder à cette nerveuse leçon, les trop vives incartades, sauf respect, d'une puce cruelle. Vous voyez que dans le fond tout ceci mène à ma célèbre philosophie, qui nous apprend que pour vaincre les tourments d'une demangaison opiniatre, il ne faut pas comme on fait, ni gratter avec violence, ni retirer l'ame de cette demengaison, | il faut au

contraire, pour ainsi dire, mettre l'âme avec son nez tout dessus, et alors le fleau s'évapore souvent beaucoup plus promptement qu'il s'en seroit flatté.

Quoiqu'il en soit, il n'y a ni Roy ni Prince sur la surface de la terre auquel je souhaite des voyages plus propices qu'à l'Altesse en question.

Pour l'incluse de la vôtre du 14, j'en auroi soin, hélas la dame en question est à sa campagne, par conséquent je dois lui écrire. Vous l'avez sçu, prévu et voulu afin qu'une nouvelle correspondance piquante put moderer un peu la trop grande assiduité de la nôtre, hélas!

Je vous renverrai un autre jour la lettre de la personne que vous m'avez envoyée dernièrement. Je l'ai relu trois fois par curiosité, et je vous proteste en honneur, que j'avois supposé encore à cette creature six fois plus d'elevation, d'aparat et de style de société que cette lettre en manifeste.

Il y a un an que j'ai soupé chez une de mes parentes avec ses deux filles, qui étoient tres bien à tous egards pour autant qu'une soirée en puisse faire juger; ce que je ne comprend pas, c'est à dire pas trop bien.

Je compte que ma dernière ou ma penultième vous aura donné des lumières suffisante au sujet de ce perce-oreille incommode qui nous attaque vers l'entrée de la nuit. | Dimanche passé, occupé à diner dans ma petite maisonnette, je fus agréablement et singulierement surpris, en y vojant entrer le General de Schlifen. Je ne sçavois pas qu'il avoit changé de service et qu'il étoit gouverneur de Wezel et commandant des troupes dans ces contrées. Il ne me parut pas beaucoup regretter son ancien maitre. C'est un homme tres distingué et très aimable. Il viendra me voir encore, car jusqu'ici je ne sôrs pas. Hélas!

Une heure apres son depart, sa visite fut un peu contrastée par celle de deux sçavants, qui tous les deux avoient un talent rare qui manque certainement au general, sçavoir celui de pouvoir vous dire dans très peu de paroles tout ce qu'ils sçavent et tout ce qu'ils valent, et qui malgré un talent aussi precieux voudroient employer une eternité pour vous le dire. Si tous les hommes étoient comme cela, nous serions un peu plus bêtes, mais nous ne nous tuerions pas tant: avec tout cela j'aime mieux que nous sommes comme nous sommes.

Je n'avois ni le temps ni les moyens pour vous faire parvenir les nouvelles de notre ambassadeur en France. A present vous sçavez apparemment le tout deja. Je dis le tout, mais le tout est peut-être fort éloigné encore. Au depart | de

l'expres on ne sçavoit pas le sort de la fameuse Reine. Quel Roy! Il faut esperer que parmi les Princes il se decouvre un Grand Homme, qui ait eu l'adresse de se cacher depuis longues années sous le masque de la folie. Mais 1° il n'y a point de Princes fôls en France, il y en a de roués, mais ce seroit un masque trop etrange, et 2° dans un siècle où il est de l'essence de tout individu de ne porter jamais que son habit de dimanche, le phenomène d'une pareille mascarade seroit impossible.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie!, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



*Lettre 10.57 – 24 juillet 1789*⁸

La Haye, ce 24 July 1789 • N° 57

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas encore de vos nouvelles, en attendant vous sentez qu'avec le general de Schliefen nous parlons un peu de vous et des vôtres. Il part ce soir ou demain pour l'Angleterre. Son sejour n'y sera pas long. Il veut seulement y voir un peu la carte, ce qui etoit de meme son but ici, et c'est juste comme nouveau voisin. Je lui ai fait connoitre mon Grand Thesaurier.

Il a été à la Cour, et très etonné de l'etendue des lumieres du Prince.

Les affaires de la France font ici une grande sensation. On dit que Necker est à Amsterdam, ou bien à La Haye. Pour son secretaire cela est vrai. Le courier qui l'a manqué à Bruxelles, a fait son chemin depuis Versailles en moins de 17 heures, c'est bien allé. Les nouvelles qui nous viennent continuellement de là sont encore si confuses, que de fonder deja une histoire la dessus seroit un peu premature. Il suffit que la Bastille soit brûlée, que le despotisme soit detruit et que les honnettes gens triomphent. Mr. de la Fayette y joue un beau rôle et

8 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 446-447 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 43. (fragment).

figurera dans le monde. Juger Mr. Nekker me paroitroit infiniment difficile, faute de data suffissants, mais il est décidé que la nation lui doive une statue. Ce qui arrivera de la masse royale, c'est incertain. Bons Dieux, si cela avoit la faculté de pouvoir sentir comme un homme, quelle horrible richesse de sensations!

Pardonnez moi cette lettre, ma Diotime. Une medecine, quelqu'occupation et l'Envie la rongent à l'envi.

Adieu, que le seul Dieu nous conserve avec tout ce qui nous est cher dans le monde!

Σωκράτης

On dit qu'aux Païs Bas il fourmille de Princes et de Ministres françois, qui ont des consciences à racommer, ainsi nos soi disant patriottes trouveront de quoi se consoler.



*Lettre 10.58 – 28 juillet 1789*⁹

La Haye, ce 28 de juillet 1789 • N° 58

Ma toute chere Diotime, mon amie! J'ai bien reçu la vôtre du 23 d'Angelmodde, mais les affaires de maux qui vous tourmentent, dans une saison aussi triste que celle qui nous accable, et dans un endroit dont je ne vois la salubrité que par les yeux de la foi, agravent mes incommodités actuelles. Elles etoient d'ailleurs assez grandes pour rendre ce billet l'un des plus courts et des plus insignifiants de tous ceux qui dedecorent notre commerce.

Le General De Schlieffen, est parti hier, apres avoir vu manoeuvrer devant lui toute la guarnison pendant quelques heures de suite.

On ne s'occupe ici que de la France, pas tant encore pour ses rapports eventuels avec nous, que pour l'eclat et l'importance du phenomène. Et en verité auroit-on pu croire que la destruction du despotisme le plus insolentement altier, le plus solidement etabli de toute la chretienté, fut l'affaire de peu de jours? Ecraser un

⁹ = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 447-449 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 440 (fragment).

despote ou un tyran c'est peu de chose, mais abattre une machine aussi vaste, aussi artistement composée, par plus d'un million d'individus qui se tiennent, qui s'épaulent l'un contre l'autre, machine qui datte de plus d'un siècle, augmentant continuellement sa masse et sa force, c'est etonnant, pour autant que ce qui derive de l'activité des hommes a le droit de nous etonner. Il paroît bien que les derniers Louis et leurs ministres ont été dans l'erreur, comme tant d'autres hommes, en crojant que de tous ces automates de creation humaine qu'on appelle gouvernements ou constitutions le plus facile à executer sera le despotisme. Ils auroient raison si tous les vrais grands hommes qui naissent sur la surface de la terre naquirent avec des ailes, des cornes, des coeues ou d'autres monstruosités visibles. Et en raisonnant sur le passé il n'est guère probable que la maison de Bourbon eût fourni frequenment des monstres pareils.

Nous avons ici deja plusieurs personnes qui ont vu l'etrange spectacle de Louis XVI à pied, le visage esoufflé, mêlant | la sueur avec ses larmes, les cheveux en desordre, rempli de poussiere, humilié devant son peuple, tremblant à tout aspect, n'osant ouvrir la bouche pour parler, et pour comble de disgrace n'ayant rien dans sa personne, ni dans la trempe de son ame, ni dans son maintien de quoi forcer le spectateur du moins à une pitié un peu respectueuse.

Sic transit gloria mundi.

Si vous avez des nouvelles de Mr. de Serent je vous supplie de m'en dire quelque chose, car je m'interesse extrêmement au sort de personnes de cette trempe.

Adieu, ma toute chere unique Diotime, que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Lettre 10.59 – 31 juillet 1789

La Haye, ce 31 de juillet 1789 • N° 59

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu la vôtre du 28. Elle est peu volumineuse, mais il ne s'agit pas entre nous que toujours l'étendue de nos lettres rassassie notre esprit, cela dépend des circonstances. Il suffit proprement que la vue du caractère de la main tranquillise le coeur.

J'avois compté de briller dans celle ci par l'étendue, mais une visite longue et essentielle de mon meilleur ami ici en a disposé autrement. Le General Schlieffen et lui se sont vu et apprécié. Le premier n'a pas été pour rien ici, ni il ne l'est non plus en Angleterre. A son retour nous reverrons sans faute et alors je compte écrire un mot au Grand Homme.

Voici du plus intéressant et du plus tendre. Vendredi j'ai reçu N° 1 et hier le N° 2, mais ce qu'il y a de douloureux pour moi, c'est qu'à vue de pais toute cette affaire paroît se passer uniquement par billet, | tandis que je m'étois justement flatté de la faveur d'une lettre pour salaire du tendre epître que je venois de depenser.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκράτης

Il vient d'arriver un malheur ici, qui prouve bien l'importance d'apprendre à nager. Un jeune seigneur anglois se trouvant entre Amsterdam et Haarlem dans une barque avec son gouverneur et plusieurs domestiques, tombe dans l'eau et se noie à la vue de tous ses gens. Cela est cruel.



*Lettre 10.60 – 4 août 1789*¹⁰

La Haye, ce 4 d'aoust 1789 • N° 60

Ma toute chere Diotime, mon amie. J'ai bien reçu la vôtre du 30 et quoique la continuation de vos maux me navre le coeur, j'en suis payé en quelque façon par l'exactitude avec laquelle vous continuez à me donner de vos nouvelles. Trois mots suffisent pour former une lettre dans des circonstances pareilles, car sçavoir reciproquement notre etat c'est toujours une verité quasi presente, il semble qu'on se voit, qu'on se soulage, tandis que l'ignorer nous laisse en proye aux desordres de l'imagination, qui est souvent cruelle suivant le temps ou le vent qu'il fait. Dieu soit loué que Mr. de Furstenberg est encore avec vous et jouissant d'une bonne santé!

Vous aurez pu sçavoir par les gazettes il y a deux semaines deja, que Mr. et Mad. de Serent sont actuellement à Bruxelles, mais il s'agit du sort futur de ces excellentes personnes, puisqu'on assure ici que le Comte d'Artois se trouve sur la liste des proscripts. |

Il n'y a pas encore des nouvelles ulterieures de la France, un peu certaines s'entend; cependant je crois sçavoir comme vrai que les mecontents des Pais Bas ont envoyés une deputation aux Etats Generaux françois, et qu'il y a deja une reponse. J'ignore parfaitement ce qui pourroit être le resultat de tout cela. Le desordre est encore trop grand pour produire du precis. Il faut avoir de la patience. Mais lorsque je pense au grand nombre de nos bannis qui se trouvent en France, lorsque je me rappelle le credit momentané du moins d'un Mirabeau (qui cependant pourra tomber à l'arivée de Necker), lorsque je pèse les rapports eventuels que nos affaires pourroient avoir avec celles de la France, il me paroît de toute necessité de faire naitre differents ecrits, qui apprennent et prouvent aux vrais et dignes patriottes françois, que nos soi-disant patriottes sont de la classe des gens qu'eux ils appellent aristocrates, qu'ils ont été même à leurs gages, et qu'ils ne doivent leur existence qu'à leur propre bassesse et aux fourberies des aristocrates ou des royalistes françois. Je communiquerai ce soir cette idée à mes

10 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 448-449 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 441-442 (fragment).

amis, mais en attendant je serois bien charmé de sçavoir si le Grand Homme la trouve ou superflue ou peu inportante. |

N.B. On n'y prouveroit que la plus exacte verité.

Ma chère Diotime, hier et avant hier j'ai souffert beaucoup. Hier j'ai fait une promenade de plus d'une heure qui m'a un peu fatigué, ce qui fait que je n'écris pas commodement aujourd'hui. Post nubila phoebus! Mon medecin fait de son mieux et souvent avec succes. Il me charme par ses livres. Il vient d'en publier un in 8vo, où il apprend comment on peut se tirer d'affaire dans toute espèce de maladie, en manquant de pharmacie ou d'apothequaire, et en n'ayant que sa cuisine et son jardin. C'est une dissertation hollandoise qui a remporté le prix. Vous avouerez que la question est sage, et je vous assure que sa reponse l'est de même. Cela sera certainement traduit. Alors vous l'aurez.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que l'Être Suprême nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκρατης

Dans ma premiere ou ma seconde je vous dirai un mot sur
Homère et son Glaucus.



*Lettre 10.61 – 7 août 1789*¹¹

La Haye, ce vendredi 7 d'aoust 1789 • N° 61

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de lire dans la gazette que les enfants du Comte d'Artois se trouvent à Spa, et par consequent Mr. et Mad. de Serent s'y trouvent de même. Ainsi je compte que vous aurez de leur nouvelles, que je souhaite être aussi favorables qu'il est possible.

Jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles. Je n'en ai aucune à vous donner, pas meme de ma santé, de fort bonne s'entend.

11 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 448-449 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 442-443 (fragment).

Je vous avois promis de vous dire un mot d'Homère; quoiqu'il me reste peu de temps j'y veux satisfaire en peu de mots. Mr. de Villoison vient de donner enfin à Venice une Iliade qu'il avoit trouvé dans la bibliothèque de St. Marc, avec un immense scholiaste grec très ancien dont on n'avoit rien sçu jusqu'ici. Quoique nous sçavions que des Pisistrates, des Solons, des Alexandres, des Aristotes etc. s'étoient mêlés à l'envi de purifier Homere et d'en procurer les editions les plus fidelles | et les plus exactes, nous trouvons ici que les anciens ont employé du moins autant de soin à rectifier et purifier Homere que les modernes en ont employé à corriger nos livres sacrés. Nous y trouvons que chaque ville un peu considerable de la Grèce et de la Grande Grèce avoit une edition d'Homère affectée à elle, et due à ses soins.

Je serois trop long à present en vous en disant ici d'avantage, mais venons au passage de Glaucus, qui vous a fait tant de peine toujours et avec tant de justice.

On y trouve entr'autres une note (et notez d'Aristote lui même) qui prouve incontestablement qu'Homère y dit dans les termes les plus clairs et les plus usités.

Alors Jupiter éleva/anoblissoit tellement l'ame de Glaucus, qu'il troqua ses armes d'ôr contre celles de fêr de Diomedé.

Aristote ajoute, que d'un côté Glaucus étoit si fier de sa nouvelle amitié avec un heros tel que Diomède, et que de l'autre il meprisa son armature d'ôr, qui vu son age n'avoit pas fait encore beaucoup dans les combats, en la comparant à celle de fer de Diomedé, avec laquelle ce heros avoit fait déjà de si prodigieuses actions.

Je crois, ma Diotime, que cela vous plaira un peu plus que la leçon que nous avons, où il n'y a pas seulement du sêns commun. | De la France on n'apprend encore que du desordre. Je plains les François, car cette generation, je crois, n'y verra pas une constitution solidement établie, pas même peut-être l'apparence d'une consistance quelconque. Ce qu'il y a de certain dans leurs affaires, c'est que l'outrecuidance de la maison de Bourbon se peut compter pour detruite.

Deux choses me déplaisent déjà dans leurs affaires. L'une c'est la profonde politique avec laquelle le Roy demande à son peuple ou aux Etats des Ministres, ce que les Etats ne pouvoient faire par impossible, mais qu'ils n'auroient jamais dû refuser par une declaration aussi précise. L'autre c'est de voir reparoitre un Cardinal de Rohan parmi d'honnettes gens.

Adieu, ma toute chere unique Diotime, Dieu vous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami. Adieu.

Σωκρατης



Lettre 10.62 – 8 & 9 & 10 août 1789

La Haye, ce 8, 9, 10 d'aoust 1789 • N° 62

Ma toute chère Diotime, mon amie. Dieu soit loué de ce que je reçois une lettre de votre main! Je l'ai baisée avec transport, j'en avois grand besoin. J'étois d'une melancolie noire, qui lorsqu'elle se mêle avec de la douleur, fait une composition des plus desagreables, sur tout un jour qu'il fait beau, phenomène si rare maintenant et qu'on se trouve dans l'impossibilité d'en jouir. Alors il ne me reste rien que l'attendrissant aspect de votre ancien château et de ces dunes sacrées, si frequemment sanctifiées par l'enpreinte de vos pas. Lorsque je puis m'y rendre à moitié chemin au moins, comme cela m'arrive quelques fois, l'amèr de la melâncolie s'évapore, son beaume se repand sur mon ame et la fait aprecier la douceur de son existence. La lecture de vos lettres fait à peu pres le meme effet, et c'est pour cela que des demain j'irai reprendre le precieux coffre chez Mad. Meerman, qui d'ailleurs va pour quelques semaines à Bois le Duc. |

Je vous écrirai ensuite au sujet de ce coffre. Si apparenment vous aimeriez mieux le recevoir dans le premier ballot, sous la condition de me le rendre, en tout ou en partie, dans le cas que je pourrois en avoir besoin, ou le requerir.

Hier samedi, le Prince d'Orange a couru de grands risques. Il avoit diné chez Starrenburg à Leeuwenhorst, château que vous connoissez; en revenant à onze heures le soir, il étoit dans son carosse avec Kell, le Comte Marcé, et Boetselaer. En descendant d'un pont, le cocher ou le postillon prenoient un mauvais chemin et jettent carosse et tout dans le canal. Le Prince fut sauvé le premier. Si malheureusement il étoit tombé sous la masse de Mr. de Kell, vous jugez qu'il eut été perdu. Ils ont gagné Katwijk à pied pour s'y remettre un peu, et ce matin le Prince s'est montré à la parade et à l'église, à quoi il a très bien fait. Hormis

Boetselaer personne n'a eu grand mal à ce qu'il paroît. La nuit en arrivant chez lui, le Prince a été d'abord dans son ecurie pour consoler son ccher qui l'avoit servi longues années avec zèle et prudence, et dire à lui et ses gens que le Prince avoit vu que ce n'étoit qu'un malheur, où tous encore avoient fait de leur mieux, dont il les remercioit. Avouez cependant que c'est le vray moyen pour se faire aimer. |

Lundi

Il y a eu un horrible tumulte à Rotterdam. Le nombre des maisons ruinées, tel qu'on le debite, est beaucoup trop grand pour ser vous le communiquer. L'origine est tel. Un soit-disant patriotte avoit tué un homme d'Orange et fut pris. La Regence fit mine de le banir au lieu de le pendre, comme cela n'étoit pas tout à fait sans exemple. Le peuple devint furieux, disant une chose qui n'est que trop vraye dans le fond, sçavoir que malgré les grands changements faits avec tant de solemnité, il étoit resté un grand nombre de patriottes en place non seulement, mais que dupe ou foible on en avoit placé quantité de nouveau. Enfin la Regence a dû promtre de faire justice au contentement du peuple, ce qui est une singuliere promesse. En attendant la populace a declaré ses sentiments avec un peu trop de vigueur.

Ma toute chere Diotime, dans ma derniere ou dans ma penultieme je vous ai parlé d'une idée qui m'étoit venue et sur laquelle j'avois inplor le sentiment du Grand Homme. Je serai charmé de trouver dans votre premiere que vous y ayez pensée. Je crois encore la chose d'une fort grande necessit. Je l'avois donnée à | tâche à une personne qui fait ces sortes de choses, mais lorsqu'il m'envoya son travail, j'en fus epouvant, et je vis que pour obtenir mon but il falloit d'autres espèces de connoissances et d'adresse qu'on n'en trouve chez les gens qui ecrivent beaucoup.

Je n'ai pas pris hier le coffre encore chez Mad. Meerman. Je n'osai pas precisement, puisque je me trouvai dans cette douce melancolie qui nous vient de temps en temps, où chaqu'objet qu'on aperçoit, de quelque nature qu'il puisse être, ne plait pas à beaucoup pres autant encore par ses propres agrements actuels que parce qu'il se rapporte forcement à des evenements antérieurs, qui nous ont infiniment interesss. Ils causent un attendrissement de l'ame si douce et font couler des larmes si delicieuses, qu'il se peut bien qu'il y ayent sur cette terre des

situations plus vivifiantes, plus flatteuses et plus creatives, mais aucune où on aimeroit tant à rester. Qu'on appelle cela tant qu'on veut une molesse de l'ame, accompagnée d'une certaine debilité du corps. Vous connoissez, ma Diotime, à fond la situation singuliere dont je vous parle, et musicienne, vous m'en apprendrez la source et la valeur.

Adieu, ma Diotime adorable, que le seul Dieu nous regarde et nous benisse.

Σωκράτης



Appendice: lettre de Diotime, 14 août 1789

Copie d'une lettre à Mr. Hemsterhuys

Angelmod., ce 14 d'aout 1789

Je crois qu'il n'y a point de situation plus favorable pour la santé du corps que celle dont vous parlez, mon cher Socrate, pour quelqu'un surtout dont le système nerveux est habituellement tendu et en irritation. – quant à celle de l'ame, je crois qu'elle peut être nuisible aux ames naturellement moles et faibles comme la mienne – mais non à ces ames fortes et vigoureuses, qui savent conserver avec les renes du gouvernement de leur ame à chaque instant pusents à l'esprit cette grande verité, que le concert le plus sublime sous la lune ne sauroit être que moyen non pas fin – Qu'on peut bien l'ecouter en passant comme un voyageur jouit en passant d'un beau vallon – d'un beau site quelquonque, mais sans s'y arretter et dedaigner ensuite les bruyeres et les roches arides, sans lesquels on ne pouvoit parvenir à la fin proposée. Si vous me demandez ce que c'est que cette situation de l'ame, je vous dirai – qu'autant que dans ce très court moment | je puis le soupconner, je la crois composé de deux parties, l'une bonne l'autre mauvaise. La cause est pour l'ordinaire comme vous dites un tableau riche d'une situation passée qui se presente subitement à l'imagination et agit de là sur deux facultés - 1° sur l'organe morale passif, où il cause un attendrissement sur nous meme du genre à peu pres de celui que nous cause le grand Pompé errant et fugitif sur les cotes de l'Afrique, lorsque nous ne nous rappellons pas sa petitesse, ou bien la famille de Darius aux pieds de leur vainqueur, si nous lui pretons des charmes et une elevation d'ame qu'elle n'avoit peutêtre pas – et cette partie de l'attendrissement ne vaut rien – Secondement sur l'organe moral actif où avec le secours de la faculté poetique de l'ame, il se forme à proportion

de la richesse de cette ame et de la perfection de ces deux facultés – comment le nommerai-je – un prepentement plus ou moins riche d'un future hors des limites de ce monde, un clair de lune qui jette des rayons dans | un autre economie, où nos regards le suivent. Vouloir depeindre comment l'ame elle s'est affecté, lorsqu'elle entrevoit des choses qui n'ont point de signes communicables dans les langues humaines, seroit une entreprise aussi vaine que superflue vis-à-vis de quiconque l'a éprouvée.

Adieu, mon cher S., il est doux de penser que Dieu nous regard, et qu'en le regardant à notre tour nous nous voyons en Lui. Puissions nous nous y voir en toute eternité.



*Lettre 10.63 – 14 août 1789*¹²

La Haye, ce 14 d'aoust 1789 • N° 63

Ma toute chère Diotime, mon amie! Dieu soit loué que vous vous portez mieux.

J'avois compté de vous ecrire une assez longue lettre, mais un Monsieur qui s'obstine de ne pas partir d'ici sans prendre congé de moi, a ruiné mon projet, et même je n'ai pu lire encore la vôtre du 10 assez pôsement pour être en etat d'y repondre. D'abord que mon homme sera parti, je me mettrai en train de debrouiller ce qui concerne Mad. Hogendorp, et de m'indiquer ce que j'y dois faire.

Pour ce qui regarde les marques pour les livres, ma Diotime, vous sentez bien que vous me donnez la une occupation des plus picquantes que je pusse me choisir. Dès demain, jour du 15, jour si sacré pour moi! je vais essayer jusqu'où je serois encore en etat de vous satisfaire sur cet article. La nature du jour me marquera facilement les sujets que vous desirez. |

Je ne sçaurois vous dire combien je suis charmé d'apprendre que vous ayez des nouvelles du marquis de Serent, et plus encore de ce que Madame vous verra. Je conçois parfaitement l'espèce de volupté avec laquelle elle se verra dans vos bràs

12 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 450-451 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 443-444 (fragment).

dans l'état de détresse où je suppose que cette excellente personne se trouve. Si vous me croyez digne encore de me mettre à ses pieds, je vous conjure de le faire.

Je plains les Français du fond de mon cœur. La catastrophe qui leur vient d'arriver, doit arriver tôt ou tard sans faute par la nature des choses humaines, mais il est malheureux qu'elle s'est manifestée d'une façon si inprevue et si peu préparée. Jusqu'ici je n'y vois de l'ordre que dans un grand lointain et après plusieurs lustres de barbarie. Dieu veuille que leurs maux n'aient des influences trop efficaces sur l'Europe entière et toute la Chrétienté.

Avez-vous lu la préliminaire de la Constitution par un Abbé Sieyès? Cela m'a fait une peine infinie de voir que la première production d'une Assemblée, qui nous doit paroître aussi auguste, soit une pièce qui manque totalement à mon avis d'élevation, de lumières, d'ordre, de clarté et de style. Il me semble que Mr. Bailly en auroit fait toute autre chose. |

Adieu, mon unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans ce monde.

Σωφρατής

Vous ne me dites pas si le Grand Homme est déjà à Geismar.
A Rotterdam tout est rentré dans l'ordre.



Lettre 10.64 – 18 août 1789

La Haye, ce 18 d'aoust 1789 • N° 64

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vous suis infiniment obligé de la vôtre du 14. La philosophie recommence à se manifester dans notre commerce, et c'est ce qu'il faut. Je vois avec un plaisir infini que nous sentons de même non seulement, mais que nos philosophies se développent, se modifient et s'expriment de même. J'avoue que si la chose étoit autrement, il y auroit de quoi s'étonner, dans deux têtes, qui, pour me servir d'une expression du Grand Fürstenberg se sont frottées l'une contre l'autre avec tant d'assiduité depuis plusieurs années.

Si j'avois le temps que je n'ai pas à present, je vous regalerois de quelques reflexions sur cette concordance; à cette heure il faut bien le remettre. Ce qui me paroît pis encore, c'est que je dois remettre de meme à me guerir tant bien que mal d'une demangeaison que j'ai pour dissenter sur ces expressions si usitées de fin et de moyen.

Une substance qui pense et agit, bornée et par consequent créée, est eternelle par la nature de son | essence, car des le premier instant de son existence elle a acquise un rapport direct, non avec le temps ou avec des siècles, mais avec la durée eternelle qui emane de l'existence de Dieu. Or tout rapport est reciproque, et comme sa façon d'agir, de jouir, de souffrir sont successives, tout est moyen pour elle, et toute fin pour elle est à jamais absolument impossible. Le seul cas ou fin et moyen se confondent, reside uniquement dans la divinité, et c'est là qu'un oeil un peu curieux et exercé apperçoit en quelque façon la difference qu'il y a entre agir et créer.

Mais quittons cette matiere et montons au tapis, à l'Envie etc. J'en aurai tous les soins possibles.

Je serai ravi d'apprendre que vous ayez vu cette aimable famille du Marquis de Serent en bonne santé et philosophie!

Pour ce qui regarde l'Espagne, vous pouvez vous rappeler ce que je vous en ai dit il y a plus d'un an. J'avoue que j'avois attendu le commencement de cette affaire du côté de l'Amerique, mais travailler de deux côtés à la fois est plus energique. Je ne sçai ce que je ne donnerois pour passer un jour avec Miranda, et je me flatte qu'il le souhaiteroit s'il en eut le loisir.

Voila que j'essaye si je puis dessiner encore sans compas ni mesure quelconque. Cela va assez mal, mais dites moi par curiosité | si ce n'est pas là à peu près le vase avec le brin dont vous parlez. Vous en aurez d'autres avec des amitiés, des amours et des flêches dessus.

Je vous suis infiniment obligé de l'avis du Grand Homme, et je vous supplie de me mêtter à ses pieds.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher.

Σωκρατης

Je me sers toujours de Moreau pour embâler.

Lettre 10.65 – 21 août 1789

La Haye, ce 21 d'aoust 1789 • N° 65

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vous supplie de me pardonner ce billet dont toute l'essence vaut moins que rien. J'ai quelques occupations très desagréables et très exigantes qui m'attaquent justement dans des moments de paresse, qui sont uniquement physiques à ce que je me flatte.

Je suis heureux, ma Diotime, de n'être pas obligé pour le present d'alleguer des maux et des douleurs pour excuses. Il y a dix jours que j'ai souffert dans toute la force du terme. Mon medecin m'avoua que la medecine qu'il m'avoit administrée depuis quatre jours etoit la seule cause de mon martyre, qu'il me l'avoit donnée trop tôt pour faire un essai, mais que dans l'heure même il feroit cesser mes tourments, ce qu'il fit, car depuis dimanche je me porte si singulierement mieux que je m'en etonne. La douleur n'est que pour peu d'instants rares, et même elle ne merite pas ce nom en mâle philosophie. Ce qui est | le plus curieux dans sa nouvelle medecine et dont je n'avois jamais entendu parlé comme possible, c'est qu'elle donne un horrible appetit, joint à une sagesse en mangant, également horrible.

Je n'ai jamais soupçonné que sagesse et desir fussent drogues à se faire mêler de la sorte. Cependant cela est, et à cette heure, ma Diotime, je dois vous demander, si un tel compôte, un tel amalgame peut s'appeller un bien, ou un mal, ou un monstre absurde qui tient {les} deux natures?

J'espere que vous aurez mardi quelque dessein pour marquer, et un etat de mon commerce naissant avec la belle Envie.

Adieu, ma toute chère Diotime, benissez moi.

Σωκρατης

Nous avons ici deux terribles fleaux. Les petites verôles les plus cruelles, et des chiens enragés.

Jusqu'ici je n'ai pas de vos nouvelles, je souhaite que la famille du Marquis en soit la cause.

Lettre 10.66 – 25 août 1789

La Haye, ce 25 d'aoust 1789 • N° 66

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 21. Ce que vous me dites du vase est un objet extrêmement curieux pour moi et me fera penser. Si par hazard je puisse avoir un jour le simple contour du premier, copie contre les vitres, rien que le contour, cela me feroit plaisir. Vous sentez bien que cela me doit servir de lumiere dans ma theorie du Beau, qui me tient extrêmement à coeur.

L'inferiorité du dernier vase ne m'étonne nullement. Depuis le premier j'en ai fait 50 tout au moins precisement dans ce genre, mais tous inferieurs, et j'en ferois des centaines et des milliers encore, avec le même effet.

Je crois que je parviendrai à prouver clairement la raison de ce phenomene à tous ceux qui savent combien d'années cette theorie a labourée dans mon imagination.

Vous n'avez point de desseins aujourd'hui, puisque je n'ai pas eu le temps. J'ai dû lire. | J'avois donné à travailler comme je vous ai dit, mais on m'a trop obeï. On m'apporte des drogues trop richement mauvais pour être susceptible de correction. Tout y est dans le style des Mirabeaux et des Linguets. Tous prennent de la bile pour de la vigueur et une ironie maligne pour de l'adresse. Ce qui me fait plaisir, c'est que *York*¹³ étant ici, a tellement goûté l'idée, qu'il a promis qu'à son retour chez lui (où il est déjà) il y travailleroit lui meme ou feroit travailler. J'aime beaucoup mieux que cela vienne premierement de là pour plusieurs raisons. Je n'ai pas vu *York*,¹⁴ ce qui m'a surpris.

Je suis très fâché que vous n'avez vu Mr. et Mad. de Serent. Certainement je suis curieux de voir sa lettre dans l'occasion. Si mes circonstances me l'eussent permises, j'aurois été assurement à Spa.

Mr. de Serent pourroit bien gagner d'importance par toutes ces affaires. La predilection singuliere que la nation françoise paroît avoir pour le Duc d'Angoulême pourroit bien faire choisir ce Prince comme successeur du Roy

13 En chiffres: 66,43,14,69.

14 En chiffres: 66,43,14,69.

present. Du moins c'est un Prince dont l'origine date depuis Louis XIV, sans avoir passé par l'adultere ou l'inceste pour autant que je sache.

Que je serois curieux de sçavoir ce que le Grand Homme pense sur la France | et sa situation actuelle, et s'il y entrevoit deja une ombre de consistance et de tranquillité!

C'est à present qu'on voit absolument à decouvert la depravation totale de la Constitution du gouvernement, des princes, du ministre de l'armée et de la nation en France, et si heureusement à cette epoque votre Allemagne ne se trouva dans son ascendant, on n'auroit eu à craindre pis que les siècles barbares qui nous separent des Romains. Cette idée doit être extrêmement flatteuse dans l'ame de ceux qui se sentent avoir coöperé essentiellement à la rectification de l'Allemagne et au developpement des vertus et des facultés cachées dans son sein.

J'aurai soin du message à Boas pour Oldecop, dont la reponse m'a paru caracteristique pour le jeune homme.

Je n'ai pas encore des nouvelles de Mad. de Hogendorp.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans le monde.

Σωκρατης

Je languis apres les moments rares où vos loisirs conincideront avec vos desirs de me communiquer vos lumieres. |

Dans l'instant je vien de recevoir l'incluse avec un paquet d'échantillons. Je vous envoie la lettre par la poste, mais le paquet ne peut partir que vendredi pour Amsterdam et vous l'aurez le mardi ou le mercredi suivant, car je ne veux pas vous faire payer 4 ou 5 ducats de port par la poste d'une chose qui n'a pas trente sols de valeur.

Je me flatte que vous agreerez ce trait de bon sens, car apprecier le degre d'inpatience d'autrui, fondée sur des circonstances inconnus, ma paroît absolument impossible.

Appendice: lettre de C.W. de Hogendorp née van Haren, 24 août 1789

Monsieur,

J'avoue ma balourdise de n'avoir transcrit en français la note qui accompagnait les échantillons. Veuillez en présenter mes excuses à Madame la Princesse. Voici à présent mes informations ultérieures de cette étoffe gris-uni pour tapis de pied, comme la Princesse en avoit dans la dernière chambre à coucher à La Haye. Elle en peut avoir, ayant une aune de large et coutant onze ££s l'aune.

Veuillez de plus examiner l'échantillon ci joint qui me paroît plus chaud, moins salissant, plus fort, ainsi en plusieurs sens plus satisfaisant au but. Il a cinq quart de large et coute 19 ££ et demi.

Dans l'espoir d'avoir mieux fait cette fois, et présentant mes compliments à ma chère Princesse, j'ai le bonheur de me nommer, Monsieur, votre tr. hum. servante, Monsieur,

De Haren veuve de Hogendorp

{Lion}, ce 24 aout 89 |

[Couvert:] A Monsieur, Monsieur Heemsterhuyze, chez lui

*Lettre 10.67 – 28 août 1789*

La Haye, ce 28 d'aoust 1789 • N° 67

Ma toute chère Diotime, mon amie. Il y a autant de fôlle ostentation à se vanter de sa santé que de se vanter de sa sagesse et de son esprit. Dans les deux cas on se trouve souvent en défaut avant qu'on le pense. Depuis ma penultieme j'ai passé d'assez cruelles journées. Cependant comme on en sçait à peu pres la raison, je me flatte que cela va se remettre bien-tôt. Sans cet inconvenient, vous n'auriez pas attendu en vain de mes desseins etc., ce que la suite vous fera voir des que je serai de nouveau en train.

Dieu veuille que je date ma réelle convalescence de ce jour si sacré, dont je vous félicite, vos chers enfants et notre Grand Ami! Plaise à Dieu que nous puissions le celebrer ensemble l'année qui vient, avec toute l'alegresse qu'il demande. S'il fait beau cet apres diner, je me ferai transporter dans quelqu'endroit écarté pour

faire les ceremonies où je n'ai manqué qu'une seule fois, le jour qu'à Spa nous allames à la Sauveniere | à nous quatre si vous vous en souvenez, la veille du jour de votre depart pour la Hollande.

J'attribue en partie ma rechute à un escrit qu'un de mes gens dont je vous ai parlé avoit composé en françois, pour servir à ce que vous sçavez. Celui ci est un homme excellent pour le moral, un homme qui a rempli un poste tres considerable pendant plus de 25 ans à merveille, un homme très sçavant et erudit en droit et sachant une grande partie de notre histoire et de notre constitution, et qui joint à cela un zèle pour la bonne cause et une activité exercée très peu commune. Croiriez vous, ma Diotime, que dans le choix d'un tel homme ma sagesse et mon esprit se trouvassent horriblement en default. Or moi qui suis confit dans la lecture de Nyctologues et d'autres escrits de cette force, je vous jure que jamais ne sont sortis des Nyctologues de plumes mortelles, dont les sottises approchent de celles de l'ouvrage en question. Vous devez à mes souffrances et à ma mauvaise humeur de n'être pas regalée d'une douzaine d'echantillons.

Cependant vous aurez quelque chose en faveur de ce jour si sacrez. | L'auteur a de la verve et fait quelques fois le Ciceron par exemple. Il s'adresse à la nation que vous sçavez, et en parlant de la beauté de la couleur favorite de sa propre nation, il dit que la nature elle même a constatée la beauté de cette couleur, en commençant l'arc en ciel par elle et en la donnant à des fruits aussi bienfaisants qui le sont les carottes, les pommes de chine, les pommes d'orange et les pommes de curaçao. Voila mot à mot le passage de mon auteur.

Dites moi, ma chère Diotime, ce que vous feriez en vous trouvant vis à vis d'un tel auteur, d'ailleurs très estimable, qui exigeroit de vous serieusement de corriger un pareil ouvrage. Pour moi, j'ai fait la plus horrible figure du monde en suant à grosses gouttes et ensuite je l'ai fait convenir de cet axiome, qu'il est absolument impossible de corriger des traits de genie, fleurs si tendres qu'elles se fânent au moment qu'on y veut toucher, et qu'enfin cette ouvrage consistant pour la bonne moitié de ces traits de genie, etoit par consequent incorrigible. Croiriez vous bien que j'aurai de la peine à empecher l'impression de cette pièce? |

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que Dieu vous benisse et vous conserve avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Hier matin est parti l'échantillon du tapis par Amsterdam. Le soir de la journée de mon auteur, Mr. Camper le Drossart, de retour de la Frise, la corrigea en me lisant une espèce de vie ou d'éloge de son père, où je trouvai cinquante fois plus de sagesse, d'adresse et de génie que j'en aurois jamais attendu. C'est écrit en français.



Lettre 10.68 – 1 septembre 1789

La Haye, ce 1 de sept. 1789 • N° 68

Ma toute chère Diotime, mon amie! J'ai passé le jour sacré tout seul chez moi, puisque la chaleur ne me permettoit pas de sortir. Cependant je l'ai passé avec contentement et plaisir, et même utilement si je ne me trompe. Après les ceremonies finies, le hazard fit tomber ma vue sur un Alexis qui étoit là. Je l'ouvre justement à un passage où se trouva le mot d'instinct et je fus frappé pour la première fois, qu'un mot si familièrement employé en philosophie, en conversation, en bavardage etc. n'étoit pas accompagné d'une note des plus prolixes. Je regarde à mon côté, et voila précisément une assez grosse araignée qui commence sa trame dans la verdure devant mes yeux. Vous jugez bien que je la ai vu achever son ouvrage admirable avec volupté, et en le confrontant avec l'enfant nouveau né qui cherche le sein de sa mère, et avec le petit oiseau qui sortant de sa cocque avale un grain d'orge, comme si le grain et lui se connoissoient déjà de longue main. Enfin je fis la reflexion | heureuse, que l'expérience de l'araignée et celle de l'enfant et du petit oiseau, différent totalement l'une de l'autre, quoique nous sommes accoutumés d'attribuer sans façons les deux effets également à l'instinct.

Il est honteux pour les philosophes de n'avoir pas fait encore des recherches serieuses sur l'instinct. Je dis plus: de n'avoir pas donnés encore une description distincte de la nature et des bornes de cet instinct; chose qui me paroît assez facile.

A la fin des fin j'ai resolu le 28, jour sacré d'aoust, d'essayer cette recherche, et de vous en faire mon rapport le plus succinctement qu'il me sera possible, et avec la plus grande clarté dont mon pauvre clair de lune est susceptible.

Je crois que les idées innées ne se trouveront pas trop bien de mes travaux. Je crois que je parviendrai à un principe qui commence la où finit l'empire de l'instinct, et qui finit à son tour où l'intellect commence, de même qu'on trouvera un jour quelque principe mitoyen entre l'intellect et le moral. Si cette recherche est à la verité aussi facile qu'elle me la paroît, ma Diotime, elle sera dans peu à votre tribunal.

Je vous supplie, ma Diotime, au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de tant d'esprits aériens qui ne cessent de vous | soigner, de m'envoyer quelques peu de pages in folio de ceux que vous m'avez destinée dans vos moments de benediction et de graces.

Je vous prie, ma Diotime, qui est ce genereux C... qui ne fait que des ingrats dans ce monde? Peut-être a-t-il raison. Dans mon utopie il ne sçauroit y avoir un ingrat par impossible. Par exemple. Vous voulez me faire un bien et moi je desire le recevoir. Avant que d'en rien faire, nous serons obligés de nous rendre devant une espèce de juge confesseur. Vous lui direz doucement à une oreille ce que vaut ce que vous voulez me donner. Ensuite moi je lui fourrerai doucement dans l'autre de ses oreilles la valeur de ce que je desire de vous. Si le juge trouve la même somme dans chaque oreille, vous donnez et je reçois. S'il y manque un liard, point de bienfait entre nous sans grosse peine. Ne croyez vous pas, ma Diotime, que c'est faute d'une pareille dexterité que tout homme qui reçoit est ingrat, et que tout donneur est un Juif. Le même à vue de país je paris tout ce que vous voulez que notre C... genereux est un si vigoureux taxateur du bien qu'il fait, qu'il sent son Jerusalem à cent lieues.

Adieu, ma toute chère Diotime, si je ne ferme pas ma lettre, il est impossible que vous l'ayez.

Lettre 10.69 – 4 septembre 1789

La Haye, ce vendredi 4 de sept 1789 • N° 69

Ma toute chère Diotime, mon amie! La raison que vous avez un très petit billet aujourd'hui, et meme sans barbouillage, c'est que pendant ces deux jours j'ai joui avec volupté des plaisirs d'un enfant. Bien heureux ceux qui à mon age en sont encore susceptibles. La theorie des beaux arts m'occupe fort souvent jusqu'à la saturation, puisque je me suis accoutumé de fort bonne heure à les servir et respecter comme des sciences, et même les sciences les plus inportantes, convaincu avec vous que science et art fait un seul tout. Mais les productions des arts, il faut qu'elles soyent bien picquantes, bien neuves et bien parfaites, et qu'elles se presentent même au moment qu'il le faut, pour me faire goûter ce plaisir enfantin dont je parle, plaisir plus nourrissants et beaucoup plus réels que ceux que l'age et la societé nous enseignent.

Hier mon Grand Tresorier m'apporta un cadeau de la part d'une dame qu'il ne vouloit pas me nommer. Je sçai que c'est de Mad. Aylva, quoiqu'elle ne m'en ait jamais parlée. | A la premiere occasion je vous enverrai le cadeau pour vous le faire voir. Ce n'est qu'une tasse, un couvercle et une soucoupe de porcelaine dans un etui de maroquin fort propre. Les figures de la tasse etc. sont de la plus grande simplicité. La couleur du fond de la porcelaine est d'un beau bleu de berlin, cependant tout le fond de la soucoupe represente un grand medaillon rond d'un blanc de neige. Il n'y a rien sur ce fond que le trepied d'Apollon, peint d'un gris très leger et une messo-teinte. On voit une vapeur legere sortir du bassin du trepied; cette vapeur represente l'esprit du Dieu, qui doit impregner la Pythie lorsqu'elle est sur le bassin, de ses oracles. Sur la tasse il y a un grand medaillon blanc de neige, sur le quel avec les memes teintes du trepied on a copié, j'ose dire miraculeusement, le portrait de Diotime apres mon estampe que vous sçavez. Les bords des medaillons et tous les bords sont ornés d'une guirlande de branches de chêne et de palmier, tout en ôr.

Je vous laisse à juger, ma Diotime, si ce cadeau est bien et delicatement pensé, et s'il devoit m'interessier. Si la pensée est d'elle, je lui l'envie, car elle est trop riche pour être l'effet du hazard. Je l'attendroit plus-tôt d'un Goëthe, et réellement cela ressemble à son style. Votre portrait aura le | tièrs de celui de

l'estampe. D'ailleurs il ressemble à mon avis un peu mieux que mon dessein, qui m'a toujours paru pêcher par un ton un peu austère dans l'oeuil, que vous n'avez pas lorsque vous vous portez parfaitement bien.

Je suis charmé qu'on ayt à present votre portrait à la fabrique de porcelaine à Berlin, qui va en produire bien tôt d'autres exemplaires sans doute.

Vous sentez bien, ma Diotime, que j'ai d'abord confronté cette belle tasse avec cette autre belle que je tien de vos bontés depuis dix ans justement. La vôtre est beaucoup plus riche par rapport à ses contours et à la singuliere beauté de la porcelaine, mais il est evident que du côté de la peinture on a fait des progrès dans cette fabrique depuis ce temps. D'ailleurs vous me permettrez de confesser que l'aspect de ma Diotime sacrée me remplit plus et mieux mon ame que ceux de Platon, de Socrate et de Minerve, quelque profond respect que je puisse devoir à leurs divinités.

On m'a envoyé en cadeau une tasse et soucoupe d'Angleterre, que certainement je ne vous enverrai pas, de crainte que vous ne leur fissiez la justice de les jeter dans la rue. Heureusement cela ne me coute aucun port. Je fremis des cadeaux de gens sans tact et sans goût. Ceux là ne font que des ingrats dans le monde, mais ils n'ont pas le droit de s'en plaindre. |

Ma chère Diotime, pardonnez moi de ce que je ne vous entretienne de ma poupée presente. Si c'est une fôlie, je la partage richement avec vous. Ceux qui ne l'ont pas, je les laisse en paix, mais qu'ils ne pretendent jamais ni au bonheur ni à la sagesse.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Quand est-ce que votre Ami revient-il de Geismar?



Lettre 10.70 – 8 septembre 1789

La Haye, ce mardi 8 de sept 1789 • N° 70

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vien de recevoir deux de vos lettres à la fois, sçavoir une du 31 d'aoust passé, contenant le recit de votre indisposition à force d'échauffement pour des affaires, l'autre du 3 de ce mois courant de septembre, contenant plusieurs articles differents, auxquels je repondrai en passant.

1° Je suis encore à me tirailler l'esprit afin de comprendre que vous ayez été occupée pendant tant de mois à construire un si grand nombre de feuilles in folio, dans l'assurance, comme vous dites, que parvenues à leur destination, leur non existence y seroit jugée preferable à leur existence. Pour de la patience, j'en ai, puisqu'on l'a necessairement. Si elle est une vertu, elle est la plus vilaine de toutes, car elle ressemble le plus à la douleur. Ce qui est plus fort encore, c'est qu'elle ressemble au diable qui est un mal par essence.

En faisant ces belles observations, ma Diotime, on voit combien nos langues sont en défaut, et que par exemple le mot patience ne dit rien | de ce qu'il veut dire. Vous ajoutez prenons patience. Il faut dire prenez patience et alors le sens est: combattez avec courage et vigueur les injustices que je vais vous faire en vous retenant votre bien. Voila du precis et du clair.

2. Je compte d'ecrire demain à Mad. Hogendorp. Je lui enverrai un extrait de votre lettre pour autant que cela lui regarde, que je soutiendrai par mes prières. Quelques brins de tendresse entre deux ne sont pas vos affaires.

Si ce tapis est livré à Amsterdam ce que j'ignore, il doit partir de là pour Munster et alors je ne puis rien y ajouter.

3. J'ai donné par ecrit vos ordres à Boas par rapport à Oldecop, et il m'a repondu qu'il en auroit soin. Je crojois vous l'avoir dit.

4. Vous aurez un beau Paul Jones chaud et leger et un autre ordinaire comme on les fait en quantité ici, mais cela pèse. Je vous les dois.

5. Je n'ai pas reçu du vîn ni cette année, ni l'antérieure, ni l'antérieure. Si on n'envoye que du vîn en fust, sans autre chose, il me conviendrait infiniment mieux qu'il fut envoyé sous l'adresse si jointe, si cela se peut encore, si non patience. |

6. J'ai reçu des choux aigres au mois de may, mais dans un etat qui ne se dit pas entre gens qui ont bon néz.

Je vous felicite de votre fête et la benis. En attendant je m'amuse à merveille avec mon poupée. Henri viendra la voir ce soir. C'est le seul homme à La Haye qui puisse la sentir et juger. J'ai plattement interpreté le trepied l'autre jour. L'auteur de l'idée a sagement remarqué que le trepied est un instrument qui convient tout aussi bien à vous qu'à Apollon ou Hercule. Ainsi c'est votre trepied, où vous ferez passer vos propres oracles dans le besoin.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je dois fermer.

Σωκράτης



Lettre 10.71 – 11-septembre 1789

La Haye, ce 11 sept. 1789 • N° 71

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vien de recevoir la vôtre du 7 de ce mois.

1° Il ne s'y trouve aucune lettre à Boas, heureusement nous n'en avons aucun besoin, puisqu'au moment de vos ordres j'ai écrit à Boaz au sujet d'Oldecop, et il m'a fait dire qu'il en auroit bien soin.

2° Le 31 de mars je vous ai envoyé dans mon No. 26 un billet de lotterie 15713, mais comme vous ne m'en avez jamais accusé la reception, je l'ai cru egaré. Mais il n'y a rien à negligier, puisqu'il est fourni pour toutes les classes, et la lotterie finie, vous pouvez sçavoir à tout instant chez votre banquier si vous avez tirée quelque chose, et en cas que oui, vous pouvez avoir l'argent tout de suite chez lui, sans que personne sache ici, si vous avez gagnée quelque chose à la loterie; et c'est pour cela, ma Diotime, que je vous l'ai envoyé.

3° Pour l'affaire de la tapisserie, j'y fais passivement tout ce que je puis. J'envoie à sa maison les extraits | de vos lettres, ou les billets s'il y en a.

Elle n'est pas en ville. J'y joins toujours une lettre de ma main, pleine de mensonges pour autant que cela me regarde, je lui dis que j'ai l'honneur d'être

son etc., et j'ajoute encore que je suis ravi de l'heureuse occasion de pouvoir le lui dire. Cela n'est ni beau ni honête.

Pour vous dire la verité, ma Diotime, cette affaire est mal entamée. Si vous aviez seulement envie de sonder la degrez de gratitude de la personne, il me semble que vous auriez dû lui écrire une lettre de votre main, et ne pas traiter l'affaire par billet au moyen d'un homme qu'elle deteste, sachant très bien que je lui ai bouché l'entrée chez les gens de ma famille aussi souvent que je l'ai pu. Enfin, aussi tôt que j'aurois de ses nouvelles, vous les aurez tout de suite.

Voici des echantillons des plus belles etoffe pour un Paul Jones qui puisse vous servir. Les autres sont grossiers et pesants. Vous devez sçavoir que les Pauls Jones pour les dames comme on les porte à present, sont boutonnés et serrent la taille. Renvoyez moi seulement l'echantillon que vous choisissez, je vous en ferai faire comme il faut. Si ma chère Mlle Mimi en voulait aussi, il s'agiroit d'avoir la mesure. Pour la vôtre Bordas ne fait pas de la difficulté. Les hommes en portent de fort grossiers comme le vrai Paul Jones. |

Si jamais vous pussiez me faire avoir une copie du Symposium comme vous l'avez, cela me feroit grand plaisir. Pour que cette etonnante pièce fasse l'effet qu'il fait eternellement sur moi, il faut que le lecteur ou l'auditeur soit prodigieusement familler avec les personnes, leurs païs, leurs moeurs et leur siècle. D'ailleurs pour taxer la valeur réelle d'une pièce quelconque, on n'a qu'à compter le nombre des fois qu'on peut la lire avec le même enthousiasme. Le Phedre et le Simposium taxé de la sorte, on verra si je ne me trompe quelle difference il y ait encore entre ces deux. Or le Phèdre quel ouvrage cependant! Quelle tête que celle de Platon pour le sublime et le beau!

Hier, mon Henri a passé la soirée chez moi. Je ne l'avois pas prevenu. A la lettre, il a pali lorsqu'il a vu vous et votre trepied. Il a saisi à l'instant toute la richesse de l'idée en y ajoutant d'abord la guirlande de chêne et de palmier. Il m'a supplié de le mettre bien devotement à vos pieds. J'avoue que ce jeune homme a un tact prodigieux pour tous les arts, et dans cela il ressemble infiniment à son père. Son frère lui est peu inferieur.

Pour l'idée de la tasse encore, Fagel et moi nous sommes infiniment curieux d'en sçavoir le vrai auteur. Le cadeau est de Mad. d'Aylva. Il est venu de Berlin avec la Princesse. Voila tout ce que j'en sçai. Lorsque la A sera ici de retour peut-

être sçaurai-je d'avantage. | Si Goëthe etoit à Berlin, je ne hesiterois pas de lui attribuer ma tasse comme l'une de ses plus magnifiques idées.

Ma santé et mes maux ne sont guère bonnes aujourd'hui. C'est la raison que je ne parlerai pas des Pères ni de Luther. J'ai assez peu lu de Pères et moins encore de Reformateurs. J'ose dire cependant que parmi les Pères il y a eu non seulement de sçavants hommes, mais même de fort beaux genies; mais aussi y a-t-il eu parmi eux des gens ——— vraiment uniques. Que diriez vous, ma Diotime, d'un homme qui ayant peu lu et étudié les Pères, s'avisait cependant de disserter sur les pères en general et sur la valeur et la nature de leurs lumieres? Pour les Reformateurs, cela me paroistroient une chose plus facile, moins curieuse et de moindre inportance.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère dans ce monde.

Σωκράτης



Lettre 10.72 – 15-septembre 1789

La Haye, ce 15 de sept. 1789 • N° 72

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas de vos nouvelles aujourd'hui. Ce n'est par repressailles que vous en aurez peu de moi. J'ai quelques affaires et un peu de l'incommodité.

Voici un billet que je vien de recevoir de la maison de Mad. Hogendorp. Son tapissier m'a fait dire que demain à dix heures il sera chez moi. Je lui parlerai. Je me flatte que jeudi j'aurai une reponse au sujet des Paul Jones, au moins dimanche au soir sans faute.

Les affaires en France ne promettent que du cahôs. Dites moi, je vous supplie, si dans vos contrées ou dans ses environs il y a eu du mouvement. Je presume trop de votre sagesse nationale pour le croire et cela est vrai à la lettre. Jusqu'ici Dieu merci nous ne sommes pas beaucoup menacés. Le seul et le meilleur conseil qu'on puisse donner pour le moment à toutes les puissances sans exception, c'est

de tenir chacune ses armes dans la plus exacte discipline, sans quoi ce | pauvre monde court des risques étranges à mon avis, pour son moral et pour ses lumieres. Il est vrai que le despotisme sera detruit pour plus d'un siècle peut-être, mais qui inventera une subordination sage et necessaire, qui n'en porte le germe dans son sein? Il est vrai, ma Diotime, que fort souvent ces idées m'attristent et m'affligent, me menaçant de la plus noire melancolie. Je me demande meme souvent, si on n'auroit été plus sage et plus heureux en montant son esprit, de borner ses contemplations à des totals plus petits et de ne lui donner de l'expansion que pour embrasser sa maison, ou tout au plus sa ville. Dans des instants aussi humiliants j'ai le bonheur cependant d'appercevoir tout au milieu dans moi un petit Lutin, qui en riant me demande, combien d'etoiles y a-t-il depuis ici jusqu'aux Pleïades? Je rougis, je me tais, et je cherche et je trouve les bôrnes du physique Univers.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu qui constitue et modifie ces bornes nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

Je parlerai un autre fois de Peres, de Reformateurs et de {Dess...}.



Lettre 10.73 – 18-septembre 1789

La Haye, ce 18 de sept. 1789 • N° 73

Ma toute chère Diotime, mon amie! J'espère que vous ayez trouvé dans ma derniere un petit brin de papier, que j'avais à peine le temps de fourrer dans le couvert et dans lequel je vous priai de m'envoyer la longueur et la largeur de votre sale en pieds de Rhinlande.

J'avois chez moi le tapissier de la creature en question. Elle ne lui avoit pas parlée. Envoyez moi la moitié de l'échantillon et le prix qui y est marqué. C'est ce qu'il m'a demandé. Je le renverrai à cette femme qui le connoit cependant. Il m'a dit que toute la quantité qu'il faudroit n'étoit pas faite et que cela demanderoit du temps encore.

Ma Diotime, je vien de recevoir enfin de vos nouvelles par la vôtre du 14, qui tient à la verité beaucoup trop de l'oracle par son inintelligibilité. Or je suis le plus inepte explicateur d'oracles qui existe sans doute. Vous me dites Or voici les 2 echantillons qui me plaisent le plus. Vous m'en renvoyez 3. Vous dites | encore Parmis les minces voici qui me plait le mieux et ce mieux n'a aucun index qui l'indicque.

Comme il en est temps encore, puisque dans 3 ou 4 jours je puis avoir les Paul Jones faits, je vous renvoie les echantillons avec prière de rectifier vos oracles, sans quoi votre trepied aura la reputation de celui d'Apollon, que le Dieu manioit souvent avec un peu trop d'insouciance.

Adieu, ma toute chère Diotime, que Dieu vous benisse en voyage avec vos chers compagnons. J'ignore où vous allez et pour combien de temps. Lorsque je sçaurai votre retour, je vous ecrirai un peu mieux disposé j'espere. Adieu.

Σωκρατης

N.B. Je n'ai pas eu de vos lettres l'ordinaire passé.

Voulez vous bien croire que le plus grand plaisir que j'ai actuellement tous les jours, c'est de passer une demie heure avec vous et le trepied, et toujours cette chose me plait plus aujourd'hui que hier, ce qui ne m'est jamais arrivé que je sache avec aucune production. Marque certaine que la pensée de la chose vaut plus encore que l'exécution? Hier au soir j'ai disserté encore metaphysiquement sur cet effet avec mon Henri, qui adore vraiment les arts et se met à vos pieds. Mettez moi à ceux du Grand Homme. Adieu.



Lettre 10.74 – 22-septembre 1789

La Haye, ce mardi 22 de sept. 1789 • N° 74

Ma toute chère Diotime, ma tendre amie. Pour ne pas multiplier le galimathias, je vous dirai simplement que je vien de recevoir hier lundi deux de vos lettres à

la fois, celle du 11 et celle du 18, ayant reçu celle du 14 le 17 de ce mois. Si vous pouvez vous rappeler le contenu de ces trois lettres, vous pourrez juger aisément du desordre étrange de cette irregularité.

Je conçois bien la raison de ce phénomène qui est plus fréquent lorsque vous vous trouvez l'arrière saison à la campagne, puisqu'alors il peut arriver aisément que les lettres soient un moment trop tard au bureau de la poste pour entrer dans le paquet. On les y garde quelques fois jusqu'au second ordinaire suivant, ou ce qui est pis encore, on les met dans un autre paquet qui les fait trôter le monde et exiger les fraix de leur voyage. Cependant il faut que je vous dise trois choses sur cet article, 1° que le mal n'arrive pas souvent et que jamais il n'y ait eu de lettre perdue parmi la centaine que nous nous écrivons au moins par an; 2° que le mal cesse aussi tôt | que vous residez à Munster; et 3° que Mr. le maître des postes, Mad. son épouse et tous les siens, m'ont traité depuis dix ans dans toute occasion d'une façon si honnette, polie et genereuse, que je rougirois de former dans mon coeur la moindre plainte à leur charge, fut-elle même un peu juste. Vous voyez, ma Diotime, combien je profite de mon commerce avec la femme reconnoissante en question.

Parlons de nos affaires. Pour les Paul Jones que je vous dois, je puis attendre encore aisément votre reponse à ma precedente. N.B. On n'y met point de doublure mais quelque parament. C'est Bordas qui en juge ainsi en qualité d'intendant de la garde-robe de la Comtesse de Merode.

Pour la tapisserie je ferai venir le tapissier demain et je ne vois pas que nous ayons besoin de la Vilaine.

Le General Schliefen est de retour ici. Il a passé hier la soirée chez moi. Apres demain il part pour Wesel. Il est parfaitement content de son voyage en Ang^{leterre}. Il a trouvé et laissé le Roy jouissant de la plus parfaite santé. Il m'a dit beaucoup de bien du Prince de Galles. Jeune et avoir des défauts, c'est dans la nature. Avoir de l'elevation, de l'honneur et de l'energie, c'est plus rare. Il m'a prié de le rappeler chaudement dans le souvenir de vous et du Grand Homme. Je m'en aquite avec ferveur. |

Dans la vôtre du 18 vous dites j'avois pourtant si bien mesuré. J'ignore ce que peut être devenu ma lettre. Mais cette lettre est celle du 3 de sept., que j'ai reçu le 6 en meme temps qu'une autre du 28 d'aoust. J'en ai communiqué d'abord des

extraits à la H. Ensuite je vous ai prié pour l'éclaircissement du tapissier, de prononcer seulement la longueur et la largeur des appartements. Vous venez d'y satisfaire, mais vous n'ajoutez pas l'échantillon ni le prix, dont je vous avois prié. Or je vous supplie encore pour votre propre bien de m'envoyer tout de suite un morceau de cet échantillon, car le tapisseur ignore lequel vous avez. La H. est absente, et encore si elle ne peut pas déchiffrer au tapisseur ce qu'elle a envoyé, nous sommes autant avancé que le premier jour.

Je suis bien aise, ma Diotime, et cela est très vrai, que ma bêtise naturelle m'oblige toujours à lire une lettre et tout, 3 ou 4 fois, avant que de comprendre. Si j'avois le soi disant bonheur de comprendre un peu, en ne lisant qu'une demie fois comme les personnes bien éveillées, aparenment ne jouirois je pas de cette grande celebrité d'exactitude qui compose une partie très inportante de mon lustre et de ma gloire, comme vous aurez très souvent entendu dans de grandes conversations.

Le dernier vin je l'ai reçu le 15 fevrier 1786.

Les derniers choux aigre le 26 de mars 1789. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, si vous m'envoyez encore l'échantillon tout de suite, vous pourrez avoir encore le tapis avant l'hyver.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher. Ma tête et ma main n'en peuvent plus.

Σωκράτης



Lettre 10.75 – 25-septembre 1789

La Haye, ce vendredi 25 de sept. 1789 • N° 75

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je vous écris celle-ci par besoin, par devoir, sans quoi vous n'auriez pas de mes nouvelles aujourd'hui, car je ne me sens nullement disposé pour écrire ou pour faire quoique ce soit, étant incommodé d'une colique qui ne me laisse aucun moment de tranquillité; d'ailleurs il y a de l'apparence que celle ci ne vous parviendra qu'accompagnée de

la suivante, car je suppose que le mauvais temps vous aura fait retarder un peu votre retour, afin d'attendre au moins quelques jours plus propices.

J'attends avec impatience les échantillons des Paul Jones, ainsi que celui du tapis avec le prix qui y est noté. Pour les Paul Jones j'ose répondre que vous les aurez avec le gél, car à tout prendre je les enverrais par Amsterdam plus tôt que de vous en laisser manquer. Pour le tapis, cela dépendra des circonstances, car il ne faut pas risquer que cela put rester en chemin pendant l'hiver. |

Le general De Schlieffen ne part que demain pour Wesel, la Princesse ayant voulu qu'il participe aujourd'hui à la fête de son maître.

Les aristocrates commencent tout doucement à se multiplier ici, pour jouir de notre liberté qu'ils ont tant souhaité à nous prendre. J'ignore encore si c'est un bien ou un mal. Peut-être un bien à tout prendre.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie! que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Dites moi, je vous en prie, si Jacobi est de retour à ses penates.

Dites moi de même en quel quartier du monde le Prince se trouve.



Lettre 10.76 – 29-septembre 1789

La Haye, ce 29 sept. 1789 • N° 76

Ma toute chère Diotime, mon amie. Il faut me pardonner encore la petitesse de ce billet, car je souffre beaucoup actuellement. Cependant j'ai voulu vous faire encore ce mot, et par instinct, et pour me plaindre derechef d'une irrégularité que nous devons tâcher d'éviter d'orenavant avec soin, sur tout lorsqu'il s'agit de commissions qui nous inportent. Je ne viens que de recevoir la vôtre du 20, sans qu'il y ait joint l'échantillon de la tapisserie que vous aviez choisie, ni le prix qui y étoit attaché. Le tapissier auquel j'ai parlé l'ignore. Il enverroit un homme aujourd'hui vers l'Envie. Si elle ne le sçait pas, nous sommes aussi avancés qu'auparavant.

D'ailleurs, la différence de onze et de vingt six sôls me paroît assez considerable pour vous proposer s'il ne vaut pas mieux d'avoir le bon pour seur au printemps que d'avoir le mauvais quelques mois plus tôt, ce qui ne seroit pas sûr même encore. |

Pour ce qui est des couvertures, je n'ai pas pu imaginer il y a 4 semaines, que Mr. Boas devoit écrire à Oldecop de vous envoyer 3 couvertures comme son père vous avoit fourni autrefois. Je croïois cet ordre donné, et j'espère que cette affaire sera finie à present, et que vous les ayez.

Ma Diotime, aussi tôt que je pourrai passer un couple d'heures dans ma bibliotheque je vous repondrai tant bien que mal par rapport aux pères de l'Eglise, et je vous marquerai alors comment on pourra avoir au meilleur prime les meilleures editions de tous les ouvrages de Luther, que je ne possède certainement pas. Pour la Bible latine, meilleure edition, j'en aurai soin.

Par rapport à des desseins, dans quinze jours ou moins je commencerai à vous satisfaire, aussi bien que vos chers enfants pour leurs albums. Il faut absolument qu'auparavant je reponde à un tas de lettres qui me tourmentent, qui me tuent. Je ne sçai si vous connoissez ce mal, sur tout lorsque les mains ne s'y prêtent pas assez, mais quoi qu'il en soit, il faut que j'avale cette calice en Socrate.

Adieu, ma toute chère amie, que Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère au monde.

Σωκράτης



Lettre 10.77 – 6 octobre 1789

La Haye, ce 6 oct. 1789 • N° 77

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier 4 oct., fort tard, j'ai reçu une des vôtres du 28 de sept, et ce matin le 5 d'oct. j'en vien de recevoir une du 1 de ce mois. Elles ne contiennent proprement rien par rapport à notre affaire d'essentiel que la mention d'une tapisserie de 17 sôls, sur quoi je me ferai infôrmer. Si le retard n'a tenu qu'à votre delicatesse de m'epargner 30 ou 40 sôls de ports, je

vous avoue, ma Diotime, si ce n'est une plaisanterie, que j'en suis indigne, car sur cet article je suis toujours le plus ingrat et le plus insoucieux des hommes. J'enverrai encore une fois chez la H. qui est à cette heure je crois à sa campagne, pour avoir des lumieres par rapport au tapis de 17 sols, en attendant votre echantillon. Samedi je lui avois depêché son tapissier avec les echantillons pour qu'elle lui dise les quels elle avoit envoyée, et lequel vous aviez gardé. Elle a dit qu'elle ne sçavoit pas, et m'envoye cet extravagant billet. Si elle me donne encore une semblable reponse, je la planterai là pour l'éternité et je tacherai encore de vous procurer un tapit, pourvu que mon etat n'empire pas. Pour à present il est tel qu'il m'empêche heureusement peut-être de vous faire une trop longue lettre en reponse de vos deux dernieres.

Pour l'épithete que j'ai donné à la creature: 1° Elle en a joui de tout temps dans mon tendre coeur et pour jamais; 2° Je vous supplie, ma Diotime, de me dire, où et quand j'aurais appris à me servir de moins rude à son egard: ce n'étoit pas sans doute entre nous et nos amis? et 3° J'ignore depuis quand vous avez le droit de lui supposer une vertu. Si vous l'avez, dites le moi, je lui ferai reparation dans mon coeur et par tout, car je veux bien me rejouir de pouvoir voir et croire des choses aussi peu visibles et croyables.

Vous sentez bien que cette lettre deviendroit trop longue etc. Ainsi finissons la.

Si vous pouvez avoir à Munster Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce, 7 volumes in 8vo, faites le venir tout de suite. J'ose dire que c'est un livre excellent pour vous, pour vos enfants et même pour Mr. de Furstenberg. L'auteur dit qu'il a travaillé 30 ans à cet ouvrage. S'il disoit 50 je le croirois mieux encore. L'idée est belle et neuve. C'est une espèce de roman, qui contient sans comparaison plus de bonne et vraie histoire de la Grèce que tous les Rollins, et toutes les traductions que les François ont publiées.

Adieu, ma chère Diotime, que le seul Dieu vous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Quelle personne va occuper votre sâle?

Lettre 10.78 – 9 octobre 1789

La Haye, ce 9 d'oct. 1789 • N° 78

Ma toute chère Diotime. J'ai eu ce matin le tapissier. Je l'ai envoyé avec une lettre à La Hogendorp. Independamment de cela j'ai fait tout ce qui est possible humainement pour vous procurer le tapis en novembre. Il n'est plus necessaire ni utile d'en écrire à qui que ce soit au monde. Vous sçauvez apres à qui est la faute, si vous ne le receviez pas, ce que je n'apprehende pas cependant. La part que vous y auriez vous même vous le sçavez.

Pardonnez moi cette lettre. Ma tête est d'une legereté qui m'étonne. Depuis un mois j'ai pris de l'opium, mais il ne me fait plus le même effet. J'espère que je vaudrai mieu l'ordinaire prochain. Il me faut du repos et de la tranquillité.

Adieu, ma toute chère Diotime et amie, que le seul Dieu nous benisse tous.
Adieu.

Σωκρατης

Je n'ai point de vos nouvelles.

Lorsque vous aurez reçu les Paul Jones, il n'y aura plus rien à decompter entre nous.



Lettre 10.79 – 12 & 13 octobre 1789

La Haye, ce 12-13 d'oct. 1789 • N° 79

Ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai jamais reçu de lettre de vous qui m'ait fait plus de bien que celle du 9 ce matin lundi. Je n'avois pas eu de vos nouvelles depuis le 1 de ce mois, et les precedentes n'avoient servies qu'à composer un cahos, dont je ne veux pas torturer votre memoire; aussi ne le pourrois je pas sans copier ces lettres et les billets de la Hogendorp?, ce qui me seroit impossible. D'ailleurs, j'avois d'autres idées très desagrees. J'etois très mal de mon mal, et par-dessus tout cela la crainte assez juste que ma main cesseroit d'orenavant à conduire une plume. Ce qui me paroissoit cent fois pire

que la mort. Je serois cent fois plus inutile que jamais; m'étant absolument impossible de dicter à un autre la phrase la plus chétive, tellement dans ma composition l'acte d'écrire et celui de penser se tiennent ensemble.

Dieu merci je suis mieux à present et sur tout pour ce qui regarde le dernier article, comme vous le voyez.

Malgré mon etat et destitué de vos reponses, je pris encore vendredi passé la resolution d'envoyer de grand matin le tapissier avec tous ses echantillons à Zion dans l'esperance que la dame y fut. Elle y fut. J'avois muni le tapissier d'un billet dans lequel je suppliai la dame au nom de tout, d'indiquer seulement un echantillon à son choix. Comment elle a sçu dechiffrer et comprendre ce billet, je ne le conçois pas encore. Cependant vers le soir je reçû la reponse ci jointe, et une heure apres les ordres sont partis pour Breda pour nous faire avoir le tapis, ce qui suivant l'homme pourra se faire dans 3 ou 4 semaines.

L'une des plus grandes erreurs qu'on ayt commises dans cette affaire, c'est que vous vous êtes imaginée qu'on trouva dans les boutiques des pieces de tapis de plusieurs centaines d'aunes. Or cela ne se trouve nullepart en Europe. Lorsqu'on veut de telles pièces il faut les faire faire ou en Ecosse ou dans la Baronnie de Breda. On en fait bien ici et ailleurs, mais pas à beaucoup près si bons ni si forts. Le tapissier m'a demandé encore si cela doit être cousu ici ensemble ou chez vous. Je serois d'avis de le faire dans la sale même, sur tout si l'etoffe tarde plus à arriver que l'homme nous flatte. J'attend la dessus une reponse succincte.

Ma chère Diotime, un ordre simple ou à elle ou à moi, il y a de l'apparence que vous auriez eu votre tapis à peu près à l'heure où je vous parle. Je me suis cassé la tête afin d'en trouver la vraie raison. Heureusement je n'en ai pas trouvé, car si j'en eusse trouvé une un peu plausible, je crois que je me serois jetté sur la recherche de la quadrature du cercle, quelque parfaitement inutile que je me flatte de l'avoir démontré. (N.B. Cette phrase n'est pas elegante).

Ma toute chère amie, ne parlons plus de tapis jusqu'à ce que l'etoffe arrive, ou jusqu'à ce que j'en ai des nouvelles. J'en efface l'idée par la contemplation assidue de votre tête et de votre trepied. Si je pouvois en fournir un semblable, soit à vous ou à ma chère Mimi, j'en serai fort aise.

Mad. du Tour, ma parente, reste en Angleterre aupres de sa fille, qui est enceinte, dont je suis très charmé, puisque depuis quelque temps j'avois craint

cet evenement moralement impossible. J'aime le mari et la femme et je sçai de science certaine que dans le fond ils s'aiment uniquement; cependant quelles heures n'ai-je pas passé l'année passée avec eux deux!

Je vous ai parlé dans ma penultieme je crois du Voyage du jeune Anacharsis par Mr. Barthelemy. Il vous faut avoir absolument ce livre qui est réellement excellent. Cependant, en avoir lu trois volumes, j'y ai decouvert un grand défaut, ce qui me fit de la peine. Peu de gens sont en etat de s'en appercevoir, mais je m'étonne qu'un si sçavant auteur ne s'en ait pas apperçu. Comme ce défaut fera ou peu ou point de mal, je n'en parle pas pour ne pas decrediter un ouvrage qui fera beaucoup de bien, mais lorsque vous lirez le livre je vous le dirai. |

Ma tête et ma main valent incomparablement mieux que la semaine passée; Dieu veuille que cela continue! Ma toute chere Diotime, mon amie, écrivons nous autant que cela se peut. Le volume des lettres n'y fait rien. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

A la fin de la semaine j'essayerai à dessiner.

P.S. Il s'est manifesté ici une friponerie, qui merite d'être divulguée. La Compagnie vend une sorte de noids muscat pour la moitié ou le tiers du prix des autres noids. Un vèrs est entré par un petit trou dans ces noids, s'y est promené à son aise, et en est resorti. L'arome de ces nois est aussi bon que celui des autres, mais vous sentez que c'est la legereté du poids qui en fait le bas prix.

Des scelerats les achètent et versent dans ce petit trou du plomb fondu qui n'est pas pur, et bouchent le trou après très facilement. J'en ai eu dans mes mains, et je vous assure que vous et moi, ne sachants pas la chose, nous manierions et nous rapperions ces noix sans nous en appercevoir le moins du monde et nous avalerions le plomb. Lorsqu'on le sçait, on y voit quelque brins brillant metallique, mais vous sçavez que la scorie du plomb a la couleur du muscat.

Adieu, ma Diotime, gardez vous des noids {muscats.}

Lettre 10.80 – 16 octobre 1789

La Haye, ce 16 d'oct. 1789 • N° 80

Ma toute chère Diotime, mon amie! Vous devez me pardonner encore le petit volume de cette lettre. J'avois à racommoder encore de très ennuyantes affaires au sujet de la médaille que vous sçavez, affaires qui ne méritent pas certainement de vous être communiquées et de salir votre imagination.

Pour ma santé elle est en tout beaucoup meilleure que la semaine passée, et Dieu merci l'incommodité à la main ne me donne plus beaucoup d'inquiétude.

Hier j'ai fait encore une forte promenade à pied jusqu'aupres de Niethuis, mais les changements du local dans les environs m'affectèrent de sorte que je n'osois pas approcher de ce château intéressant. Cependant au premier jour que j'essayerai un tour en voiture, je me propose d'aller reconnoître ces contrées avec volupté.

Heureusement, ma Diotime, vous n'avez point d'idée d'un homme qui jouit à peu près d'une santé de la plus verte jeunesse, et qu'une seule incommodité chasse de la société. Je suis dans le triste cas et cela dans un temps où la perspective de tant de belles fêtes se présente à nos yeux ébaubis. Et qu'est-ce que te font la cour et les fêtes? direz vous avec plus que de l'ironie. Hé bien il me semble que je n'en manquerois pas une si je le pouvois, tellement nitimur in vetitis semper cupimusque negata. Hélas! Caron est le vrai portier du palais de la sagesse. Avant l'accueil gracieux de ce galant homme tout est fôlie.

Je n'ai pas dessiné encore, mais je dois dessiner au plus-tôt une chose que vous ne me demandez pas, sçavoir quelques figures pour accompagner ma Lettre sur l'Optique. J'en ai gardé la copie, ainsi je n'ai pas besoin de l'original; mais après, il se pourroit que je vous demandasse la permission d'en faire imprimer quelques peu d'exemplaires pour des Landrianis etc. et cela pourroit être souvent de quelqu'utilité.

Il y aura plusieurs ventes de livres ici, ce qui me fera penser à une belle bible latine. S'il ne s'y en trouve pas, je ferai autre chose.

Adieu, ma toute chère, unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης

Est-ce que le Prince de Paderborn est venu à bout des brouilleries de Hildesheim?

Jusqu'ici je n'ai point de vos nouvelles.



Lettre 10.81 – 20 octobre 1789

La Haye, ce 20 d'oct. 1789 • N° 81

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu la vôtre du 11 le 16, et celle du 16 hier 19.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer la mienne du 6 d'oct., N° 77. Je vous la renverrai si vous le desirez tout de suite, sans reflexion ou remarque quelconque. Ce n'est qu'une curiosité qui regarde ma propre composition.

Jusqu'à l'heure que je vous parle j'ai ignoré que Mr. Oldecop est mort. J'en suis fâché, car certainement il étoit exact, même depuis qu'il demuroit à Harlem.

L'Anacharsis a 7 volumes. Si d'ici à plusieurs années vous lisez un livre plus réellement instructif, je vous en féliciterai ma Diotime du fond de mon coeur. Je sçai bien, si par exemple votre but étoit de sçavoir la geometrie, les Euclides, les Archimedes, les Dalemberts vaudroient mieux; mais si vous desiriez de voir un tableau très parfait de l'humanité, précisément pendant ce laps de temps qu'elle s'est manifesté de la façon la plus picquante, tant du côté de ses vertus que de ceux de ses talents et de ses vices, je ne crois pas que vous trouveriez quelque chose d'approchant, pas même dans les originaux, car suivant mon calcul, il faudroit pour la plus part des gens bien plus que les trente années que Mr. Barthelemy y a mises, pour tirer d'un tel nombre d'anciens auteurs ce composé quintessentiel des moeurs de la politique, du commerce, du militaire, de la philosophie, des grands caractères, qui a formé le riche et brillant coloris du plus beau siècle de la Grèce. Ce seroit précisément un livre pour lire avec des jeunes

gens, et pour en disserter avec eux. Et je serois fort etonné d'apprendre que le temps qu'on donneroit à une pareille lecture put être remplacé par quelque chose d'approchant ou de meilleur, sur tout dans une education qui court à sa fin.

Si vous ne lisez pas le livre, le defaut en question (qui pèse beaucoup moins que je ne le croyois) ne vous fera aucun mal, et si vous le lisez, il sera très facile de vous l'indiquer, ce qu'il n'est pas à cette heure. D'ailleurs il ne vous fera guère du mal, puisque vous êtes déjà instruite avant la lecture. Cependant nous en disserterons encore un jour.

Les miserables nouvelles qui nous viennent sans cesse de la France me font penser à une sentence excellente et vraie de l'auteur d'Anacharsis. Il dit quelque part vous voyez Anacharsis, rien n'est si funeste pour une nation qui n'a plus de moeurs, que d'entreprendre de briser ses fêrs. Il le dit au sujet de Syracuse. | Le spectacle d'une personne qui meurt avec plaisir, est beau pour le mourant et pour le spectateur. Il est admirable lorsqu'on voit cette scène accompagnée d'une imagination nettoyée, saine, et tranquille.

L'amour ne diminue pas par avec l'age. Il y a trois amours; l'un, celui de la société, du mariage etc., fils de la nature brute, celui la s'use. Le second, le romanesque fils de la vanité et de l'imagination, celui la se lasse. Le troisieme, le divin et le vrai, fils de l'attraction universelle, il vit et se nourit dans son objet et coexiste avec lui.

Sur l'avarice j'aurois d'assez singulieres choses à dire, mais je ne l'ai jamais vu remplacer l'amour. Il est lui même une espèce d'amour, et très physique.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, ma main n'en peut plus. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Peut être ne pourrai je pas écrire vendredi prochain.

Lettre 10.82 – 23 octobre 1789

La Haye, ce 23 d'oct. 1789 • N° 82

Ma toute chère Diotime, mon amie! J'avois mis à la fin de ma dernière si je ne me trompe, qu'apparemment je n'aurois pas le bonheur de vous écrire aujourd'hui. J'ai mal compté, ce qui est assez humain. Je m'étois flatté d'aller pour la première fois depuis bien plus d'un an, à une campagne qui n'est qu'à une petite heure d'ici, mais je me trouvai trop mal pour l'entreprendre à cause de mon incommodité, pas justement à cause de foiblesse. La nuit passée j'avois abandonné mes médecines et sur tout l'opium, quoique cependant j'en avois diminué la dose déjà depuis bien des semaines. Je vois à ce qui me paroît qu'il n'est pas fort aisé de quitter cette drogue, après en avoir joui assez long temps sans aucune interruption. Elle est juste. Après avoir prodigué ses douceurs, elle punit l'ingrat qui l'abandonne, mais elle le punit trop sévèrement. Tant qu'on est bien avec elle, elle enjolive toutes nos idées ou en modère l'amertume, mais lorsqu'on la plante la trop brusquement, la cruelle nous quitte en nous jettant un crêpe noir, qui efface ou qui couvre ce | coliri flatteur et traître qui nous avoit ensorcelé. O populaire amour, reconnois y tes traits!

Je vous supplie, ma Diotime, de me dire si vous connoissez cet inconvenient, et quel est le moyen de s'en defaire; car de vivre éternellement avec l'opium et de lui devoir sa sagesse et ses lauriers, cela me paroît indigne d'un homme qui chercheroit la vraie gloire.

Vous sentez, ma Diotime, et vous me le pardonnerez, que je ne vous écris celle-ci que pour déchirer ce crêpe très réel, qui ternit toute mon imagination et m'empoisonne ma journée, malgré le fort prochain retour des seules personnes qui m'intéressent ici le coeur.

Il est vrai que la nouvelle du jour a de quoi egayer tout fidelle, mais le grand Joseph me pardonnera j'espère, que si je me rejouis de sa prise de Belgrade, je le fais plus encore en qualité de bon Chretien que dans celle de son profond admirateur.

Quel pauvre sort que celui du pauvre Roy des François! Je serois infiniment curieux de savoir ce que pense le Grand Homme sur le sort de cette nation, qui n'est pas encore proprement intéressante. Ce sera beaucoup si vos enfants en

voient le developement. Quelles revolutions ne ce preparent pas dans ce monde! qui cependant tous ne finiront qu'en bien, à moins qu'il ne plaise à la divinité de faire deloger les hommes de cette terre pour se fourrer ailleurs. Une comète pourra le faire. |

Adieu ma toute chère Diotime. Quoique j'en serois infiniment flatté, je ne vous souhaite cependant pas de m'écrire par des necessités pareilles à celle qui me dicte ce billet. D'ailleurs, votre philosophie dedaigneroit de tels remedes.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Je n'ai pas encore de vos nouvelles.

Pour surcroit à ma journée j'ai eu un monsieur qui a jasé lui seul pendant 50 minutes de suite. Je n'ai dit qu'oui et non, sans sçavoir sur quoi. J'espère qu'il ne m'en arrivera rien, mais apres coup je l'ai pris pour un emissaire de l'opium outragé.

Quand est ce qu'on possedera votre Prince ici?



*Lettre 10.83 – 27 octobre 1789*¹⁵

La Haye, ce 27 d'oct. 1789 • N° 82 [= 83]

Ma toute chere Diotime, mon amie! Comment j'ai savouré l'état de votre santé, vous le sentez aisement. Si je ne considère qu'une grande partie de ma journée d'aujourd'hui, cinquante instants m'y ont dit, sans que je les questionai la dessus, que depuis cinquante ans je ne m'étois pas trouvé aussi parfaitement bien disposé, c'est une étrange situation. Je ne pouvois me lasser de le dire à tout ce que je voyois. Cependant la parfaite ignorance de la raison d'un tel phenomène et quelques instants moins propices qui ne tardent pas à suivre, font un contraste douloureux qui neanmoins me laissent la consolante idée de la possibilité d'une

¹⁵ = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 450-453 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 444-445 (fragment).

existence plus heureuse. Dieu le veuille, et qu'un reste d'activité se fixe sur un sujet intéressant qui puisse m'occuper et nourrir cet hyver.

Je crois que l'assiduité de mes deux enfants Henri et Charles Bentinck, qui desirent réellement à profiter, me déterminera à reprendre tout de bon le petit ouvrage dédié ou adressé au couple illustre que vous sçavez, à moins que vous ne voulussiez | que je restasse dans la carrière du dialogue philosophique, travail réellement plus pénible pour moi, et que les gens ne lisent que pour l'amusement à cause de la variété des objets. Enfin, ma Diotime, vous deciderez.

Les affaires de la France sont tellement encore du neuf pour moi, que j'ai peine à en retirer les yeux. Quel phénomène pour notre siècle! Ce siècle y gagnera certainement, car une posterité peu instruite croira y voir du Grec, tandis qu'il n'y a jusqu'ici que du plus plat moderne. Pour la nation, nous sçavons qu'elle étoit pourrie, avilie et vicieuse au possible, mais un ministere pareil à celui là depuis un demi siècle, cela est sans exemple dans l'histoire. Sçavoir detruire une armée de près de 300.000 hommes foncierement dans aussi peu de temps, c'est un art qui lui appartient. On peut juger maintenant comment une telle armée se seroit présentée devant un Roi de Prusse ou un Duc de Braband. Le plus heureux sort qu'il y ait à prévoir pour la France seroit d'être partagée par les puissances voisines, si les puissances pouvoient être d'accord. Sans cela il ne sera pas absurde de voir chasser les François de par tout comme les Juifs autrefois. Vous voyez, ma Diotime, que je n'ai pas grande opinion de ces pauvres etats, ni de l'ordre qu'ils mettront dans les choses; avec cela | aucun Prince dont les vertus et les talents ne soient connues!

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie! Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher.

Σωκράτης

Priez pour les François, car l'humanité et leurs horribles malheurs l'exigent.

N.B. On pend par ci par là chez eux quelques uns de nos patriotes à ce que j'apprend, ainsi de ce côté la on les a rendu orthodoxes.

*Lettre 10.84 – 30 octobre 1789*¹⁶

La Haye, ce 30 d'oct. 1789 • N° 84

Ma toute chere Diotime, mon amie. Le vin est arrivé à Rotterdam. Ainsi je l'aurai au premier jour. Les Paul Jones partent tout de suite, car le froid qui se manifeste ne permet pas de rien attendre.

Je ne vous fais que ce petit billet, ma Diotime, n'ayant assez de temps à ma disposition. Les nouvelles qui nous viennent à tout moment du Brabant sont infiniment interessantes, cependant il y en a dont la fausseté est manifeste. Parmi celles là je met sans doute la prise de Lillo, de Liefkenshoek et du vaisseau de l'Empereur sur l'Escaut; car dans 14 heures de temps nombre de nos officiers là bas auroient pus nous en faire parvenir la nouvelle. Mais aujourd'hui, que des gens disent avoir vu plantés les pavillons d'Orange sur les tours et les clochers de Malines et ailleurs, il faut se taire et patienter, non que ce phenomène me paroîtroit parfaitement absurde, mais il me paroît absolument inconcevable que les mecontents pourroient se proposer dans cette action un but un tant soit | peu raisonnable. Cependant nous vivons dans un temps tout fait pour les choses etranges, et qui figurera dans les annales du monde par les plus grandes revolutions. Dieu veuille qu'elles ne soyent pas physiques! Si elle ne regardent que la morale et la politique, l'humanité y gagnera beaucoup sans doute à la fin. Pardonnez moi que je fasse un peu le prophète.

Les nouvelles qui nous viennent journellement de la France sont affreuses si le quart en est vrai. Je sçai bien qu'on travaille encore à y remettre les chòses sur l'ancien pied, mais avec quelle esperance de succes je l'ignore. Peut-être seroit ce assez l'interet de toutes les puissances d'y rehabiliter la royauté jusqu'à un certain terme. Mais y a-t-il de la possibilité?

Adieu, ma toute chère Diotime, quittons cette politique. Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης



16 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 450-453 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 445 (fragment).

*Lettre 10.85 – 3 novembre 1789*¹⁷

La Haye, ce 3 de nov. 1789 • N° 85

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 30. Je l'ai parcouru et elle m'a dit assez que je dois la lire à mon aise. Je me trouve dans un fort grand embarras, non tant à cause de ma propre incommodité qui n'est pas pire, qu'à cause de la maladie de mes domestique et sur tout celle d'un très excellent garçon, ce qui m'oblige souvent de faire mes commissions moi même. Il est très facile de trouver des gens pour le menage, mais remplacer un domestique assidu, qui connoit toutes nos alures presentes, ne l'est guère, et encore je crois qu'il y ait peu de personnes qui s'en servent aussi peu que moi. C'est une charmante propriété des Dieux de n'avoir point de domestiques. Jupiter en a trois à la verité, et Junon n'a une seule fille de chambre qui fait en meme temps les messages, mais quels gens aussi que ce couple!

Nos affaires politiques sont assez singulieres ici. La Republique se conduit fort sagement. Toutes nos guarnisons sur les frontieres sont renforcées. Lorsque | les Brabançons paroissent armés sur notre territoire, on leur prend leurs, mais on leur laisse une entiere liberté.

Sçavez vous bien que ces Messieurs boivent publiquement à la santé du Prince Fredric d'Orange, comme Duc de Brabant.

Aujourd'hui on dit que Gand est pris. J'en doute, mais il est certain que le desordre y est epouvantable, et la conduite de l'Empereur est peu propre pour l'arranger. Il s'est plaint ici, mais quel mal veut-il que nous fassions à des gens qui veulent nous rendre tout ce qu'il nous a pris avec tant d'ingratitude et d'injustice? Avec toutes ses victoires gagnées sur les infidelles, sa situation ne me paroit pas des plus riantes.

En France il y a quelqu'apparence que la royauté trouve un parti dans les Provinces, ce qui ne fera pas renaître l'ordre, mais qui produira cependant une diminution de remue-menage, et cela suffit pour l'Europe.

17 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 452-453 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 446 (fragment).

Ma chere Diotime, j'ai assez lu dans votre lettre pour y avoir vu qu'elle ne m'a pas dictée les belles choses que vous venez de lire; aussi adieu la politique et pour long temps j'espère.

Demain vont partir d'ici trois balots pour vous. Deux grands qui contiendront la tapisserie et un petit qui contient deux Pol Jones pour votre usage individuel, un qui pourra servir pour homme, femme, ou tel autre sêxe que se puisse etre, et enfin le livre d'Anacharsis, que je vien d'achêver. Ce dernier article c'est par pur amour chretien que je vous l'envoje, car votre insouciance et incredulité à ce sujet ne le meritoit guere. Encore une fois, cette lecture est pour les moeurs, la religion, l'histoire, la politique, les arts, finance, commerce etc. etc. etc. la meilleure et la plus instructive que je connoisse, non seulement en premier lieu pour des jeunes gens presque formés, mais pour les hommes faits, qui ne pretendent pas avoir tout lu des Anciens. Que le Grand Homme me juge. Pour moi, j'y ai beaucoup profité.

Si l'ordinaire prochain j'écris, ou point, ou peu, vous en devinerez à peu près le desagreable môtif.

Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκρατης

Je suis bien mortifié que la Bible latine ne puisse pas encore entrer dans ces balôts, mais il y en aura bien autre encore, qui puisse partir par le chariot. Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie. Dans ma premiere je vous enverrai le compte du tapissier. Il m'a dit avoir ordre expres de la Hogendorp pour vous l'envoyer. Où est Jacobi? Quand le Prince sera-t-il de retour ici?

Lettre 10.86 – 6 novembre 1789

La Haye, ce 6 de nov. 1789 • N° 86

Ma toute chère Diotime, mon amie. Peu ou point ai je dit dans ma precedente. Je suis reduit au peu. J'ai bien relu la vôtre du 30 et la relirai bien encore. Cependant je puis dire à ce sujet avec la plus exacte verité, ce que feu mes amis Allaman et Tavel disoient toujours avec le plus grand mensonge, lorsqu'ils avoient lus quelques drogues de ma façon: Moi j'ai compris, les autres ne comprendront point. Nous parlerons encore de cette lettre.

Voici le compte que la H. m'a fait remettre par son tapissier.

Avant-hier sont parti d'ici pour Swol à votre adresse deux balôts au lieu de trois. En les voyant vous pourriez dire, pourquoi pas un au lieu de deux? Mais ce seroit outrager le sçavoir faire national d'un peuple très commerçant en fait d'emballotage. Outre qui ce seroit vilipender la sagesse individuelle de Mr. Moreau et de moi. | A present, ma Diotime, il n'y a guère de l'apparence que le gël vous prive de vos commodités desirées.

Pour les miennes, elles sont encore exactement dans le même etat, ainsi que je pourrois dire apparemment sùr l'ordinaire prochain ce que j'ai dit l'ordinaire passé sur le jour d'aujourd'hui (jour où Mercure a passé devant le soleil, pour moi pour la derniere fois, au moins du côté de la terre).

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër.

Σωκράτης

L'Empereur nous fait faire quelques compliments. Comment ce Prince peut-il douter de notre tendresse? qu'il a si bien meritée! par de si honnettes procedez!



Lettre 10.87 – 10 novembre 1789

La Haye, ce 10 nov. 1789 • N° 87

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai pas de nouvelles de vous depuis celle sans date et sans lieu, que j'ai reçue quelques heures après le départ de ma dernière. Je ne dirai pas de celle là ce que j'ai dit dernièrement d'une autre plus longue. Moi je comprend, mais les autres ne comprendront pas, car ni moi ni les autres nous n'y comprendrons jamais goutte, à moins d'une trentaine d'interpolations heureuses, qu'on ne sçauroit attendre que d'une inspiration. Il faut que nombre de phrases se soyent enfoncées trop profondément dans le creux de la plume sans avoir voulu sortir.

Je ne dis pas ceci pour faire l'éloge de la richesse de la présente, car on ne sçauroit être plus pauvre que je ne le sens à présent, mais j'aurai soin cependant que tout ce qui est dans ma plume en sorte. J'avoue que la chose est facile avec un vuide pareil à celui qui m'aneantit, et qui ne renferme dans son vaste volume que l'idée | du jour que je dois vous écrire, et vous dire encore que je respire et languis.

Hier nous avons essuyés dans la nuit un orage de tonnerre, d'éclairs et de grêle comme je n'en ai guère vu, et qui a fait bien du dégât. Il n'y a pas d'apparence que vous y ayez participé, puisqu'on m'assure qu'à Delft on n'en s'étoit pas aperçu. Quelle idée se faire de la vraye cause du bruit du tonnerre!

Avant hier mon Lichtenburg revint ici après plusieurs mois d'absence. Vous jugez que cela me fit du plaisir. Sa commission finie il a passé dans le Brabant, où il a vu l'armée des patriotes; il l'avoit trouvée beaucoup au dessous de celle de nos soi disants patriottes il y a trois ans, tant pour la discipline que pour les armes et les habillements. La plus part même n'avoient pas même des fusils. Cependant il est très vray qu'ils ont horriblement frottés les troupes autrichiennes, quoiqu'il soit également vray que le general autrichien doive être le plus inepte misérable qui se soit jamais vu à la tête de troupes.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère. Adieu.

Σωκράτης

Lettre 10.88 – 17 novembre 1789

La Haye, ce 17 nov. 1789 • N° 88

Ma toute chère Diotime, mon amie, la raison que je ne vous ai pas écrit l'ordinaire dernier est extrêmement rare dans mon composé, et je ne me souviens pas que jamais ce me soit arrivé d'une façon aussi déterminée. Lorsque vendredi mon domestique vint suivant la coutume éternelle me demander ma lettre, je n'en avois point, et je lui soutins en face qu'il n'étoit que jeudi. Il jura et j'ai dû regarder non seulement deux almanacs et une montre pour être convaincu, mais j'étois obligé encore de me rappeler par le menu toute l'histoire de mon inertie pendant plusieurs jours fort tristement passés. Il est vrai que la veille je n'avois reçu ni de vos nouvelles, ni des lettres ni des gazettes comme de coutume, à cause du gros temps. Lorsque j'étois convaincu, j'étois profondément triste, et dans l'état d'un homme à jeun qui arrive après le dîner. S'il y avoit eu une raison valable, la consolation auroit été naturelle et toute prête, mais une négligence de cette nature paroît indiquer quelque déclin de facultés, ce qui mortifie plus ou moins, sur tout lorsqu'on ne s'apperçoit pas encore que d'autres poussent pour les remplacer. |

Cette aventure cependant fut la cause que j'osai prendre la résolution à la fin, de faire venir le coffre que vous sçavez de la maison de Mad. Meerman qui est à Leide. Je l'ai ouvert, ma Diotime, avec beaucoup d'émotion. Jusqu'ici je n'ai fait à peu près que regarder ce qu'il y avoit dedans.

J'en userai sobrement, et lorsque j'en aurai joui à ma fantaisie, je regarderai le temps et la saison, et je vous l'enverrai tout de suite de la meilleure façon que je le pourrois, à moins qu'il plut à Dieu que je pusse le mettre au printemps prochain à vos pieds en personne. Mais hélas! je n'ai presque pas le droit de pouvoir l'espérer. Cependant jusqu'ici ma santé et mes forces se soutiennent, mais des douleurs et des incommodités sérieuses m'empêchent absolument de jouir de mes amis autre part que chez moi, lorsqu'ils en ont le temps. Voilà la cruauté de mon sort que je n'avois pas cru être aussi sensible. Je vais m'occuper tout de bon et j'espère avec succès, alors je n'aurai ni le front ni l'envie de me plaindre.

Je me souviens d'avoir dit quelques fois que je croiois pouvoir être à l'aise à la bastille pendant quelques années. Je crois qu'en disant cela j'ai dit une grande sottise, en me fondant sur une tête un peu plus meublée qu'à l'ordinaire. A present quelquefois j'admire Pelisson qui s'amuse eternellement avec son araignée. |

Dieu merci je reçois la vôtre du 12 qui me parle plus benignement de votre santé. Celle du 10 m'avoit profondement affligée.

Je vous felicite de la fête de ce cette charmante Amelie, et je vous supplie, ma Diotime, de baiser cet aimable enfant de ma part. Je souhaite que la fête du 6 prochain se passe avec la même allegresse.

Je m'eclaircirai sur la Bible en question; je ne doute pas que ce ne soit une curiosité amsterdamoise, horriblement couteuse, enfin vous le sçaurez.

Si vos propositions de travaux m'agreënt! En doutez vous? Votre lettre du 30 oct., horriblement ecrite pour le caractere, avec votre permission, est l'une des plus sublimes et des plus belles que j'ai jamais reçue ou lue. Je l'ai lu six fois et la relirai dis fois encore, non pour la mieux comprendre, car ce langage m'est assez familler, mais pour inpregner ma tête de l'exellence de vos expressions. Je voudrois pouvoir la lire avec Denis d'Halicarnasse, afin d'entendre ce maitre fol juger votre style comme celui de Platon.

Vous me parlez du 2 Alexis. J'avois laissé ce Dialogue dont vous m'aviez donnée l'idée, à cause d'une très exellente lettre de votre mains, où vous me fissiez voir par de très bonnes raisons que dans ce cas j'aurois dû fouiller chez les Romains et tirer parti des gardes pretoriennes etc. etc. Comme le but de cette pièce est changée peut-être, je l'acheverai aparament telle qu'elle est, mais | je vous en ecrirai encore. Pour un petit traité sur le tact sans doute cela me tient plus au coeur, car je ne sçaurois imaginer un sujet plus digne de vous être adressée. D'ailleurs j'aurai la commodité de trouver mon juge plus competent dans la personne à laquelle j'adresse mon ouvrage. Comme il n'a fait encore des experiences pour cette affaire, je crois avoir fait une trouvaille fort heureuse. Henri m'aporta hier au soir un petit fils de Mylord Nord, qui reste ici l'hyver et veut me voir souvent. Je lui ai trouvé un tact admirable. Il a bien voyagé. Il a beaucoup de lumiere, et pour le caractère il me paroît precisement le pendant de notre jeune Berlinois, fils d'un faux predicateur. Il parle de même comme tous,

un peu trop lentement. Enfin je m'en promet du plaisir, meme dans mes souffrances.

Adieu, ma toute chère Diotime, ma tendre amie, que le seul Dieu nous regarde avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης

Où est le Prince?



Lettre 10.89 – 20 novembre 1789

La Haye, ce 20 de nov. 1789 • N° 89

Ma toute chère Diotime, mon amie! Quoique je n'ai pas encore de vos nouvelles, je vous écris ce petit billet qui ne sauroit être long, car je souffre beaucoup, ce qui avec un corps sain forme un amalgame absolument inconnu à ceux qui n'en ont pas goûtés. Avant-hier j'ai été encore avant diner à Eikendu ijn et de retour à pied sans ombre de fatigue, moins même que je ne l'aurois fait il y a 40 ans. Mais que faire d'un corps qui ne peut plus jouir que de la nourriture et qui ne peut plus être présenté dans la société? Chez moi je puis jouir encore de la conversation de mes amis, qui doivent se faire à mes tristes alures, et souffrir patiemment que je souffre avec franchise et sans contrainte, ce qui ne se peut faire ailleurs. Lorsque la viellesse insolante nous attend avec des maux pareils, est-il decent de l'attendre? Il faut réellement de la force pour resoudre bien ce problème. Je languis apres les heures tranquiles où je pourrai m'occuper tout de bon, | alors s'il plait à Dieu, vous serez encore contente de moi.

Je vous rend les graces très humbles de l'excellent vin que j'ai reçu et que je me flatte d'entamer dans un couple de mois. Par rapport à ce vin, mon bon marchand de vin m'obligera dans peu de vous faire une prière, que je ne saurois refuser à un homme aussi moral et honnette que l'est ce Mr. Buyl. C'est un pendant de Van der Aa qui est eternellement à vos pieds. N.B. Van der Aa avoit perdu la pratique de la Cour comme faussement entiché de patriotisme. La Cour vient de lui rendre pleinement justice et sa pratique. Je me flatte que Mad. Aylva

et moi nous y avons le plus contribué, en faisant entrevoir avec decence qu'un certain Seigneur étoit un grand faquin.

Quoique je ne craigne pas beaucoup un hyver fort precece, je languis cependant d'apprendre bien tôt la nouvelle que vous ayez reçue ce qu'il faut pour pouvoir l'attendre de pied ferme.

Adieu, ma toute chere Diotime, pardonnez moi ce miserable billet. Dans le monde il ne vaudroit pas son port, mais entre nous il vaudra toujours plus que rien. Adieu, que le seul Dieu nous soit propice avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Je viens de recevoir la vôtre du 16, ma Diotime, fâché et etonné de ce qu'elle ne parle pas encore de l'arrivée des balots.



Lettre 10.90 – 24 novembre 1789

Leyde, ce 24 de nov 1789 • N° 90

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je ne sçaurois vous dire combien je me trouve dans l'embarras. Je n'ai pas de vos nouvelles, ce qui me fait craindre pour votre santé. Je n'en ai pas non plus de nos facteurs à Swoll, Messrs. van Coeverden, à qui j'avois tant recommandé de m'annoncer d'abord et l'arrivée des balôts et le jour qu'ils les auroient dépêchés pour Munster. Il commence à geler ici, et lorsque je pense à toutes les peines que je me suis donné pour vous les faire parvenir avant l'hyver, et cela peut-être en vain, cela me cause avec mes incommodités actuelles un malaise, dont je ne sçaurois ni ne voudrois vous faire le tableau.

Pour mon incommodité je suis obligé cependant de vous dire en quoi elle consiste. Principalement dans cet instant, c'est que chaque mot que je couche dans cette lettre me coute une minute de temps, ce que vous aurez peine à comprendre en ne jugeant que sur mon ecriture. Ce que cet inconvenient | a d'influence sur les pensées et leurs expressions ne sçauroit être bien compris que

par ceux qui ont tâtés de ce mal. Il me causeroit un chagrin très réel, si je n'étois presque persuadé que ce n'est qu'un accident temporaire qui passera.

Avant-hier j'ai passé la plus grande partie du jour et de la nuit à lire un paquet de vos lettres au hasard. Il contenoit la première moitié de l'année 1788, année qui n'étoit pas des plus intéressantes à ce que je supposai.

Vous ne sçauriez croire, ma Diotime, combien j'étois frappé de la quantité de choses admirables que j'y trouvai sur les Romains, sur l'éducation, sur la psychologie, sur la politique, sur différents sujets métaphysiques etc, etc. Vous aurez le bonheur de les lire un jour, et je suis convaincu que vous en serez tout aussi frappée que moi. Si vous les faites lire un jour au Grand Homme, il me jugera si j'ai failli en donnant à plusieurs de ces pièces l'épithète de vraiment admirable.

Pour vous peindre la richesse et la composition de mes affections pendant cette voluptueuse lecture, cela est impossible, cependant il faut que je vous en dise une singularité: il me paroît que je n'avois répondu à aucune de ces lettres, et à tout bout de champ je voulois avoir une plume pour | vous écrire, vous remercier, vous admirer, ou disputer avec vous. De temps en temps je continuerai cette lecture picquante les jours que je ne reçois point de visite, car il n'est pas de mon intérêt de rendre insipides à mes yeux ceux qui ont la charité de me venir voir.

A propos de visites, Mylord North, dont je vous ai parlé ne me néglige pas. C'est un charmant garçon pour le coeur, l'âme, les talents et les lumières. D'ailleurs il a un agrément pour moi, c'est de connoître particulièrement presque tous les Italiens et Piémontois que j'ai vu un peu de près ici, entre autre le Marquis de Rosignan, que vous avez connu et que j'aimai beaucoup pour la beauté de son esprit et son étrange philosophie pratique. Non que cette philosophie valut grand-chose dans le fond, mais toute philosophie pratique me paroît toujours quelque chose de beau et de rare à voir. Rosignan vit heureux avec une épouse qu'il adore.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher.

Σωκράτης

Lettre 10.91 – 27 novembre 1789

La Haye, ce 27 de nov. 1789 • N° 91

Ma toute chère Diotime, mon amie. Depuis la votre du 16 je n'ai pas de vos nouvelles. Je vous supplie au nom de Dieu de m'en faire avoir par pitié, ne fut-ce que par un laquai, afin que je sache l'état de votre santé précieuse et où j'en suis par rapport aux balots que je vous ai expédié le 4 de ce mois, sans que j'en aye rien appris jusqu'à ce jour. Si je sçavois promptement que vous ne les avez pas reçue, peut-être y auroit-il quelque chose à faire encore, au moins pour le plus petit, avant la grande gelée qui se prepare. S'ils étoient déjà à Maxhaven et que le canal fut gelé, je crois qu'il seroit assez facile de les obtenir de là par voiture. Je vous prie de vous en faire informer et de m'en informer tout de suite.

Aylva vint hier chez moi et me dit que S.A.R. étoit inquiète et fort étonnée de n'avoir aucune lettre de votre main depuis son retour dans ce païs. J'ai dit que depuis près d'un mois, vous aviez été très sérieusement incommodée et qu'à peine vous étiez reconvaléscente aujourd'hui. Je n'ai pas sçu qu'elle devoit passer chez vous à Munster à son retour d'Allemagne, et Aylva ne sçavoit pas me dire la cause du changement de ce projet.

Vous sçavez sans doute, que le Hainaut s'est déclaré libre et Joseph dechu de tous ses droits. La Flandre est entièrement dans les mains des vrais patriotes, et peut-être dans ce moment le Brabant aussi. Il n'est pas vrai que des troupes autrichiennes se soient tournées du côté des Etats. Elles se sont fait battre plusieurs fois, mais sont restées fidèles à leur grand empereur.

Nous sçavons par nos Ministres, qu'il y a des mecontentements sérieux, même parmi le peuple en Hongrie.

Il faut avouer que dans les affaires des Païs Bas, la République s'est conduite avec bien de la dignité.

Ma toute chère Diotime, mon amie, Dieu veuille que l'ordinaire prochain je sois un peu mieux et de vous écrire que maintenant, mais comptez que de bonnes nouvelles de votre part y auront la plus grande influence. Adieu!

Σωκράτης

Lettre 10.92 – 1 décembre 1789

Leyde, ce mardi 1 de dec. 1789 • N° 92

Ma toute chère Diotime, mon amie! Samedi 28 j'ai reçu la vôtre du 23 qui me rendit de nouveau à la vie. Hier le 30 je reçu celle du 26. Toutes les deux me parloient bien de votre santé, ce qui devoit me suffire, mais comme les balots doivent avoir une grande relation avec cela, n'en ayant aucune nouvelle jusqu'ici, une grande partie de mon mal aise me reste.

J'en écrirai aujourd'hui à Zwolle pour tâcher de me tirer d'inquietude. Vous sentez bien, ma Diotime, qu'un homme accoutumé à la sage regularité des mouvements celestes s'accommode d'autant moins du fol desordre de nos postes et de nos voitures.

Depuis deux jours et deux nuits mon mal est assez violent, pour le moment present il est perceptible et rien de plus. Si cela pouvoit continuer ainsi, je n'aurois à me plaindre que des agrements dont il me prive. Or je me persuade de plus en plus, que l'homme a besoin de quelques agrements meme pour vivre. |

Pendant mes souffrances je n'ai pas lu vos lettres et pour cause. J'ai lu pour la premiere fois *Das Leiden des jungen Werthers* de Goëthe. J'ai été souvent frappé de sa grande connoissance de l'homme et du coeur humain. Cette lecture très interessante ne me feroit cependant rien changer dans le jugement que j'oserois porter sur tous les ouvrages de ce grand auteur. 1° Je ne comprend pas comment un genie aussi beau et original par la nature s'est voulu abaisser à imiter les Anglois, non seulement la où ils sont réellement admirables dans toute la force du terme, mais dans leurs poësies et leurs romans, où ils ne le sont pas. D'ailleurs il me paroît que ce brillant auteur n'a pas eu le bonheur d'avoir un ami ou une amie (qui auroit dû être à la verité à peu pres de son etâge) pour tenir la bride à son imagination quelque fois trop ardente et fougueuse, et sur tout à son genie, qui souvent est indocile à tout frein. Son *Iphigenie* n'entre pour rien dans ce soi disant jugement, supposé même que j'eusse la competence de parler de pareils écrivains.

Hier au soir mon ami Van der Hoop vint m'apporter une mechante nouvelle que vous sçavez aparemment déjà, sçavoir que cet excellent general Schlieven a eu le malheur de se casser une jambe. | Il s'est fait transporter à Maastricht.

Cependant je puis vous dire qu'il est possible que ce malheur soit en quelque façon un bien pour lui, car je crois pouvoir vous assurer que l'armée entière qui servira à l'expédition projetée monte en tout à peine à 5000 effectifs. Or on ne doute aucunement ici que les Liègeois ne se défendent avec beaucoup d'opiniâtreté qui leur est nationale, et cela avec des forces infiniment supérieures.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.93 – 4 décembre 1789

La Haye, ce 4 dec. 1789 • N° 93

Ma toute chère Diotime, mon amie! Lorsque je vous écrivis ma dernière je n'avois pas à beaucoup près achevé le livre de Werther. A présent je l'ai achevé pour la première et la dernière fois de ma vie. Vous sentez bien que cet écrit a dû m'affecter violemment dans certains endroits et même trop quelquefois. Je n'en conseillerois la lecture à personne, de ceux du moins qui ont les facultés sensibles un peu analogues ou conformes à celles de Werther, car dans des situations analogues ce livre fera inmanquablement tout le mal possible. D'ailleurs il ne fera du bien à personne, car il manque de cet esprit rectificateur que l'âme cherche et desire toujours après avoir été si horriblement mal menée. L'illustre auteur manque presque par tout de cet esprit qu'il paroit ou ignorer, ou mépriser, ou négliger expressement pour donner le noir le plus foncé qu'il est possible d'imaginer. C'est trop Anglois, ou même trop Diderot. Le noir foncé ne montre que l'abîme, ou un rien dégoûtant, mais nuancé, il fait voir plus ou moins des objets déterminés, où on repose. |

Il vaut la peine de lire sur ce sujet la dissertation que Diderot a joint à son fils naturel. Cette dissertation est peut-être la pièce la plus parfaite qui soit jamais été écrite sur la poésie dramatique. Je ne sçai rien jusqu'où cette vie de Werther

est vraiment historique ou non, mais avouez, ma toute chère Diotime, qu'il y ait plusieurs passages qui ne sont ni dans la nature ni dans la vraisemblance.

Permettez moi, ma Diotime, qu'à l'occasion des lettres de Werther je fasse une reflexion sur ce style epistolaire abrupt, interrompu, qui est tellement en vogue aujourd'hui. Il est vrai que bien administré, il peut rendre quelque fois un bout d'esquisse heureux et hardi, mais jamais un tableau parfait. La pensée de l'homme n'agit pas ainsi et ne sauroit agir ainsi; elle est plus reguliere à moins que d'habiter les petites maisons, mais alors elle cesse d'être pensée, elle n'est rien et ne sauroit produire rien. Je n'ai jamais pu comprendre comment les Allemans, les François, les Suisses sur tout, se sont avisés de dérober des romans anglois ce style epistolaire absurde (à mon avis) et le transporter dans leurs langues qui lui sont beaucoup moins analogues encore qu'il l'est à la langue angloise. Quelques fois vous vous êtes servie de ce style dans vos lettres, mais jamais que je sache où c'étoit bon à quelque chose et que vos phrases-fragments | ne se liassent ensemble avec la plus parfaite aisance dans l'esprit de votre lecteur. Notez encore que si ces fragments ne remplissent pas d'elle même naturellement les vuides qui les separent, on devient obscur et on donne souvent lieu, malgré soi, aux equivoques les plus absurdes, qui dependent alors uniquement de l'esprit du lecteur. Je crois que celui qui a dit le premier qu'une lettre est l'imitation d'un dialogue a dit une grande fausseté.

Enfin pour ce qui regarde cet escrit de Werther. J'ai lu bien des ouvrages, où apres la lecture je me suis dit dans moi même, sans me questionner la dessus: Je voudrois l'avoir fait. Mais apres cette lecture je me suis dit tout le contraire, quoique je sens aussi bien qu'un autre combien de genie et de quelle espèce il en faut pour composer un ouvrage pareil.

Ma chère amie, pardonnez moi cette longue kirielle, mais je vous supplie cependant de vouloir me dire ce que vous pensez sur ce style abrupt, dont je ne vous ai jamais vu abuser, malgré notre puissante Reine la mode.

J'ai souffert ces jours ci, ma Diotime, outre mesure; c'est là la vie où il faut s'accomoder aussi. Que je languis apres les moments que je pourrai dessiner pour vous et satisfaire vos chers enfants au sujet de leur albums. Je penserez bien à ma chère Mimi apres demain. Il est vrai que tous les jours de ma vie je prie Dieu pour elle, ainsi je ne l'oublierai pas après demain. |

Le Corps n'est pas encore de retour ici. Folâtrer d'auberge en auberge c'est assez le train ordinaire de la vie, sur tout pour de certaines gens. Mon medecin me fait faire à peu pres de meme dans la boutique de mon apothecaire. Je voltige de flacon en flacon. Dieu veuille que j'y trouve à la fin celui qu'il me faut. Si non, il faut se contenter de celui de la patience, medecine souvent amère, mais qui laisse cependant toujours un sediment salulaire, l'indestructible esperance.

Mylord North qui devoit rester tout l'hyver à La Haye, vient de prendre congé, ce qui me fâche. C'est un excellent jeune homme, qui sçait bien du Grêc, c'est tout dire.

Je n'ai pas encore de vos nouvelles après lesquelles je languis infiniment. Je souhaite fort d'y lire le sort des ballots. J'en ai ecrit à Messieurs van Coevorden à Zwol avec ferveur.

Le sort des Païs-bas sera decidé plutôt qu'on ne le pense.

Adieu, ma toute chère Diotime, ma tendre amie, je me porte toujours mieux en prononçant votre nom. Que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης

Depuis un an je n'ai été à la Cour, quelle horreur!

Que fait notre ami Jacobi?

Je voudrois que Mr. Colson me fit une nôte de tout ce que vous avez de l'ouvrage de Henzi.



Lettre 10.94 – 8 décembre 1789

La Haye, ce 8 de dec. 1789 • N° 94

Ma toute chère Diotime, mon amie! Ce n'est que tantôt que je viens de recevoir la vôtre du 1° de ce mois, marque certaine à ce qu'il me paroît, que vos lettres arrivent presque toujours trop tard au bureau des postes à Munster.

Je suis charmé d'y apprendre que les balôts soyent arrivés, mais beaucoup plus encore mortifié de la mauvaise reussite des Paul Jones. Envoyer une mesure nous

auroit coûté si peu de peine! Ce sont les justes lamentations de Mr. Bordas. Si encore vous pourriez vous resoudre d'en envoyer, on pourroit vous en faire un comme il faut. En attendant vous aurez l'étoffe que vous demandez, et je pourrois vous faire avoir de l'autre en même temps, afin que le tout ne soit pas également gâté, pourvu que vous me marquiez d'abord la quantité qu'il vous faut.

Si votre tailleur parvient à vous faire quelque chose de tolerable de tous ces fragments, je lui baiserois les mains, car le tableau que vous donnez des difficultés à vaincre est beaucoup au dessus de mes conceptions. |

Je serai charmé d'apprendre vos jugements sur le livre de Mr. Barthelemi lorsque vous serez arrivée à la fin par l'autre bout, comme on fait ordinairement. En attendant je me contenterois de sçavoir ce que Mr. de Furstenberg en pense, s'il daigne ou puisse en faire la lecture. Du moins je puis avoir l'honneur de l'asseurer que ce n'est pas inférieur à l'ouvrage de Paeuw, qu'il a lu cependant en partie si je ne me trompe, par amusement. Or Barthelemi amuse aussi, quoique ce n'est pas de la même façon.

En vain, ma Diotime, vous m'avez flatté de la prompte arrivée du Prince. J'apprend qu'il ne sera ici que dans l'autre année.

Si vous sçaviez mes occupations medecinales actuelles, vous me pardonneriez aisement la maigreur de cette lettre, que je ne vous aurois pas écrite aparemment s'il n'étoit pas de la decence entre nous d'achever la centurie de l'année.

Ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami.

Σωκράτης



Lettre 10.95 – 11 décembre 1789

La Haye, ce 11 de dec. 1789 • N° 95

Ma toute chère Diotime, mon amie! Lorsque j'ai lu à Mr. Bordas le passage de votre lettre qui concerne les longs poils qui se rencontrent à angles droits, il a crié à l'horreur comme un homme qui aime et qui respecte son metier. Pour

prevenir une pareille incongruëté, vous trouverez dans le paquet qui vient de partir ce matin pour Amsterdam non seulement l'étoffe que vous me demandez, mais encore ce qu'il vous faut pour effacer le plus tôt possible jusqu'à la trace et la memoire de l'horrible modification de ces longs poils, joint à un memoire contenant les avis directoires de Mr. Bordas lui même, qui me jure qu'il n'a sçu calculer sur le nombres et les volumes des pelisses et des {rdincôtes} que vous vous proposiez de fourrer dans un Paul Jones.

Voilà, ma Diotime, tout ce que je pourrai vous écrire aujourd'hui. Je souffre beaucoup et plus encore par le genre des medecines qu'on me donne que par la violence du mal lui-même. Dieu veuille que dans un couple de semaines je voye jour à ma guerison, dont je commence à bien esperer à mesure que je souffre. Cependant j'avoue qu'une situation où l'esperance est en raison directe des souffrances n'est pas riante.

Ma chère Diotime, n'attendez pas de moi de longues lettres durant cette année. Je ferai ce que je puis, et d'ailleurs songez que l'année est trop vielle deja pour produire des fruits dignes du printemps. La prochaine commencera sous de meilleurs auspices!

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκράτης

Lorsque j'ai un moment pour lire, je lis Herder, le livre intitulé Gott. Lorsque je l'aurai achevé, je vous en dirai quelque chose. Comment Jacobi et lui sont-ils ensemble?

*Lettre 10.96 – 15 décembre 1789*¹⁸

La Haye, ce 15 de dec. 1789 • N° 96

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu le 11 la votre du 8, si je ne me trompe. J'ai eu d'abord soin de l'incluse.

Je n'ai pas voulu parler de votre style. J'ai voulu vous rappeler le style abrupt, et je n'ai pour le moment assez d'esprit pour vous en forger un exemple. Je voulais savoir si vous ne trouviez pas ce style abrupt dans le Werther et les romans anglais souvent aussi extravagant et hors de la nature qu'il me le parût à moi, sur tout dans des lettres. Le style epistolaire n'est je crois que le tableau de la manoeuvre naturelle de chaqu'intellect dans son imagination. Chaque individu a le sien propre, et n'en doit jamais changer que pour cause. Que nous trouvons nos styles reciproquement bons, cela paroît puisque nous comptons nos lettres par centuries.

A propos de style. J'ai lu le livre de Herder dont je vous ai parlé. Je ne connois pas de plus triste philosophie que celle la, si elle en merite le nom, malgré les fleurs que ce bel esprit ou même ce genie employe pour la decorer quelques fois. Il me semble que je me pendrois si mes facultés intellectuelles me fissent sentir que tout cela fut aussi vrai que cela est heureusement de toute fausseté. Comment un être se sentant | actif, libre et borné, peut-il avec un tel système se consôler du malheur d'être? Sans vouloir refuter ce système qui ne me paroît pas en valoir la peine, je vous demande, ma Diotime, quel grand homme, s'avisageant soi même apres quelque grand effort de vertu qu'il vient de faire, voudroit changer son etat avec celui du Dieu qui resulte de tant d'extravagances? C'est encore un exemple très brillant des effets de l'intellect, rendu vain par le peu de vrais triomphes que les grands genies ont remportés sur notre ignorance.

Les hommes savent, sentent, et prouvent l'existence réelle d'un Dieu createur et conservateur de l'Univers. Ils prouvent et sentent que dans l'essence de l'être libre, actif et borné il y ait un bout d'homogeneité quelconque avec ce Pere universel. Voila qui est bien et qui suffit dans l'état où nous sommes.

Bon Dieu, qu'après cela on jette un coup d'oeil seulement sur l'infinie immensité qui se trouve entre ce Dieu et nous. Mais non, ces enormes

18 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 146, p. 507-509.

philosophes sans ce coup d'oeil, franchissent cette immensité et nous donnent l'histoire succincte, un peu en raccourci il est vrai, comment ce Dieu se gouverne dans son Univers.

S'ils se contentassent encore de rechercher cette oeconomie dans l'infiniment petit absolu qu'ils connoissent un peu, le physique s'entend, à la bonne heure; mais ils comparent cet infiniment petit qu'ils connoissent à cet infiniment grand qu'ils ignorent, ils les lient ensemble, et cela doit faire un Tout lié et homogène! Je vous avoue, que cela m'a paru toujours la plus extravagante de toutes les demences dont l'homme en delire est susceptible.

Socrate et Platon ont eu cette affreuse folie en horreur, si ce n'est dans leur poésie divine, où il est permis de dire tout ce qu'on sent ou tout ce qu'on peut.

Herder est brillant, mais comme philosophe et penseur il ne me paroît pas comparable à notre ami Jacobi.

Avant que je l'oublie, je vous prie de vous rappeler s'il se peut avec peu de peine, si je vous ai écrit, soit cette année ou dans l'autre, sur les causes finales, et sur une methode de finir cette besogne par une contemplation du phenomène des sexes dans la nature. Je vous prie seulement de me repondre la dessus oui ou non.

Je vien de recevoir la vôtre du 11. Je compte que vous aurez demain tout ce qu'il vous faut pour corriger toutes les anomalies des Pauls Jones, dont les poils longs perpendiculaires me persecutent jusque dans mon lit.

Avant hier j'ai savouré pendant deux heures avec volupté la presence du Prince. Je suis charmé qu'il est de retour. Il se porte à merveille. Il s'est exercé aux echecs avec Hoffman. Il m'a raconté tant de choses que je n'entamerai pas de vous en parler aujourd'hui.

La mesintelligence entre l'Electeur et le Coadjuteur m'a paru curieuse, ainsi que la conduite de notre S. Père le Pape en ceci. Le Prince est bien avec tous les deux, et heureusement il ne s'est pas mêlé de faire le mediateur. Enfin il m'a tant et tant raconté, ma Diotime, que je brûle d'envie d'entendre le reste à la premiere seance. |

Vous ne m'avez rien dit de la fortune de Mr. Haze, de votre nouveau secretaire, de votre nouvel hôte, enfin rien rien de rien.

Demain j'aurai la meme tapisserie que vous dans ma prison, afin de sentir à chaque pas combien vous êtes heureuse.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκρατης

Ma future lettre ne pourra pas être aussi longue.

Pour mon etat physique je n'en parle plus. Dormir, souffrir et medeciner, c'est la mon pain quotidien!



Lettre 10.97 – 18 décembre 1789

La Haye, ce vendredi 18 de dec. 1789 • N° 97

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je n'ai pas mal prévu l'autre jour que celle ci seroit bien petite, car certainement je ne me sens pas bien. Je plains ceux qui se trouvent dans une situation qui pourroit leur faire envier les jours et les nuits que je passe actuellement. Je veux croire que le temps affreux qu'il fait ici y contribue. C'est une consolation que mon medecin me donne et que j'accepte comme telle, faute de mieux.

Ma chere Diotime, j'espère être mieux mardi prochain. Pardonnez moi celle ci, car je ne sçaurois faire plus ni mieux aujourd'hui. Que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami!

Σωκρατης



Lettre 10.98 – 22 décembre 1789

La Haye, ce 22 de dec. 1789 • N° 98

Ma toute chère Diotime, mon amie! Depuis la vôtre du 15 je n'ai pas des nouvelles de vous. Le Prince qui fut avant hier chez moi en avoit du même jour.

Je voudrais bien que vous pussiez me remettre la moitié de votre faim, car c'est actuellement l'une des choses essentielles qui me manquent, ce qui n'est pas étonnant dans un corps depuis tant de mois abimé d'huiles et d'alcalins, qui jusqu'ici ne mènent pas à grand chose, quoique je ne desespere pas encore tout à fait de ma guérison. J'ai commencé hier à reprendre un peu de quin-quina, ce qui ne quadre pas trop bien avec les autres pharmacies, mais une foiblesse interne m'y nécessite. Ce n'est pas que l'agilité dans le mouvement des membres diminue, mais ce principe qui les met en mouvement perd beaucoup de son énergie. D'ailleurs il faut compter encore l'activité ou la passivité proprement du laudanum Sydenhami, | que je suis obligé d'employer plus assiduellement que de coutume, et pour vous dire la franche vérité, ma Diotime, au moment où je vous parle, les effets de ce laudanum ne composent pas seulement les raisons qui m'ont fait hésiter de vous écrire cette lettre, mais encore celles qui me la font finir beaucoup plus tôt que de coutume.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde!

Σωκράτης

*Lettre 10.99 – 29 décembre 1789*


La Haye, ce 29 de dec. 1789 • N° 99

Ma toute chère Diotime, mon amie! L'autre jour j'étois trop las pour faire ou écrire la moindre chose. C'étoit un bien pour vous en vous sauvant d'une lettre tout au moins insipide. Pour moi ce fut un mal, ne fut ce que par la sensation douloureuse de ne pouvoir achever ma centurie pour cette année.

Dans une de vos lettres vous avez mis Bible pour Bibliothèque. Vous ne sçauriez vous imaginer les peines que je me suis donné pour vous chercher des lumieres sur cet étrange bible, dont je ne pouvois me faire aucune idée. Comme le mot doit être bibliothèque, je puis vous repondre. C'est celle de Crevenna que vous connoissez apurement. Cet homme a failli. Il avoit fait imprimer son catalogue raisonné, assez bien fait et curieux, en 6 volumes in quarto, que vous avez vu sans doute, car le Prince en avoit plusieurs exemplaires de l'auteur. A present on vend ce catalogue qui n'étoit imprimé que pour en faire cadeau. On m'avoit dit qu'on tâcheroit de sauver la bibliothèque, mais je crois qu'il se vendra. |

Je suis charmé de votre jugement au sujet de Herder. Nous sommes parfaitement d'accord, ce dont je n'ai jamais douté. Personne ne se peint mieux que lui dans ses ouvrages. Je suis fâché qu'il pêche tellement en philosophie, car d'ailleurs c'est un homme aimable en société, et fort instruit. Je ne sçai pas un mot de ce qu'il vous a adressé en commun avec Dalberg junior, touchant la melodie et l'harmonie. Si vous voulez que j'en sache quelque chose, ma Diotime, je vous supplie de m'en dire d'avantage. Je me rappelle bien d'avoir parlé sur ce sujet dans L'homme et ses Rappports, et que jamais vous et moi nous ne fussions d'accord sur cet article. J'y ai repensé souvent et mûrement, et jamais on ne m'escamotera la verité que j'y prouve, si je ne me trompe. Or comme je ne me trompe pas en ceci, il ne me reste que d'en appeler encore à la Diotime, apres avoir plus mûrement reflexie.

Je vien de recevoir la vôtre du 25. L'état de votre santé m'afflige. La mienne est mauvaise, quoique hier j'ai été cependant un quart d'heure chez le Prince qui se porta très bien et devoit souper à la Cour. Il s'occupe beaucoup. Il travaille à une grande carte genealogique des mineraux et des fossiles. J'ai | vu cette carte. En verité c'est drôle à voir. Vous sentez bien que le quartz y joue l'Adam dans le premier rond en haut etc. Enfin il faut laisser faire et ne jamais heurter les genies dans leur marche naturelle.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous  accorde l'année prochaine un peu plus propice que l'étoit celle que nous allons quitter. Adieu, je baise avec ardeur les mains à vos enfants et à votre Grand Ami.

Σωκράτης

Chère Diotime, si vous pouviez effectuer que ce petit memoire produisit quelqu'effet, vous m'obligeriez beaucoup.

P.S. Je me rappelle à present très obscurément quelque chose touchant Herder, Dalberg junior, l'harmonie et la melodie, mais je ne sçai pas de quoi il s'agit. Je crois que cela s'est passé à Munster pendant ma triste maladie.

Appendice, un billet:

Mon marchand de vin, Mr. C. van Buijl au Hooge Nieuwstraat à La Haye, desireroit fort de correspondre avec Mr. G.F. Dencken, marchand de vin à Bremen, et de sçavoir provisionnellement quand, comment et à quel prix il pourroit lui faire parvenir 3 ou 4 oxhooff du même vin qu'il lui a adressé par vos ordres.



Lettre 10.100 (1) – 5 janvier 1790

La Haye, ce 5 de jan. 1790 • N° 1

Ma toute chère Diotime, mon amie. Commencer une année par un pareil chiffre direz vous, c'est fort malcommencer. Je l'avoue, mais 1° jugez moi au mois de decembre prochain, et 2° la necessité m'y oblige: cette necessité, que les hommes ont trouvé bon de composer ou d'extraire, d'un côté de la succession naturelle des evenements, et de l'autre, des obstacles qu'ils etoient trop paresseux pour combattre ou pour vaincre. Cependant il y a quelque chose de plus dans mon cas, qui me justifie par malheur trop complètement à mes yeux.

Malgré cela, mon unique Diotime, je ne cesse de vouer vous et tous les vôtres à la Providence Puissante et propice pour cette année et les suivantes. Pour le bonheur tout court, je ne vous le souhaite pas comme tenant à une durée non etiquettée avec le chiffre d'un an ou d'un siècle. Adieu!

Σωκράτης



Lettre 10.101 (2) – 8 janvier 1790

La Haye, ce vendredi 8 de jan. 1790 • N° 2

Ma toute chère Diotime, mon amie. Si je ne me fiaï pas complètement sur votre indulgence divine, assurement je ne vous ecrirois pas deux fois la semaine, tant que je me trouverai dans la situation où je me trouve. Souvent mes lettres me coutent plus que vous ne sçauriez vous imaginer, et n'en valent que moins. Actuellement je souffre plus des medecines qu'on m'oblige de prendre, dans l'esperance pas tout à fait vaine d'un futur plus propice, que de mon mal lui même. Tant que cela dure, faisons un accord. Je vous ecrirai certainement une fois par semaine, et s'il arrive la moindre chose, soit en bien soit en mal qui puisse vous interesser le moins du monde, vous aurez incontinent des nouvelles soit par moi, soit par le Prince ou quelque autre.

Il me seroit impossible de vous donner le tableau de mon etat. Aujourd'hui j'ai été un quart | d'heure au Conseil. Je me suis promené apres une bonne heure sans fatigue. J'ai eu Mad. Aylva et son enfant qui m'amuse toujours (et qui a un maitre de mathematique à present). Etant au lit à l'aide de 3, 4 ou 5 gouttes de laudanum, je me crois souvent en paradis. J'ai plus faim que de l'appetit. Tous cela est passablement bien, mais s'asseoir un quart d'heure, hoc opus hic labor, sans compter une douleur pas vive à la verité, mais qui ronge presque toujours et m'appelle, ce qui suffit pour être importun et enpoisonner toute occupation serieuse. Dieu veuille que cela change et alors je me flatte de retrouver bien tôt la petite dose de verve que je tenois de la nature. En attendant je vous supplie au nom de tout ce qui vous est chër au monde, de penser qu'une ligne de votre main est la meilleure medecine ou le palliatif le plus efficace à mes maux.

Voila deux jours de poste que je n'ai aucune nouvelle de vous ni le Prince non plus.

Je n'ai point de nouvelles actuellement à vous mander. Bien tôt il y en aura, mais les sçauvez mieux que moi. |

Si la Republique par sagesse, adresse ou bonheur peut maintenir une neutralité dans les scènes qui se preparent, elle fera d'immenses progres, si non, elle est perdue. Pour le premier, il y a quelque probabilité jusqu'ici.

Adieu, ma toute chère unique Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chère.

Σωκράτης

P.S. Tâchez vous souvent et avec ardeur d'engager le Grand Homme à coucher sur le papier les memoires de sa vie?



Lettre 10.102 (3) – 15 janvier 1790

La Haye, ce 15 de jan. 1790 • N° 3

Ma toute chère Diotime, mon amie! Ce ne fut que le 13 que je reçu la vôtre du 8. Elle valoit plus, mille fois plus pour mon ame que l'infinité de mes medecines ne valent pour mon corps.

L'obscurité dont vous vous plaignez ne vouloit dire autre chose que ceci, qu'au mois de decembre 90, vous jugerez jusqu'à quel degrez j'aurais achevé alors la centurie annuelle usité de mes lettres dans l'année courante. Voila l'enigme.

Je ne vous dis rien de ma santé. C'est trop vieux et d'ailleurs elle n'est pas assez belle à beaucoup près, pour meriter les fraix d'en faire la peinture. Cependant elle me permet de temps en temps encore de faire des reflexions, ce qui seroit heureux si elle me laissa toujours les facultés de pouvoir bien les exprimer et les communiquer aux autres.

J'en ai faite une entre | autres que vous comprendrez aisement. C'est que si j'avois un enfant à former dans le seul but de lui procurer la viellesse la plus heureuse, certainement je ne prendrois pas le même chemin que je prendrois, n'ayant en vue que d'enrichir indifferenment toutes ses facultés et de tirer le plus grand parti possible de tous ses talents. La viellesse seroit peut être le plus heureux de tous les âges, si l'homme vieillissoit par toute sa totalité, d'une façon homogène et uniforme. Mais ne considerons ici l'homme que de ces deux côtés. L'un celui de tout ce que nous appellons organe dans notre philosophie, l'autre celui de la relation active entre l'ame et le corps, ou bien de l'empire réel et actif que le premier a sur le dernier. Si l'un de ces côtés perd tout ou en partie son

energie et sa vigueur, tandis que l'autre conserve plus ou moins ses forces et son élasticité, il est impossible que la vieillesse ne soit dans le fond un état malheureux. Si ce sont les organes qui quittent la partie, l'âme est triste et malcontente. Si c'est cette relation active mitoyenne par laquelle | elle doit gouverner, elle trouve d'horribles géants à combattre, dont elle ne s'étoit pas défendue et qu'elle traita autre fois en petits compagnons, en les terrassant ou bridant à volonté et à son aise.

Ô sagesse suprême, où l'ogé le bonheur? Nulle part que dans ton sein, et lorsque le plus petit rayon nous en luit, tout est bien dans l'Univers.

Adieu, mon unique et chère Diotime, mon amie! Je nous voue tous à cette sagesse infinie. Adieu.

Σωκράτης

Avant hier j'ai été un quart d'heure chez le Prince qui se porte à merveille et paroît heureux et contents. Il m'a montré les lettres de ses enfants qui lui faisoient plaisir. Nous avons admiré l'écriture, qui surpasse celle de Schultz en vérité.

Le soir j'ai fait un peu de métaphysique pour contenter un homme qui vouloit sçavoir si dans ma science on pouvoit parvenir à prouver que la mémoire nous reste après cette vie. Il est vrai qu'on en peut porter la démonstration jusqu'à un degré de probabilité extrême, mais il faut être au fait des prolegomènes, puisés dans ce que notre philosophie a de plus géométrique et de plus vrai. |

P.S. Je suis touché de la reminiscence de Mr. de Furstenberg, que je regarderai toujours comme l'homme le plus essentiel que moi j'ai vu dans ce monde. Adieu.

*Lettre 10.103 (4) – 19 janvier 1790*¹⁹

La Haye, ce 19 jan. 1790 • N° 4

Ma toute chère Diotime, mon amie! J'ai reçu hier la vôtre du 15 comme l'anodyne le plus efficace. Je ne me souvien pas d'avoir souffert de ma vie plus que hier. Malgré cela j'avois des visites, dont la discretion me sauva. Mais le Corps trouva bon de rester pendant un temps qu'on mesure souvent avec un peu d'injustice, mais qui donne à la durée un horrible aspect. Nous commençames par les nouvelles du jour. 1° Joseph l'unique en fut l'objet. On attend à tout instant la nouvelle de son auguste fin. Humainement parlant des êtres de cette espèce devrait être dans l'impossibilité absolue de pouvoir jamais mourir. 2° L'état actuel de la France, malheureux sans doute pour les pauvres François, mais heureux peut-être pour le reste de l'Europe à la longue: une cruelle guerre civile s'y prepare. | Ensuite on vint droit au fait. On se plaignit amerement des philosophes qui avoient lourdement confondu le quartz primitif avec le quartz secondaire, et voila où commença ma triste eternité. A la fin des fins j'ai obligé le philosophe de m'analyser son quartz primitif, ce qu'il a fait avec allegresse et bonté, mais j'ai ôsé en conclure qu'étant susceptible d'analyse le sacré quartz ne sçauroit être matiere primitive, et de la que toute matiere primitive doit être necessairement créé, dont on est convenu pleinement en grimaçant.

Ma chère Diotime, je vous fais grace du reste de mon eternité. La seule chose qui adoucissoit en quelque façon mes peines cruelles, c'étoient les bas de soye du Corps. De long temps je n'ai vu un objet qui m'a autant frappé. Ils etoient verd et noir, mais si singulierement nuancés et si eclatants, que tout opticien que je puisse être, je medite encore sur les causes de l'étrange effet que ces bas ont fait sur mes yeux. Si je trouve ces causes, vous les sçauvez, et de fait c'est très curieux et très interessant, ce qui vous ne paroît pas jusqu'ici, j'en suis seur. |

Je souhaite à mon cher Mitri la plus glorieuse campagne. Je compte que vous le donnerez au gen. Schlieffen qui est plus ou moins retabli. Cette affaire de Liege ne sera pas une petite affaire. Les Liègeois sont une populace mechante et

19 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 452-453 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 446 (fragment).

accariatre, qui ne sera pas facile à reduire, à moins qu'on ne les assomme comme des bêtes. Ils ont été ainsi de temps immemorial.

Ma Diotime, je vous écrirai toutes les fois que je le puis sans nuire essentiellement à ma pauvre santé. Faites en de meme, je vous en conjure.

Adieu, ma toute chere Diotime, mon amie eternelle, que le Dieu Tout Puissant nous benisse avec vos chers enfants et notre Grand Ami. Adieu.

Σωκράτης

Schultz est parfaitement bien placé à cette heure, mais il est si affairé, qu'il ne sçauroit écrire une page pour moi et ses anciens amis. J'en suis bien aise, car j'aime cet homme. Il m'a fourni un copiste qui n'écrit pas à beaucoup près une main aussi belle que Schultz, mais qui sçait l'orthographe de la langue en perfection, et qui ne fera jamais une faute. Mais il est aussi beaucoup affairé.

Appendice, un billet:

Ce graveur ne demeure pas à Amsterdam, mais à Leide.



*Lettre 10.104 (5) – 26 janvier 1790*²⁰

La Haye, ce 26 de jan. 1790 • N° 5

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je n'ai reçu la vôtre du 19 que samedi au soir, encore par une route extraordinaire; ainsi l'incluse n'a pu être mise à son adresse que dimanche matin par A.

Je n'ai pas vu le Prince depuis, ainsi je n'ai pas pu lui donner de vos nouvelles.

Ce que vous dites au sujet de la permanence de la Memoire dans un etat futur est admirablement bien pensé et exprimé, mais je suis seur, qu'un Herder ne

20 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 396-399 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 380-381 (fragment); Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 1147, p. 510-512.

l'admettroit pas comme une demonstration, quoiqu'il en donne quelques fois pour telles des raisonnements qui y ressemblent bien moins encore.

Ma chère Diotime, je ne suis pas en état à présent de mettre un peu en ordre ce que j'ai pensé la dessus, mais à la première occasion vous l'aurez.

L'autre jour dans un moment actif je pris l'Alexis II que j'avois presque oublié, et je vous avoue que ce fragment m'intéressoit assez pour prendre la résolution | d'achever ce Dialogue d'une façon ou de l'autre. Vous me ferez un plaisir sensible de me noter la dernière phrase de votre exemplaire et pour cause.

En relisant cette pièce j'ai été étonné de la façon la plus étrange. Depuis le passage où Diocles accuse Alexis de comparer l'individualité des êtres avec la figure et les contours des objets physiques quelconques, Diocles commet des fautes si énormes que j'en ai rougi pour lui jusqu'au blanc de mes yeux. Heureusement il n'en pouvoit arriver aucun mal, car Diocles devoit nécessairement donner à la fin dans un gouffre qui lui auroit fait voir de soi même l'absurdité du chemin qu'il avoit pris. C'est dans cet endroit que le Dialogue deviendra très métaphysique. Alexis doit s'y défendre tout de bon. Il doit accuser Diocles à son tour de l'ineptie de sa propre comparaison entre l'amour de Damon et de Pytheas, et entre deux gouttes d'une liqueur limpide. Il doit le pousser tellement à bout, qu'à la fin ils se trouvent tous les deux obligés de donner dans la recherche la plus profonde de ce que c'est qu'individualité et qu'ils trouvent une démonstration parfaite, 1° de ce que l'individualité est de l'essence et de | la nature de tout être quel qu'il soit, et 2° que l'individualité de quelque être que ce soit, ne sauroit subir la moindre alteration quelconque dans quelque catégorie qu'il seroit possible de supposer. Il s'ensuit ou s'ensuivra de là, que l'amour ou l'attraction métaphysique est une approximation absolument éternelle, et que toute union absolue est impossible.

Vous sentez par parenthèse, ma Diotime, que ces démonstrations étant absolument complètes, détruisent à l'instant de fonds en comble tout Spinozisme de quelque nature qu'il puisse être.

Ensuite le Dialogue devient politico-militaire, et pour les épisodes qui doivent l'égayer et enbaumer sa sécheresse, je ne m'en met pas en peine, me reposant sur cette verve que vous daignerez m'inoculer chemin faisant.

Adieu, ma toute chere Diotime, ma tendre amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous chère!

Σωκράτης

Comment je vous ai fagotté ce billet je l'ignore, cependant mon medecin me trouve mieux depuis trois jours. Lorsque je serai de son avîs, je vous l'annoncerai avec beaucoup d'allegresse. Adieu.



*Lettre 10.105 (6) – 2 février 1790*²¹

La Haye, ce 2 de fevr. 1790 • N° 6

Ma toute chère Diotime, mon amie, recevez ce mot pour une lettre, car en verité je ne sçaurois vous en donner plus aujourd'hui. J'avois passé deux yours qui m'avoient rempli d'esperance. Ce n'est plus cela à present, quoique cependant j'ai gagné encore du côté du sommeil, dormant quelques fois assez et sans laudanum, ce qui me fait plaisir; car on a beau dire, je crois que l'opium, par un usage assidu, plus que par sa quantité encore, nous habatise plus ou moins. Si j'ai tort, j'en dois conclure que l'opium ne fait que proprement developper à la longue le fond naturel de bêtise qui se trouve dans l'individu, et cette conclusion console peu à ce qu'il me paroît.

J'ai reçu la vôtre du 26 avec infiniment du plaisir. Si le style de ma precedente a eu de quoi | vous amuser, je prevois que de temps en temps j'aurois de quoi vous satisfaire, car le sujet est riche et se trouve dans le plus excellent terrain.

Je m'amuse à present avec la lecture du grand ouvrage de Herder in quarto. Je suis fâché de ne pas l'avoir lu plus tôt, pour quantité de raisons. Lorsque je l'aurai achevé je vous en parlerai mieux. J'aime en chemin faisant à le comparer avec Buffon. Il a infiniment plus de vraye erudition que le naturaliste françois. Il me paroît être aussi eloquent. Il a plus d'esprit et moins de genie que lui. Buffon attrappe quelque fois le vrai sublime où l'autre avec tout son esprit ne sçauroit jamais atteindre. Aussi le vrai sublime et l'esprit sont deux choses qui ne

21 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 148, p. 513-514.

cohabitent jamais. Pour sa philosophie! je vous en dirai un mot après. Celle de Buffon a l'air du moins plus gay et plus riant.

Je vous supplie, ma Diotime, de me dire franchement si vous croyez notre homme fort éloigné de l'Illumination la plus complete?

Hier le Corps a été chez moi. Point de quartz, point de schorls. Je lui demandai des nouvelles de la nature. Il me dit que | pour quelque temps il avoit planté là la nature, qu'il étoit subjugué par la lecture d'un livre admirable qu'il me recommanda. C'étoit la nouvelle Collection des lettres de Voltaire, 18 volumes grand octavo, très petit caractere. Il me dit qu'autrefois il avoit été aussi inbû plus ou moins du préjugé d'un vulgaire inbecil, qui croyoit le Voltaire un fripon, mais que dans les trois premiers volumes il avoit déjà vu clair comme le jour, que ce Voltaire étoit bien l'ame la plus pure, la plus honnête, la plus douce et la plus sainte qui avoit jamais existé, que je le verrai la, dans sa totalité, dans sa concatenation, dans toute sa grandeur, et qu'en cas que j'eusse aussi quelque préjugé à vaincre sur ce sujet, il me conjura de lire la collection sans perdre du temps. Je lui ai répondu qu'à la vérité j'avois aussi quelques petits préjugés à vaincre à ce sujet, comme ayant appris autrefois des bouches de vingt fripons insignes, vólés et ruinés par ce saint homme, que Voltaire étoit cent fois plus habile fripon qu'eux tous. Mes fripons étoient presque tous des libraires et qui parloient dans le país où le saint homme a fait brillé le plus son illustre moral. Après cela j'ai été excusé de lire | sans que cela ait donné la moindre atteinte à notre tendresse mutuelle.

Josephus Unicus est presque entièrement retabli. On pretend qu'à Prague on commence serieusement à l'adorer comme en Braband.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu nous benisse tous.

Σωκράτης

Le Prince vous écrit aussi aujourd'hui.

*Lettre 10.106 (7) – 9 février 1790*²²

La Haye, ce 9 de fevr. 1790 • N° 7

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je ne vous ai pas écrit l'autre jour, ne le pouvant pas, souffrant des douleurs dont je n'avois jamais eu d'idée. Aucun opium du monde étoit en état de me soulager. Ce n'est qu'avant hier qu'on est parvenu à calmer beaucoup mes souffrances par une espèce de Cicuta, dont je vous parlerai un jour, et qui m'étoit parfaitement inconnu. Jusqu'ici j'en dois dire qu'il fait pleinement tout ce que l'opium prétend faire, sans entamer la tête en aucune façon du monde.

Ma Diotime, dans les moments tranquilles la philosophie est adorable et divine. Les accents de son éloquence sont plus énergiques et sonôres que ceux du Pinde en corps. Dans les maux même plus qu'ordinaire, elle parle avec la majesté de Minerve, et son auguste autorité est décisive et guerit; mais dans les douleurs trop aiguës et | et au delà de la mesure, elle ne parle que par apophtegmes inutiles, qu'elle exhale dans un jargon incompréhensible, qui ne paroît de la sagesse qu'aux yeux du Stoïcien inbecile, niant en grimaçant qu'un mal est un mal. J'avoue que je n'aime pas cette secte folle, fautive et malheureuse par son orgueil. Je ne pardonne pas à Epictète d'avoir daigné fagotter une théorie pour cette philosophie, lui, qui étoit l'un des plus grands Socratiques qui ont paru dans le monde.

Je vien de recevoir la votre du 5 avec un plaisir inexprimable. Je vous félicite des confidences que le Corps vous fait et qu'il me dérobe, sans en être trop jaloux. D'ailleurs ce qui me venge et me console, c'est que j'apprend de lui qu'on vous envoie de temps en temps quelques lettres quartzeuses à déchiffrer, ce que vous devez avâler cependant.

Je me rappelle parfaitement Mr. Overberg. Sa physionomie et son maintien aussi douce que respectable, joint à vos témoignages et ceux du Grand Furstenberg, me remplissent de vénération pour lui. C'est quelque autre chose que Guerriis, Creps etc.

Vous êtes heureuse de ce que les illuminés sont presque | oubliés chez vous, quoique cela me surprend beaucoup. Chez nous cela commence.

22 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 149, p. 515-517.

J'ai interrompu ma lecture de Herder , mais je vais la reprendre. Je suis fâché maintenant que dans la lettre sur l'Athéisme je n'ai dit aucun mot touchant l'influence pernicieuse de l'étude hodieune de la physiologie et de la soi disante teleologie sur la religion; mais de cela je ne veux pas parler sans mettre la chose dans tout son lustre. Peut-être un jour! car elle meriteroit bien la peine.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est chër!

Σωκράτης

Si je puis deterrer quelque chose au sujet du plan pour l'année courante, vous le sçavez tout de suite.

Le coffre avec vos lettres est derechef sous la garde de Daphné qui se met à vos pieds.



Lettre 10.107 (8) – 16 février 1790

La Haye, ce 16 de fevr. 1790 • N° 8

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je ne vous écris que peu de mots, mais qui hélas doivent suffire dans mes circonstances présentes. Je souffre beaucoup, ce qui me laisse peu de temps pour penser à ma fantaisie. La cicuta qu'on me donne est d'une autre espèce que celle de Socrate. La sienne le tira d'affaire et la mienne me fait languir. J'ai un peu étudié cette médecine par l'expérience, mais ses effets me paroissent sans comparaison plus dangereux et moins connus que ceux de l'opium. Aussi l'ai-je quitté presque tout à fait. L'antimoine me présente une nouvelle carrière. Il faut voir.

Je ne vous ai pas fait part de l'anecdote curieuse de Mad. la Princesse d'Orange, puisque les gazettes que vous étudiez beaucoup me paroissent assez prolixes sur cet article. Il est honteux pour notre siècle que la postérité en examinant la liste de nos pendus, y trouvera mille voleurs contre un seul gazetier de Cologne.

Si quelqu'un vouloit faire un livre sur les maux | et les biens que l'imprimerie et les gazettes ont causés à l'humanité, il est évident que les premiers auroient le

dessus, sans aucune comparaison. Si cependant tous les gouvernements, qui y sont tous également intéressés, voulussent d'un commun accord remédier à la chose, je crois qu'il y auroient des moyens à proposer.

Ma chère Diotime, je vien de recevoir la vôtre du 12. La nouvelle de l'accident à votre main m'a fait fremir, ne fut ce que par rapport aux pernicieux effets qui pourroient en resulter pour moi, qui n'ai aucun besoin d'un accroissement de maux energiques.

Les incales m'ont fait fremir encore d'une autre façon, mais pour le present il me seroit impossible de les lire avec une attention efficace. D'ailleurs il me paroît triste et dangereux d'être obligé à defendre une cause, où il est impossible que je puisse inplorer et obtenir votre secours, à moins que vous n'avez heureusement changer d'opinion depuis douze ans, ce qui ne m'est pas même permis d'esperer. Jadis helas! Minerve à mes côtés, je jouois le Diomède avec assez de succes et de gloire, mais lorsque votre Aegide couvrira les Troyens, quel sera l'Homere | qui daignera enbellir mes defaites?

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je suis trop fatigué pour continuer. Que le seul Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher au monde!

Σωκράτης

Quand est-ce que le cher Mitri part pour l'armée, et pour quel armée. Le Prince ne m'en a jamais parlé, ni moi à lui.



Lettre 10.108 (9) – 26 février 1790

La Haye, ce 26 de fevr. 1790 • N° 9

Ma toute chère Diotime, mon amie. Dieu sçait s'il m'en coute et combien il m'en coute, de voir le desordre present de notre correspondance sacrée. Ma Diotime, je souffre, et cruellement, et d'ailleurs les heures de relache qui se presentent de temps en temps ne se règlent pas sur les heures que ma tête ou mes mains ont la force de pouvoir vous ecrire. Souvent un billet de quatre lignes à un ami me pèsent comme feroit un livre.

Je sens que l'écriture de cette lettre doit vous paroître inconçevable apres le tableau de mon etat; cependant j'ai des temoins, et votre Prince entr'autres, qui daigne s'intéresser de mes douleurs. Mardi passé je voulois vous écrire, mais ces jours la j'étois si bas, que ma foiblesse interne ne me laissa presque aucun droit à plusieurs jours de vie.

Enfin, ma tendre amie, brisons la dessus et gardons | notre poste avec patience et courage, aussi long temps qu'il plaise à celui qui nous a mis en faction.

Ma toute chère amie, voici une chose de toute autre nature, sur laquelle je vous supplie à mains jointes de me donner ou faire donner toutes les informations qu'il pourra être possible, et je me flatte même que le Grand Homme que je respecterai profondément jusqu'au bout de l'éternité, vous servira de ses grandes lumieres en cas de besoin. La chose m'inporte infiniment, aussi bien qu'aux illustres personnes qui savent que je vous écris et que vous connoissez. Voici le fait.

Depuis quelques semaines les soi disant patriotes en Overijssel commencent à lever la tête. On pretend qu'à Munster il y a des assemblées de nos patriottes, où il se forment des plans qui pourroient contribuer à renouveler les desordres dans notre patrie, et y donner de l'embaras au gouvernement. On pretend qu'il s'y trouve entr'autres un certain Keppel de Wolbeek, gentilhomme geldrois, qui travailleroit à y former un corps. On pretend qu'il y trouve du soutien, etc. J'ai dit que jusqu'ici je croyois peu ou point à la chose, et j'ai ajouté mes raisons, qui certainement ne sont pas suffissantes. On m'a observé que la chose etoit d'autant plus probable, qu'elle coincide avec l' | apparition de quelques patriottes hollandois qui ont eu l'impudence de passer quelques jours à La Haye, gens qu'on auroit dû pendre sans remission il y a trois ans. Enfin qu'elle coincide avec la certitude que les soldats de la guarnison d'Amsterdam, dont il y a l'un des Regiments des Gardes etc. se corrompent de jour en jour par les largesses infinies que de certains riches leur font. J'avoue, ma Diotime, que ce dernier article, qui auroit été peut-être plus facile à prevenir qu'extrêmement difficile maintenant à reparer, m'a fait fremir un peu. Cependant si je combine notre etat interieur et exterieur avec toute l'attention et le soin que je puis, je ne crains pas beaucoup les patriottes, pourvu qu'à la fin au moins on aye et on montre de la fermeté. Sans cela j'avoue que je craindrai les enfants et les chiens dans les rues.

La situation politique de la Republique par rapport à l'exterieur est aussi heureuse pour le moment que la bizarrerie prodigieuse des circonstances le puissent permettre. Pour l'interieur le commerce se ranime de jour en jour, ce qui n'est nullement surprenant, et pour les petites dissensions de parti et de familles dans les Provinces je ne m'en mêttois pas en peine; ce sont de petits maux et de biens absolument necessaires dans une constitution aussi heterogene que l'est la nôtre. |

Ma Diotime, j'implore encore votre secours en ceci. Vous pouvez compter qu'ame qui vive autre que moi ne verra la reponse que vous me donnerez ou me ferez donner à cette lettre. Vous sentez qu'il s'agit de deux choses, 1° qu'on sache la verité, 2° qu'on previenne que de certaines personnes ne s'amollissent de plus en plus par la peur.

Ma Diotime, ma Diotime, plaise à notre Dieu que dans peu mes facultés me permettent encore de vous parler derechef d'autres choses que de politique, que nous aimons bien peu tous les deux. Que ce Dieu nous benisse avec tout ce qui nous est cher dans le monde.

Σωκράτης

Comptez que je ne cesserai de vous ecrire toutes les fois que ma foiblesse et mes tourments me le permettront. Lorsque je puis vous ecrire, il me semble que mes forces reviennent et que mes douleurs s'eloignent et respectent une ame rempli et pleine de sa Diotime.

Une autre fois je vous renverrois la lettre du Corps sur le quartz qui m'a beaucoup amusé.



Lettre 10.109 (10) – 2 & 1 mars 1790

La Haye, ce 2 de mars 1790 • N° 10

Ma toute chere Diotime, mon amie! je vous ecris lorsque je le puis. J'avois oublié de vous dire que le Prince ne compte de commencer ses voyages cette

année qu'à la fin du mois de may ou au commencement de juin. Il paroît être fort bien ici, et de nouveau assez bien avec tous ceux avec lesquels il s'étoit brouillé autrefois, dont je suis fort aise. Aujourd'hui dimanche, il m'envoie une lettre qu'il venoit de recevoir du Comte de Sikkinge, remplie d'amitié et du plus tendre interet pour moi. Il avoit consulté Hoffman sur mes maux et promet d'envoyer tout de suite des poudres de sa façon, et des recettes de Hoffman, mais comme le Prince a consulté Sikkinge et Hoffman à mon insçu, il lui a été impossible de donner un tableau de mon etat compliqué dans tous les details que la chose l'auroit demandée, ce qui me met dans un etrange embaras. Si le grand Hoffman etoit ici, je n'hésiterai pas un instant à le preferer à tous les medecins de la Republique entiere. Comme les poudres ne sont pas arrivées encore, il faudra voir. | Ma chère Diotime, ce que je souffre des douleurs dans les reins et le bas vêtre est trop fort, pour que je puisse lui opposer avec decence la quantité d'opium suffissante pour le vaincre pendant la nuit sur tout, tandis que mes forces n'augmentent guère. D'ailleurs le temps ne me favorise pas. Ainsi il faut avoir patience, chose qu'on a decoré du nom de vertu, et qui ne me paroît jusqu'ici qu'un bien ou plus tôt un mal necessaire. Lorsqu'ils veulent me dire que jusqu'ici il n'y a pas de pressant danger, je ne les comprend pas, mais ce que je sçai de science certaine, c'est qu'il n'y a point du danger que je tombe dans un monde où Dieu ne se trouve pas, et cela suffit.

Lundi 1

J'ai passé une nuit un peu meilleure que la precedente. Je vien de baiser la vôtre du 26. Elle commence par une verité admirablement exprimée, sçavoir, qu'une idée obscure occupe mille fois plus d'espace qu'une idée claire. Je l'ai placé dans le petit coin de ma cervelle où je conserve precieusement le peu d'apophtegmes vraiment sages que j'attrappe par ci pas là.

Le Corps m'avoit dit deja depuis quelques jours ce que vous dites touchant la pension. Si de ma vie j'ai senti qu'être pauvre est un malheur dans la modification actuelle de la societé des hommes, | c'étoit bien dans cet instant. Je ne pouvois m'empêcher de lui rappeler de certaines choses passées, sans amertume cependant. Il avoit ce jour là le ton le plus leger et le plus evaporé que je lui ai jamais, ce qui chez lui couvre souvent du chagrin. Ce matin il est venu

chez moi me communiquer que l'affaire de la pension étoit dans l'ordre et que le delai avoit été occasionné par la mort du grand maitre de poste, son ami, et enfin qu'il venoit de recevoir ses lettres de change, ce qui me fit un plaisir infini, comme vous pouvez juger.

Ma chère Diotime, je ne m'occupe presque que de la lecture, et sur tout de Voyageurs que je n'avois jamais lu, et que j'ai trouvé tous à peu près detestables. Cependant je lis un gros in 4° de cette espèce dans deux jours. Ce que j'ai profité dans cette lecture, c'est de comprendre parfaitement à present comment tant d'hommes peuvent passer tous les jours de la vie sans penser, et être aussi contents qu'eux ils sont susceptibles de contentement.

Ma Diotime, je vous fais mon compliment sur l'apothéose de Joseph II. Avez-vous lu le compliment qu'il fait faire à son armée? J'y trouve un trait d'un grand sens et d'une grande simplicité. Il dit à son armée qu'il étoit né soldat, parceque l'armée ne le sçavoit pas, et il ne se dit pas né capitaine, parceque l'armée le sçavoit déjà. | Si j'avois à faire son éloge, je crois qu'il auroit beaucoup lieu d'être content de moi, si je disois qu'il étoit né un rien, ce qu'il devoit à l'art d'être un minus. J'ajouterois cependant avec une juste emphase, qu'il avoit été le plus étrange des Empereurs.

Adieu, ma toute chère Diotime, ma tendre amie, j'espère que nous nous embrasserons encore dans ce monde. Adieu, que notre Dieu nous benisse avec vos chers enfants et votre Grand Ami!

Σωκράτης

J'attend votre reponse à ma dernière avec un peu d'inpatience. Nos trois Princes ont été malades, mais se retablissent presque tous.

Le vieux Greffier est assez mal pour son age. Je souhaite qu'au cas de son decès, tout aille bien et facilement pour notre Henri! Il a des ennemis, et plus naturellement, des envieux qui s'en servent.

Lettre 10.110 (11) – 9 mars 1790

La Haye, ce 9 de mars 1790 • N° 11

Ma toute chère Diotime, mon amie. Je vien de recevoir la vôtre du 5. Je vous suis très obligé des peu d'informations qu'elle contient mais où je puis me fier. Votre mal, ma Diotime, me fait bien de la peine. Je crois l'avoir connu furieusement autrefois, non seulement dans moi meme, mais aussi dans mon père et d'autres personnes de ma connoissance. Si le mal est le meme que celui que je m'imagine, il est ordinairement precedé ou accompagné d'une mauvaise humeur, dont on a bien de la peine à cacher les apparences et les effets. Il finit et se dissout parfaitement par des ebullitions quelconque par tout le corps, souvent dans moins d'un jour. Le syro y fait un bien infini.

Je ne m'etonne pas que mon mal vous paroisse inintelligible. Il l'est de même pour moi. Vendredi passé le Prince m'apporta les flacons du C. de Sikkinge et de Hoffman. Samedi j'ai entamé cette cure peu agreable. Jusqu'ici j'y trouve un changement réél. | La matiere muqueuse et puriforme a beaucoup diminué; les douleurs jusqu'ici paroissent tenir à mon essence, cependant je crois appercevoir qu'elles soyent un peu moins frequentes. Quoiqu'il en soit, il faut souffrir comme on peut, et d'ailleurs tant que Diotime decore ce monde on seroit blamable d'en desirer un autre.

Adieu toute chère Diotime, mon amie. Ma tendresse inexprimable à vos chers enfants et mon profond et vrai respect à notre Grand Ami. Que Dieu nous benisse tous.

Σωκράτης



Lettre 10.111 (12) – 16 mars 1790

La Haye, ce 16 de mars 1790 • N° 12

Ma toute chère Diotime, mon amie!

Ce 19 de mars 1790

Vous voyez, ma Diotime, que j'avois commencé à vous écrire le 16, mais j'étois fort bas. Je ne vaux guere mieux aujourd'hui. Cependant.

Les premiers 4 ou 5 jours des medecines de Sikkinge et Hoffman firent un changement très favorable dans mon etat, {mais} les 3 derniers ce n'étoit plus cela, il en falloit beaucoup. Ensuite les deux premiers jours des secondes medecines de Hoffman et Sikkinge me donnoient les plus grandes esperances, mais à present ce n'est plus cela. Cependant je continuerai encore avec courage, quoique la pillule soit dure à digerer. Que l'homme est fôl de se donner tant de peine pour conserver un petit bout de vie aussi inutile et si peu digne d'envie que la mienne l'est à present!

Ma Diotime, si jamais je recouvre quelque peu de santé, je serai en etat de pouvoir ajouter bien des choses à notre sacrée theorie du trèffle. |

J'allois enfilé ici une tirade metaphysique, mais Aylva entra, à qui j'avois à parler. Dieu merci, mon Grand Theaurier est retabli.

Ma Diotime, Dieu veuille qu'un jour nos beaux temps de lettres reluise encore un instant. J'aurai tant à vous dire. Mais hélas! Adieu, que le seul Dieu nous benisse avec vos chers enfants et notre grand Ami.

Σωκράτης

Je suis etonné moi meme de cette lettre. C'est tout ce que j'ai pu faire depuis que je vous ai écrit. Adieu, ma Diotime, priez pour moi. Dieu veuille que ma premiere puisse être plus longue et plus essentielle.

Lettre 10.112 (13) – 14 avril 1790

La Haye, ce 14 avril 1790

Ma Diotime, mon coeur. Aussi tôt que j'aurai un instant vous aurez un mot de ma main. Mes souffrances de toute espèce sont presque intolérables.

Vous verrez que les dernières actions de ma vie sont plus dictées par la nécessité que par mes desirs. J'ai pensé à vous épargner toute peine, embarras et dommage. Le Grand Thésaurier, le plus grand et le plus généreux des amis que j'ai vu jamais, s'est offert à se charger de mes dépouilles et en supporter les dommages s'il y en a.

Une autre fois je vous dirai plus si je le puis.

Si jamais je vous ai prêté des livres ou quoique ce soit, vous n'avez jamais à restituer la moindre chose, ni personne. Adieu, ma chérissime, embrassez vos enfants et le Grand Homme pour moi. Au seul Dieu.

Σακεατης

Adieu jusqu'à une autre fois. Vos lettres sont dans mes mains ou dans celles de mon Van der Hoop. Vous les aurez dans peu de jours. Vous y trouverez votre beau camée, dont un brocanteur m'a offert mille flor.

*Lettre 10.113 (14) – 30 avril 1790*

La Haye, ce 30 d'avril 1790 • N° ...

Ma toute chère Diotime, mon amie. J'ai reçu la votre qui m'a touchée, de même que celle que le Grand Trésorier m'a montré. Fier de cette nouvelle correspondance, il doit vous avoir écrit déjà.

Mad. Meerman qui commence à se retablir a été chez moi. Elle étoit horriblement affectée de me voir. Je lui ai prié de vous écrire pour vous donner quelque idée de notre situation qui donna lieu à l'envoi desordonné du coffre. Au nom de Dieu, faites nous sçavoir si vous l'avez reçu et pensez qu'il ne faut rien

négliger sur de pareils articles. Ecrivez à moi, à Mad. Meerman, ou au Grand Thesaurier, c'est exactement la meme chose jusqu'ici.

Je vous ai envoyé le coffre tel qu'il étoit. Je sçai qu'il contenoit toutes vos lettres, tous vos billets et toute votre ecriture, sans aucune exeption quelconque. Il contient aussi, si | je ne me trompe, le vrai paste du vrai Diomedé de Devonshire, monté en cachet, qu'il faut conserver avec beaucoup de soin. Mylord Nort m'a dit que cette pierre célèbre, vendue par la Duchesse pour des voix dans le Parlement, est retournée à sa place.

Dans le coffre se trouve encore je crois un exemplaire de mes cinq petits ouvrages reliés. Ma toute chère amie, si cela pourroit s'arranger avec vos bons plaisirs, vous m'en feriez un extremement sensible si vous vouliez me le renvoyer par le chariot d'Amsterdam, soit pour qu'il me reste un seul exemplaire de mes propres labeurs, soit pour le donner à la Princesse d'Orange dans l'occasion, puisqu'autre fois Elle en parut avoir envie.

Lorsque le Corps vous parle de mon etat, comptez que c'est avec plus de bonté que de jugement. Je ferai dans la suite que vous serez mieux informée par l'un de nous trois, moi, Mad. Meerman ou le Grand Thesaurier. Que Dieu prolonge la vie du dernier. Cet homme est à la veille d'avoir fait plus de bien à sa patrie que tous ses ministres ensemble depuis deux siècles. Je ne doute pas seulement que dans | peu il ne regle nos quêtes, mais j'entrevois même qu'il rendra pour l'avenir peu dangereuse une maladie que j'avois toujours cru absolument mortelle. Si vous ne sentez pas, ma Diotime, que pour faire une telle manoeuvre dans une Republique aussi composée que la nôtre il faille savoir manier les hommes et les affaires, vous avez chez vous un ami, qui est en etat au supreme degré de vous la faire comprendre.

Mais retournons encore au coffre. Votre portrait s'y trouve, que je vous supplie à mains jointes de me renvoyer avec les livres de mon crû, car je veux le porter jusqu'à la fin de mes jours.

Si les Parques s'avisassent encore de filer pour moi quelques jours plus propices, hélas!, j'aurai soin que les envoys et les renvoys de choses de consequence entre nous se fassent avec moins de risque et dependent moins des circonstances.

Adieu, ma Diotime! Le desordre de celle ci vous prouvera j'espere, que pour le moment je fais bien tout ce que je puis. Ecrivez moi librement comme de

coutume sans rien craindre. Embrassez vos enfants et mettez moi au pieds de notre Grand Ami. Adieu Diotime.

Σωκράτης

Cette lettre n'est pas l'ouvrage d'un jour! Tournez. |
Le Thesaurier vient de sortir de chez moi. Il ne vous écrit pas aujourd'hui, comme n'ayant pas encore de réponse à deux de ses lettres. Le Prince ne vous écrira pas non plus aujourd'hui. Adieu vendredi.



Lettre 10.114 (15) – 6 & 7 mai 1790

La Haye, ce 6/7 de may 1790 • N° ...

Ma toute chère Diotime, ma tendre amie! Le Grand Thesaurier m'a montré une lettre de votre main, où j'ai vu avec attendrissement que vous aviez eu le dessein de faire une course à La Haye. Elle m'a d'autant plus affectée que j'avois appris du Prince que votre santé, infiniment plus précieuse que la mienne, avoit de nouveau reçue quelque atteinte. Au nom de Dieu, n'exécutez pas un tel dessein. S'il Lui plaît que jamais nous nous revoyons dans cette miserable vie, il marquera sa bonté de circonstances plus propices.

Vous devez avoir reçue des lettres de moi, du Prince, du Thesaurier et de Mad. Meerman. Celles du Prince et du Thesaurier auront parlées de quelqu'amélioration de mon état. Si cela seroit vray, avec quelle allegresse ne vous communiquerois-je une telle nouvelle! Ainsi, attendons.

J'attends avec plus que de l'impatience la nouvelle de l'arrivée du coffre précieux. Je vous ai parlé dans ma dernière d'un beau poste du vray Diomedé, qui ne s'y trouve pas, car je vien de le trouver dans un bureau. Vous l'aurez dans peu. |

J'espere que vous n'aurez pas prise de mauvaise part ce dont je vous ai prié touchant l'exemplaire de mes petits ouvrages. A propos de ces ouvrages, je les recommande à votre protection et si jamais vous pourriez en favoriser une nouvelle édition, corrigée par vos soins et augmentée de quelques unes de nos

lettres reciproques que vous jugeriez interessantes, je crois que je le sentirois agreablement même au dela de l'Acheron.

Je vien de recevoir la vôtre du 3. Dieu merci que vos lettres son en bon port. Par rapport à votre portrait vous vous trompez, mais faites en, ma toute chère, tout ce que vous desirez, car vous sentez aisement que je le porte assez profondement dans le coeur et dans l'ame pour toute l'eternité.

J'ai souffert horriblement aujourd'hui. Le Corps escrit demain encore à Molitor à ma prière. Il ne vous escrit pas aujourd'hui et me prie de vous le marquer. Le Grand Thesaurier me fait la même prière en sortant d'ici. Il se met à vos pieds.

J'en fais de meme, ma seule chère, en priant Dieu de nous benir tous. Adieu.

Σωκρατης

Il ne me seroit pas possible d'ecrire une seule syllabe de plus aujourd'hui. Adieu!



Lettre 10.115 (16) – 17 mai 1790

La Haye, ce 17 de may 1790 • N° Zero

Ma toute chère Diotime, ma tendre amie! Je vous suis infiniment obligé des recettes. Pour ce mal de l'incontinence, Dieu merci il ne continue pas, mais mes autres souffrances sont souvent au comble nuit et jour.

Jusqu'ici je n'ai pas vu Mr. Haze. Je n'ai pas reçu encore l'exemplaire en question. Le poste du Diomedé je le mettrai dans les mains de Haze.

Voici un article, ma toute chère, auquel je vous supplie même de ne pas me repondre. Si vous avez encore vos pierres gravées ensemble, gardez les bien ensemble. Je souhaite que les circonstances permettent à vous ou à celui de vos enfants auquel vous les laisserez, de les garder ensemble et de les augmenter toujours, mais en tout cas il faut que vous sachez que Marcoff etant encore ici, se faisoit fort de faire en Russie de cet ensemble f 30.000 ou f 40.000. La chose n'est nulle|ment absurde. C'est une verité, mon coeur, que je n'ai jamais pu vous dire par decence, mais qu'à present je dois vous dire pour vos propres interets,

qui sont les miens. Sachez encore que depuis plus de 12 ans ces pierres sont oubliées totalement ici, qu'il n'y a plus personne en vie dans cette République qui les a vue, et que je n'en connois pas deux ici qui donneroient un sôl pour les voir. Il y a longues années qu'on sçait que je les ai tous ou vendues ou trocquées, ou données aux Bentincks, à vous, au Fagel, ou à trente amateurs etrangers, ce qui dans le fond est dans l'exacte verité.

Encore une fois, ma Diotime, ne me repondez jamais rien sur cet article que ces mots: J'ai bien reçu le N° Zero. C'est ma volonté. D'ailleurs brûlez cette lettre et faites usage de son contenu si vos circonstances l'exigent.

Le Prince ne part d'ici qu'à la fin de ce mois, et je crois que vous n'en jouirez qu'à la fin de l'autre.

Ce que j'ai dit des pierres, je le dis de toute autre pièce d'art.

Adieu, ma tendre amie, mettez moi bien aux pieds de ma Diotime, de vos trois enfants, et du Grand Furstenberg. Que le seul Dieu nous benisse tous.

Σακρατης

Le Grand Thesaurier, qui est pour 4 jours à sa campagne, revient apres demain. |

[Couvert:] Herrn v. Furstenberg, {Hoher} Excelenz



Lettre 10.116 (17) – 24? mai 1790

La Haye, ce lundi may 1790

Ma toute chère Diotime, mon amie, j'ai adoré votre lettre.

Le Grand Thesaurier sort d'ici. Il dit qu'il vous écrira demain. Comme je le crains trop affairé, voici un mot.

L'incontinence qui me tourmenta à Munster se manifeste de nouveau. Il s'agit de sçavoir au plus tôt par quelles espèces de medecines et par quel regime Messrs. Chavet et Forkenbek m'en ont presque tôtalement gueri en 1788. Falloit-il boire chaud, froid, beaucoup ou peu? La bierre etoit-elle permise? Faut il manger beaucoup, peu, legume, soupe ou viande? Faut il beaucoup de

chinchina, de laudanum etc.? Je crains que mon Thesaurier ne sçauroit retenir tout cela. Il n'y a pas eu de temps d'ecrire à Mayence avant vendredi passé. En attendant j'ai diminué les medecines de Monitor, craignant qu'elles me fassent du mal à la maladie en question. L'eau de chaux etc.

Adieu, mon ange, Dieu nous benisse. On jouit ici de pleine foire. Il n'y en a plus pour moi d'autre que de penser à vous et de vous baiser la main en idée!

Σωκρατης



Lettre 10.117 (18) – 1 juin 1790

La Haye, ce mardi 1 de juin 1790

Ma toute chère Diotime, ma tendre amie! J'ai bien reçu la lettre de mon adorable Mimi, ainsi que la vôtre qui contient le tableau de vos maux qui double les miens. On vous en fait bien d'infidelles de ces derniers. Vrai est-il que je passe peu d'heures dans la semaine que je ne préfère cent fois la mort à la vie, et que je ne l'invoque en vain. Ô monde physique, pourquoi faut-il passer par toi pour jouir de ta vraie existence! Ce sont les loix du Dieu! Souffrons.

Dans l'instant meme le Corps vient prendre congé de moi. Avouez cependant que dans de pareilles circonstances il est bien aimable. Aussi avoit-il pris des pillules par dessus du marché.

Votre Prince, qui part aussi mercredi prochain, a eu la bonté de me faire lire le livre du Comte de Schmettau. C'est le plus excellent et le plus interessant livre à tous les egards dans son genre qui ait paru dans ce siècle. |

Je conçois avec quel plaisir le Grand Homme, qui est juge l'aura devoré. Combien peu d'auteurs dans ce siècle! 1° qui ne vous parlent que de ce qu'ils sçavent à fond, et 2° qui se soucient plus de penser que d'ecrire. D'ailleurs l'axiome de Diderot, que tout ce qui est parfaitement bien pensé est parfaitement bien ecrit, est démontré dans cet ouvrage.

Pour le moment, ma Diotime, je souffre trop pour vous en dire d'avantage.

J'ai vu Haze pendant deux instants. Il m'a paru plus B. que jamais. Je vous admire d'avoir su faire de cela une machine utile à quelque chose. Je l'ai chargé du paste. Avez-vous reçue N° Zero?

Adieu, ma toute chère Diotime, que Dieu nous benisse tous!

Σωκράτης

Je ne crois pas que le Grand Thesaurier vous ecrive aujourd'hui.



Lettre 10.118 (19) – 17 & 18 juin 1790

La Haye, ce 17/18 de juin

Ma toute chère Diotime, mon amie! Je ne crois pas que le Grand Thesaurier ait aujourd'hui le temps de vous ecrire. Par consequent: voici un miserable mot de ma main. Depuis 4 jours mes jours et mes nuits par rapport aux douleurs sont un peu plus supportables. Plut à Dieu que ce fut un acheminement vers une espèce de guerison!

Je compte que vous possédez actuellement le Prince. Cela etant, je vous supplie de le conjurer d'ecrire incessamment, par pitié, au Comte de Sikkinge, ou à Molitor, pour que j'aye des flacons le plus tôt que possible. Je n'ai aucune nouvelle du Prince depuis ses promesses les plus sacrées. Qu'il pense un instant à quels horribles embarras il m'a exposé et m'expose.

Marquez à moi ou à mes amis s'il se trouve chez vous et jusqu'à quel temps s'il se peut, et où il va de chez vous.

Marquez moi cependant avec infiniment plus d'exactitude l'état de votre santé, qui m'intéresse bien plus que la mienne, et qui est tous les jours | le principal sujet de mes plus ardentes prières au Dieu Tout Puissant. Je desire encore sçavoir si le Grand Homme est chez et reste chez vous.

Henri Fagel se marie encore je compte avant la Princesse d'Orange.

L'affaire de la grande medaille se terminera à ma satisfaction, apres m'avoir causé beaucoup de devoire.

Ma Diotime, vous aurez peine à croire qu'une lettre comme celle ci me coute non seulement un jour, mais un jour des plus choisis. Plaise à Dieu que cela change!

Aussi tôt que je pourrai rendre de nouveau quelque regularité à notre commerce epistolaire, comptez que je le ferai.

Adieu, ma Diotime, je n'en puis plus. Que le seul Dieu nous benisse. Adieu.

Σωκρατης

Le N° Zero est il à la fin arrivé? Pardonnez moi la sixieme question sur ce sujet qui ne doit avoir pour toute reponse qu'un oui ou un non, que j'ai tant désiré!

P.S. Le vieux Mr. de Larrey est tombé du haut de son escalier sans le moindre mal. Son domestique se trouvant justement en bas a ralenti sa chute. A 85 ans c'est un cas rare.



*Lettre 10.119 (20) – 22 juni 1790*²³

SAM Bucholtz Nachlaß 1166

der letzte Brief. Er starb den 7ten Julius am Mitternacht

La Haye, ce 22 de juin 1790

Ma toute chère Diotime, mon amie. Depuis ma dernière j'ai eu plusieurs acces de douleur dont je n'ai jamais eu d'idée auparavant. Depuis bien de semaines que mon medecin n'a aucun signe de reponse de Mr. Molitor, ce que j'attribue aux brouilleries entre le Prince et le Comte de Sickkinghe. Si le Prince se trouve en etat de rectifier cet horrible inconvenient, tachez de lui faire sentir que c'est un devoir sacré qu'il le fasse. Il m'avoit solennellement promis de m'ecrire d'Utrecht. Il n'en a rien fait. Helas! Promesse faite, y satisfaire c'est une chose d'une autre nature dans notre siècle pour la plus part des gens comme il faut.

23 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 150, p. 518-519.

Le seul moment consolant qui m'a lui depuis bien de temps, c'est votre dernière qui me parle du retour de votre santé et de la présence du Grand Homme.

Celle ci auroit été plus longue, mais Mad. Meerman est venu me prendre une heure, c'est m'en faire présent d'une bonne centaine. C'est la seule creature femelle que je puis | admettre à mon audience et avec laquelle je puisse parler dans mon langage. Que Dieu la benisse.

Pour Haze plus B. que jamais, je n'ai plus rien extorquer de lui autre chose que vous souhaitiez de moi des perspectives. Cela avoit été votre mot. Je vous parlerai de la chose une autre fois, n'en pouvant plus dans ce moment. Je ne pense à Haze qu'en vous admirant d'avoir sçu faire d'une telle étoffe une machine qui vous a pu servir dans quelqu'usage pendant un temps.

Adieu ma toute chere Diotime, mon amie, que le seul Dieu nous benisse tous, et me gratifie d'une mort qui mette fin à mes peines.

Le Grand Thesaurier qui vient de sortir et Mad. Meerman se mettent à vos pieds.

Σωκράτης



